Le Témoin gaulois

Au Fil des jours

René Collinot
2018

AVERTISSEMENT

Les textes recueillis dans le volume I provenaient des *Fragments* écrits à l'intention de ma famille, jusqu'à la création de mon site (décembre 2009), puis de la rubrique *Au Fil des jours* de celui-ci jusqu'au 26 décembre 2011.

Le volume II regroupe les texte de la rubrique *Au Fil des jours* publiés en 2012. Un nouveau volume est consacré à chaque année suivante : III pour 2013, IV pour 2014, V pour 2015, etc.

Ce livre correspond à l'année 2018. Comme précédemment, les textes sont présentés dans l'ordre chronologique, avec cinq instruments pour permettre au lecteur d'organiser son parcours :

– un index des noms cités
– un index thématique
– un index des œuvres et publications citées
– la table des matières
– le renvoi aux derniers articles

ANNÉE 2018

François Ier et l'art des Pays-Bas

« *Avec de l'Italie qui descendrait l'Escaut* »
(Jacques Brel, *Le Plat Pays*)

Bravant les intempéries, nous avons visité au Louvre l'exposition F*rançois Ier et l'art des Pays-Bas*. Comme d'habitude, l'affluence était étourdissante : queues interminables aux guichets, groupes défilant en rangs serrés et en tous sens, hall d'accueil comble où, dans les coins, de jeunes touristes piquent-niquent discrètement à midi. Heureusement, nous avons la carte des « Amis du Louvre » qui sert de coupe-file et permet d'accéder assez rapidement à l'exposition de son choix.

On est accueilli à celle-ci par une belle et célèbre toile de petites dimensions, le portrait équestre du roi peint par Jean Clouet. Image gracieuse et pimpante, qui permet de mesurer la distance qu'il y a de ce temps-là au nôtre : le souverain, bien droit sur son joli dada, tient le sceptre de sa dextre ; à sa ceinture pend une belle épée d'apparat. On dirait d'un enfant gâté étrennant les cadeaux de Noël. De nos jours, les hochets du pouvoir sont de moins naïve apparence – du moins dans nos républiques – mais les esprits ont-ils vraiment changé ? Lui fait face *Le Baptême de Clovis* qui témoigne de l'ancienneté du « roman national » : au seuil d'une cathédrale gothique, le premier roi chrétien figure au centre du tableau, nu et mains jointes, dans des fonts baptismaux où il a l'air de cuire, comme ces explorateurs dans la marmite des cannibales des caricatures de l'époque coloniale ; derrière lui et à sa droite, la société laïque est représentée par une femme (la reine Clotilde ?) et deux seigneurs en robes luxueuses et par la foule que l'on entrevoit sur le parvis ; les gens d'Église – l'évêque Saint

Rémi qui procède à l'ondoiement entouré de son clergé – se tiennent à sa gauche. C'est le premier tableau de la série de ces grands peintres qui ne songèrent pas à signer leurs œuvres et dont on tente aujourd'hui de percer l'anonymat. Celui-ci est du maître de Saint-Gilles en qui on pense reconnaître Gauthier de Campes : on rencontrera aussi Bartholomeus Pons dit « le maître de Dinteville » et « le maître d'Amiens », qui garde son mystère. Quant au sujet, on le retrouvera dans « *La bataille de Tolbiac* », grande toile où le baptême occupe la place principale, tandis que la bataille, reléguée dans la partie supérieure, est représentée comme une mêlée de chevaliers en armures et encore sur une belle tapisserie directement inspirée par le tableau de Gauthier de Campes. Décidément, François Ier était attentif au prestige de la monarchie.

En tous cas, ce François-là était un homme de goût, qui a su choisir et attirer de grands talents. On connaît bien sa prédilection pour la peinture italienne – Léonard de Vinci, Andrea del Sarto, Girolamo Della Robbia furent reçus et pensionnés à sa cour – mais il appréciait Raphaël, Titien, Michel-Ange dont il acquit des œuvres, n'ayant pu arracher ces artistes à l'Italie. Il se trouve que les peintres du Nord que cette exposition rassemble – Jean Clouet, magnifique peintre originaire de Valenciennes qui dépendait des Habsbourgs, dont tout l'œuvre est ici réuni, mais beaucoup d'autres moins connus, comme le maniériste Noël Bellemare, Godefroy le Batave, Grégoire Guérard, Corneille de La Haye, Joos van Cleve... – ont souvent subi l'influence italienne, comme Jacques Brel l'a noté dans *Le Plat Pays*. Outre la peinture, où prévalent le portrait et l'art religieux (dont les sujets sont sans

doute incompréhensibles pour une partie croissante du public[1]), l'exposition présente un grand nombre de dessins pieusement conservés mais que le temps a rendus presque illisibles et qu'on distingue mieux sur leurs reproductions, de splendides manuscrits enluminés, des sculptures comme ces statuettes de bois polychromes qui ornaient jadis le buffet du grand orgue de la cathédrale de Beauvais[2], enfin des œuvres monumentales, comme la tapisserie *Saint Paul chassé du Temple de Jérusalem* et le lumineux V*itrail de la Sagesse de Salomon*, de l'église parisienne Saint-Gervais-Saint-Protais, composent un ensemble très riche, haut en couleurs et souvent souriant qui mériterait bien une seconde visite.

On n'exprimera qu'un seul regret : les textes, rendus difficiles à déchiffrer par les habitudes scripturaires de l'époque (tout le monde n'est pas passé par l'École des Chartes), jouent un rôle nullement négligeable dans beaucoup de ces œuvres, comme au moyen âge. Dommage qu'ils ne soient jamais traduits. Mais peut-être nos musées nationaux réservent-ils ce genre d'information aux guides audio, à la manière des journaux écrits qui s'efforcent de monnayer leurs sites ?

Lundi 1er janvier 2018

1 Quels furent l'histoire et le supplice de Sainte Dorothée ? Google a remédié à mon ignorance, mais *a posteriori*.

2 Il avait été « *repeint dans une teinte faux-bois en 1785, les reliefs étaient recouverts d'une couche de peinture marron épaisse qui laissait toutefois transparaître quelques îlots de polychromie sous-jacents. En 2016, une étude préalable à la restauration a permis de déterminer que sous la couche moderne, la polychromie originale semblait bien conservée* », ce qui a permis leur restauration par le *Centre de Recherche et de Restauration des musées de France* à qui j'emprunte ces précisions.

Katyn

« *L'action se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part* »
(Jarry, discours de présentation d'*Ubu Roi*)

Vu, grâce à *Ciné Histoire,* le très grand film réalisé en 2007 par Andrzej Wajda, *Katyn*, programmé si discrètement à sa sortie en France qu'il m'avait échappé. À quatre vingt deux ans, le grand cinéaste polonais réglait, pour solde de tous comptes, une vieille histoire de famille[1] liée à l'un de ces crimes monstrueux dont l'Histoire tout court, « *avec sa grande Hache* », est prodigue.

Rappelons d'abord les faits. Le 23 août 1939, Hitler et Staline signent un pacte de non-agression. Le premier a désormais les mains libres pour développer son entreprise démente, le second y gagne un répit pour se préparer à un affrontement qu'il n'avait pas prévu entre les deux empires totalitaires et dont il a fini par comprendre le caractère inéluctable. En vertu des clauses secrètes qui organisent le partage de la Pologne, des Pays baltes et de la Finlande, la Wehrmacht envahit la Pologne le 1er septembre 1939 ; le 17, l'Armée Rouge entre dans la danse. C'est là que le film commence, sur un pont où affluent, en sens opposés, les civils polonais fuyant l'avancée des troupes russes à l'Est, allemandes à l'ouest.

Sobrement, sans pathos, le scénario suit les destins des officiers polonais – militaires de carrière ou ingénieurs, enseignants, étudiants, intellectuels, artistes... – enrôlés dans la « guerre défensive » et faits prisonniers, et ceux de leurs familles. Le Génial

1 Son père, le capitaine d'infanterie Jakub Wajda, figure parmi les officiers massacré à Katyn.

Staline, pour mieux mettre à genoux la Pologne, a décidé froidement, en effet, d'éliminer physiquement (c'était le terme consacré) son élite, considérée comme hostile, et du 3 avril au 13 mai 1940, 4 404 officiers sont abattus froidement un à un à Katyn en avril 1940 par des agents du NKVD (Commissariat du peuple aux Affaires intérieures, ancêtre du KGB dont l'illustre Poutine est issu), et leurs familles déportées. Comme dirait l'autre, ce n'est qu'un détail quand on sait qu'au total 22 000 officiers furent en ce printemps assassinés et 60 000 membres de leurs familles déportés, dont 80 % de femmes et d'enfants. Hitler ayant envahi la Russie le 22 juin 1941, les Allemands découvrent aussitôt de premiers charniers et, en 1943, celui de la forêt de Katyn, près de Smolensk. Leur propagande se déchaîne alors vertueusement contre ce crime des communistes. Ces derniers nient obstinément et l'attribuent aux nazis. Puis la roue tourne, l'occupation soviétique de la Pologne redessinée et repoussée à l'ouest au profit du vainqueur et aux dépens de l'Allemagne succède à l'occupation allemande, et le régime satellite qui la gouverne soutient bien entendu la version stalinienne du massacre de Katyn, punissant sévèrement ceux qui dénoncent ce mensonge. Il faudra attendre Khrouchtchev pour qu'un dirigeant soviétique reconnaisse les faits, en 1990.

Le film, lui, se poursuit jusqu'au début du régime communiste institué de force – Staline est resté impassible quand Varsovie s'est insurgée à l'approche de son armée et a laissé les nazis anéantir la Résistance et détruire la capitale – après la défaite allemande, bien avant la perestroïka, au moment où l'on fait le tri entre celles et ceux qui ont participé à la Résistance polonaise : les bons (les communistes) forment le noyau de la nomenklatura, sur le modèle soviétique, tandis que les autres sont traqués. Et

comme dans tous les pays occupés, les Polonais doivent choisir entre la collaboration, la résignation, l'exil ou la résistance passive ou active. Celle-ci est illustrée par un épisode où luit le seul rayon d'espoir du film, et c'est la brève idylle du fils d'un officier de Katyn. Il s'appelle Andrzej et c'est un ancien résistant, comme le réalisateur. Ayant déchiré une affiche de propagande, il est pris en chasse par la police et, guidé dans sa fuite par une jeune fille, se réfugie sur un toit. Le danger passé, les deux jeunes gens redescendent dans la rue et se quittent sur la promesse d'un rendez-vous et un premier baiser, que la lycéenne reçoit comme une première communiante l'hostie. C'est le seul moment où il soit donné au spectateur de sourire, même s'il devine que cet amour est mort-né. Le récit se termine par un retour en arrière décrivant longuement le massacre, qui n'a pas commencé au bord des fosses comme ce fut le cas dans « la shoah par balles » : comme dans *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler, chaque homme est conduit dans une étroite cellule où il est tué d'une balle de pistolet dans la tête.

Une brève enquête révèle les motifs du véritable boycott que ce grand film a subi, en France et sans doute ailleurs, de la part des grands distributeurs. Que Wajda l'ait ou non voulu, il tombait à point pour servir la politique violemment réactionnaire, anti-démocratique et eurosceptique des jumeaux Jaroslaw et Lech Kaczynski et de leur parti *Droit et Liberté* caractérisée par un nationalisme étroit et anti-russe, que *Le Monde* du 9 mai 2007 décrivait ainsi dans une interview : « *Une nouvelle loi controversée de lustration impose à l'élite polonaise de déclarer avoir ou non collaboré avec la police politique communiste, sous peine de licenciement. Le 25 mars, elle a déclenché un tollé au Parlement européen après que l'eurodéputé Bronislaw Geremek eut annoncé qu'il pourrait perdre son mandat pour avoir refusé de*

déposer sa déclaration. » et l'influence des éléments les plus arriérés de l'Église (opposition à l'avortement). On a donc reproché au film d'être sorti au mauvais moment, et l'on voit des critiques se donner le ridicule de lui reprocher l'omniprésence des signes religieux : signes de croix, messe de Noël dans le stalag où sont entassés les officiers qui ne se savent pas condamnés, chapelet que le capitaine Andrzej serre dans son poing au moment de sa mort et dont la croix émerge encore quand le bulldozer qui ensevelit les victimes a commencé son œuvre, officiers récitant le *Notre Père* au moment de mourir... Mais c'est que le drame se déroule en Pologne[2], pays dont l'histoire tourmentée et le gel soviétique ont conservées intactes, comme la glace le mammouth, les anciennes croyances catholiques !

Qu'une si belle œuvre ait été victime de la censure sournoise de l'argent pour des raisons si étrangères à la vérité historique qu'elle proclame et à l'art, en dit long sur les limites de la liberté d'expression dans nos démocraties. Par bonheur, si le cinéma a failli, et si le Témoin gaulois est impuissant à obtenir son passage dans les salles obscures et à la télévision, il se fait un plaisir de vous signaler que ce chef-d'œuvre est actuellement à votre disposition sur *Youtube* et en cédérom : si vous ne l'avez vu, ne le manquez pas !

Lundi 8 janvier 2018

2 C'est-à-dire non pas « nulle part », mais dans un pays qui a quatre fois disparu de la carte et est quatre fois ressuscité !

Les Chiffonniers de Paris

Le Témoin gaulois a demandé ce livre[1] à la F.N.A.C. dès son annonce par la presse, en septembre : l'ouvrage n'était pas encore paru ; à la veille de Noël, le livre était en réimpression. Il en a donc passé commande à une librairie, puis l'a annulée : on le lui avait trouvé chez Gibert ! C'est un article qui a commencé brillamment sa carrière commerciale. Voyons ce qu'il en est.

On notera d'abord que rarement un ouvrage a été accueilli par un concert d'éloges aussi unanime : « *une érudition inépuisable* » selon France culture, un « l*ivre éblouissant d'érudition et d'intuition* » (Télérama), « *pages érudites et éblouissantes* » (Diacritik), « *humanisme et érudition* » (Site du Musée d'Orsay) « *formidable étude culturelle* » (Le Monde)... et qu'on ne peut contester la science d'Antoine Compagnon, l'inlassable curiosité qui l'anime, la minutie, la profondeur et l'étendue, de ses recherches. Le résultat de cette immense activité est une moisson que l'on dirait exhaustive des innombrables représentations graphiques et photographiques de cette figure populaire et des discours journalistiques et littéraires qu'elle a suscités. Le personnage du chiffonnier ne paraît pas avoir été mentionné avant le XVIIe siècle, bien que les villes, des origines à la Renaissance, aient eu à gérer et recycler leur déchets – longtemps réduits, il est vrai, en quantité et en diversité – mais l'auteur relève qu'il a pris une importance considérable, tout particulièrement à Paris, entre la fin du XVIIIe siècle et celle du XIXe, du fait d'une demande croissante de papier, et tant qu'on ne l'a fabriqué qu'à partir de chiffons, puis il le replace dans son contexte historique, économique, social et se livre à une relecture

1 *Les Chiffonniers de Paris* (Antoine Compagnon, *Bibliothèque des Histoires, Série illustrée*, Gallimard, octobre-2017)

savante de la littérature française du XIXe siècle en mettant au jour des réseaux thématiques et sémantiques demeurés inaperçus : de quoi ravir les amoureux de Paris, des livres et de leur histoire.

Dans son *Tableau de Paris*, Louis-Sébastien Mercier signalait en 1781 l'importance tout nouvelle de ce métier et ce qui la justifie : « *Le voyez-vous, cet homme qui, à l'aide de son croc, ramasse ce qu'il trouve dans la fange et le jette dans sa hotte ?… Ce vil chiffon est la matière première qui deviendra l'ornement de nos bibliothèques, le trésor précieux de l'esprit humain. Le chiffonnier précède Montesquieu, Buffon et Rousseau.* » Antoine Compagnon nous fait découvrir que ce sujet ouvre de nombreuses pistes et les explore toutes, de l'abandon des ordures au coin des bornes, dans des rues de Paris, à leur recyclage, en passant par leur récupération qui revient précisément aux chiffonniers, et à l'évacuation des boues et des déjections par des tombereaux et des cuves de vidange dont le contenu infect empuantit les rues et éclabousse les passants avant d'être épandu dans les champs, au-delà des barrières, sous le nom de « petit fumier » ; de la prostitution, avant-dernier métier des lorettes déchues qui finiront chiffonnières, aux activités para policières de mouchards ; de la réalité de leur misère sordide à la légende du chiffonnier philosophe et aux symboles auxquels s'est prêtée cette figure familière de nos rues qui malheureusement ne nous est guère connue, comme celle de tous les « gens de rien », que par la parole des nantis : les pauvres ont rarement l'occasion de prendre la parole ! Si l'on ajoute que l'ouvrage s'organise (tant bien que mal) autour d'une collection de merveilleuses illustrations – gravures, peintures, photos – on reconnaîtra qu'il s'agit d'une belle réussite.

Il s'organise tant bien que mal : et c'est là que le bât blesse. C'est

un lieu commun de dire que les Français sont cartésiens, bien que très peu d'entre eux aient lu Descartes et raisonnent avec rigueur. Il faut sans doute comprendre que nos élèves sont entraînés par la sacro-sainte dissertation, où la répétition est proscrite, à traiter un sujet avec ordre et méthode. Dès l'introduction, le Témoin gaulois s'est dit qu'il conseillerait au lecteur de n'en lire que les cinq premières pages et de sauter hardiment les vingt suivantes, qui ne contiennent que de fastidieuses répétitions[2]. C'était d'autant plus surprenant que cette partie est celle que l'on écrit d'ordinaire quand le livre est terminé, et que l'auteur lui accorde une attention particulière. De même, en parcourant les chapitres qui suivent, on est souvent tenté de noter en marge : « *déjà dit !* » Fallait-il supposer qu'Antoine Compagnon, fatigué, avait torché ce texte au plus vite sans prendre la peine de le revoir ? Une relecture même rapide montre qu'il n'en est rien. Chaque page de ce livre a sa justification et apporte son lot d'informations et d'idées nouvelles, quelquefois sous forme de digressions, comme si l'auteur ne voulait rien laisser perdre de ce qu'il a rapporté de son enquête. Dès lors, comme on ne peut soupçonner de paresse un chercheur aussi acharné et méticuleux, il faut sans doute mettre en cause l'influence américaine ; après tout ce professeur au Collège de France enseigne aussi à l'Université Columbia de New-York.

On pourrait aussi invoquer son métier d'historien : la querelle en cours à propos de ce qu'il faut garder des archives y invite. Et puis le sujet l'y engage : comme ses chers chiffonniers, notre auteur fouille dans les alluvions de l'Histoire et en rapporte mille débris réutilisables, qu'il se contente d'amasser dans sa hotte,

2 Exemple : « *En ce temps-là, on recyclait tout...* » apparaît au deuxième paragraphe et est repris dix fois peut-être, puis dans chaque chapitre !

avant de les trier sommairement[3]. Pourtant, il serait dommage que l'Université française suive son exemple, perde son âme et ne produise plus que des discours mal construits et redondants, renonçant à cet ordre « cartésien » qui est son apport le plus original. Mais l'ouvrage est riche, ne boudons pas notre plaisir !

Lundi 15 janvier 2018

3 Un peu à la manière de la Vargoulême, la chiffonnière rencontrée par « *Gavroche en marche* » dans *Les Misérables* : « *Le matin en rentrant, j'épluche l'hotte, je fais mon treillage (probablement triage). Ça fait des tas dans ma chambre. Je mets les chiffons dans un panier, les trognons dans un baquet, les linges dans mon placard, les lainages dans ma commode, les vieux papiers dans le coin de la fenêtre, les choses bonnes à manger dans mon écuelle, les morceaux de verre dans la cheminée, les savates derrière la porte, et les os sous mon lit.* », citée page 231

La Douleur, **un film d'Emmanuel Finkiel**

Nous avons assisté jeudi aux 7 Parnassiens, toujours grâce à *Ciné Histoire*, à la première du film adapté du texte de Marguerite Duras, *La Douleur*, par Emmanuel Finkiel, responsable à la fois du scénario et de la réalisation.

Les lecteurs fidèles de Marguerite Duras connaissent ce court récit autobiographique publié en 1985, qu'il me faudra relire : je n'en ai conservé, à vingt ou trente années de distance, qu'un très vague souvenir et, à ma grande surprise, plusieurs personnes de ma connaissance, dont une spécialiste de Marguerite Duras bien plus jeune que nous, sont dans le même cas, ce qui est singulier, s'agissant de pages qui paraissent très fortes dans le film. En fait le texte d'origine est une autofiction[1] : Marguerite, dans la page qui précède le récit, écrit qu'elle aurait retrouvé le manuscrit oublié dans sa maison de Neauphle-le-Château et qu'elle ne l'a pas retouché, bien qu'elle en ait publié en 1981 dans une revue féministe un premier état, datant de 1976, sous le titre *Pas mort en déportation*. Et, bien qu'elle affirme dans la conclusion maintes fois citée de cette même page « *Je me suis trouvée dans un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte* », rien n'est plus littéraire et musical que ce texte dont la construction ménage au lecteur une révélation qui bouleverse les perspectives.

Le film, comme le récit, se déroule entre juin 1944, date de l'arrestation de Robert Antelme, chef d'un réseau de la Résistance

1 Voir le remarquable article *La Douleur, le "journal intemporel"* de Marguerite (Florence de Chalonge, *Écritures autobiographiques,* Presses universitaires de Rennes)

et mari de la narratrice, Marguerite (Mélanie Thierry), à l'été 1946. Dans la première partie, la plus forte, Marguerite s'efforce de le revoir et, à cette fin, accepte de dialoguer avec l'agent français de la Gestapo (Benoît Magimel). Antelme est déporté et l'attente angoissante commence pour sa femme, soutenue par leur ami Benjamin Biolay (Dyonis Mascolo), jusqu'à son retour en avril 1945. À cette deuxième partie, qui comporte quelques longueurs, succède un troisième acte, très bref, qui se termine sur des images lumineuses de vacances à la plage. Parmi les acteurs, tous excellents, signalons encore Shulamit Adar dans le rôle de Mme Kats, la femme juive hébergée par Marguerite et mère d'une fille gazée à son arrivée au Lager, qui en l'apprenant se réfugie, comme ce fut si fréquent, dans le déni.

Remarquable par le choix et la direction des acteurs, ce film l'est aussi par le style d'Emmanuel Finkiel. Certes, les moyens qui lui ont été donnés étaient très réduits, mais ce genre de contrainte matérielle ne nuit pas forcément à une œuvre, bien au contraire. Elle ne se devine que dans certaines scènes tournées en extérieur, mais elles sont assez rares et fonctionnent souvent un peu à la manière de cet écriteau ou de ce baquet qui figurait la mer, dans les mistères du moyen âge. On y relève quelques inexactitudes : le couvre-feu est ignoré, et la rue de Rivoli est animée par une circulation assez dense pour gêner la jeune femme qui la parcourt à bicyclette, mais à ceci près l'ambiance de l'époque est bien restituée. Et puis l'essentiel se déroule dans des huis-clos : logement parisien où se rencontrent à leurs risque et périls les Résistants, appartement de Marguerite, persiennes fermées, où elle ressasse sa douleur, bureaux de la Gestapo et restaurants où rien ne manque dans ces temps de restrictions et où s'empiffrent et se mêlent Allemands et collabos. Est-ce l'influence d'*Indiana*

Song ? On est frappé par les longs et lents travellings qui explorent le logis clos des époux séparés, comme le texte fouille les états d'âme de l'héroïne. La bande son, pleine comme un œuf, ne laisse aucun répit, dommage, le silence conviendrait parfois, et il faudra prévoir des sous-titres à la télévision, les dialogues étant parfois médiocrement enregistrés.

Ce film a été pour moi l'occasion de découvrir une foule de comédiens qui n'en sont pas à leurs débuts, mais dont les films, dus à une nouvelle Pléiade de réalisateurs français, sont victimes du silence des médias et surtout d'une distribution qui ne connaît plus que les blockbusters. Il sort en salle mercredi prochain 24. À ne pas manquer, les bons films tiennent rarement plus d'une à trois semaines !

Lundi 22 janvier 2018

Primo Levi, un rescapé

« *Et comme les soleils m'ont tiré de l'enfance*
Je remonte à la source où cesse même un nom... » (Paul Valéry)

Le Témoin gaulois a lu jadis, afin d'annoter les souvenirs de Léon Ichbiah, à peu près tout ce qui avait été publié par des rescapés français de la Shoah jusqu'à 1980 : c'était au cours de l'été 1982, passé à la Bibliothèque nationale. Mais le témoignage de Primo Lévi, *Si c'était un homme*, salué par tous ceux qui s'intéressent à la question comme l'un des plus importants, lui a échappé. Il lui faudra réparer cette lacune après la lecture, due au hasard et à l'amitié, du dernier ouvrage[1] que ce rescapé y a consacré.

Primo Levi, docteur en chimie, est né et mort à Turin (31 juillet 1919-11 avril 1987) : rien de plus banal, en apparence, que cette destinée d'un fils d'une bonne famille juive parfaitement assimilée depuis des générations. Comme chez les israélites de France, à la même époque, on y avait tout oublié de la religion des ancêtres ; on était agnostique mais, à l'instar de tant de familles d'origine catholique d'Italie et de France on fêtait Noël, la fête des enfants (sapin illuminé et décoré, cadeaux). Il note dans *Les naufragés* : « *Je possédais un doctorat, c'est vrai, mais ç'avait été une chance non méritée : ma famille avait été assez fortunée pour me faire faire des études* ». Il exerce deux ans comme ingénieur dans l'ambiance pesante du régime fasciste et, après la mort de Mussolini (1943) et le durcissement des mesures antijuives, s'engage dans la Résistance. Son groupe est bientôt infiltré par les fascistes et tous sont arrêtés par la

1 *I sommersi e i salvati* (Primo Levi, Giulio Einaudi editori, Torino, 1986, traduit de l'italien par André Maugé : *Les naufragés et les rescapés – Quarante ans après Auschwitz* (Gallimard,collection *Arcades*,, 1989)

Sûreté de la République de Salo. Les SS, qui ont pris le contrôle du camp où ils sont détenus, le déportent en février 1944 à Auschwitz, où en tant que chimiste il devient l'esclave de l'IG-Farben et participe, pour commencer, à la construction de l'usine de caoutchouc, au camp de Monowitz. C'est la première manifestation de cette « chance » qui lui a permis de revenir de l'enfer nazi : Léon Ichbiah et Jackie Espérance, deux rescapés de nos amis, se trouvaient dans le même camp, dans une situation semblable, mais ils avaient triché sur leur qualification d'ouvriers qualifiés. En revanche, Primo Levi eut une seconde chance qui ne leur fut pas donnée : il n'eut pas à affronter « la marche de la mort » lors de l'évacuation ; malade, il fut abandonné avec quelques autres déportés par les SS à l'infirmerie, et libéré par l'Armée Rouge. De retour à Turin, il reprit en apparence le cours de sa vie antérieure, mais nul n'est sorti indemne de la Shoah, et il a consacré ses loisirs et sa retraite à témoigner de son expérience. Il meurt accidentellement d'une chute dans la cage d'ascenseur de son immeuble. On a alors parlé de suicide, thèse fort improbable et aujourd'hui contestée.

On retrouve, bien entendu, dans cet ouvrage qui se réfère à plusieurs reprises au témoignage à chaud de *Si c'était un homme*, les faits inlassablement retracés par d'autres survivants : le voyage dans des wagons à bestiaux plombés où l'on a entassés hommes femmes et enfants de tous âges, des vieillard grabataires aux nourrissons, sains ou malades, parfois agonisants, dans des conditions de promiscuité et d'hygiène insoutenables. Le tri à l'arrivée, les chambres à gaz, les SS, les chiens et les kapos, les cris, les coups et l'humiliation systématique, la faim et la soif obsédantes, les appels interminables, subis nus dans la neige, les supplices et la mort omniprésente. Mais *Les naufragés*, à quarante

ans de distance, n'est pas une redite. C'est une réflexion sur le système concentrationnaire nazi, et plus généralement la barbarie et notre aptitude à y retomber, à devenir des bourreaux ou à y répondre. Primo Levi est né et a grandi à une époque et dans un pays, une classe sociale, une famille, où torture et massacres de populations civiles semblaient appartenir à un passé révolu ou ne subsister que sous d'autres cieux, bien loin de l'Europe, fière de sa civilisation. Découvrir qu'il n'en était rien, et que nous étions capables, pour tourmenter, humilier et exterminer nos prochains, d'employer tous les moyens scientifiques et techniques dus au « Progrès » et de faire usage à la fois, de toutes les ressources de la raison et de toute la brutalité et la cruauté que nous prêtions aux « sauvages » fut un traumatisme qu'il devient de plus en plus difficile d'imaginer, au fur et à mesure que s'éloigne cette catastrophe, que des émules des nazis en prennent le relais et que la barbarie est le fond du décor sur lequel se déroulent nos vies. Les titres des chapitres – *La mémoire de l'offense, La zone grise, La honte, Communiquer, La violence inutile, L'intellectuel à Auschwitz...* – donnent une idée des problèmes abordés. Il est impossible de résumer en quelques lignes une réflexion toute en nuances. En revanche, on peut signaler quelques faits rarement rapportés et que le témoin gaulois a, pour sa part, découverts ici.

Le chapitre de *La zone grise*, où sont étudiés les processus d'intégration de certains détenus aux mécanismes de coercition de la machine concentrationnaire, qui faisaient d'eux une classe privilégiée de quasi fonctionnaires, rappelle l'ambiguïté de leurs motivations, de leur statut et de leur relation aux autres détenus, ces faits sont connus. Mais a-t-on dit ailleurs ce qui, rétrospectivement, paraît évident, mais à quoi on n'avait pas forcément songé : les nouveaux arrivés sont des bleus, des

bizuths, et traités comme tels à leur arrivée par leurs compagnons de misère plus anciens dans le camp et les coups échangés entre déportés à seule fin de libérer leur agressivité, en dehors de toute nécessité de survie (pour se glisser, par exemple, dans une baraque surpeuplée afin d'échapper au froid mortel pendant « la marche de la mort »), sont monnaie courante. Et nous ne savions pas qu'une jeune fille était sortie vivante de la chambre à gaz, « après traitement ». À propos du dernier thème cité, on retiendra cette définition de l'intellectuel : « *Je proposerais d'étendre le terme à l'individu dont la culture va au-delà de son métier quotidien, dont la culture est vivante, dans la mesure où elle s'efforce de se renouveler, de s'accroître et de se tenir à jour, et qui n'éprouve ni indifférence ni ennui devant aucune branche du savoir, même si, à l'évidence, il ne peut les cultiver toutes.* » Ceux qui n'ont pas lu *Si c'est un homme* ou *Lilith* feront connaissance avec « *Elias, le nain* » et apprendront que « *selon toute apparence,* [il] *était heureux au Lager* ». Et le diagnostic de ce témoin confirme celui d'Annah Arendt constatant au procès d'Eichmann « *la banalité du mal* » : « *les SS des Lager étaient davantage des brutes obtuses que de subtils démons. Ils avaient été éduqués à la violence : la violence coulait dans leurs veines, elle était normale, naturelle.* [...] *Je ne veux pas dire qu'ils étaient faits d'une substance humaine perverse, différente de la nôtre (il y avait aussi des sadiques, des psychopathes parmi eux, mais ils étaient rares) : ils avaient simplement été soumis pendant des années à une école dont la morale courante avait été inversée.* »

Les soleils sinistres d'Auschwitz ont tiré Primo Levi et sa génération de l'enfance, et les suivantes ne pourront plus croire à la bonté de notre espèce. Cet homme qu'on a voulu exclure de l'humanité a appris a ne plus lui faire confiance. Pourtant, par-delà l'espoir et le désespoir, sa voix reste fraternelle.

Lundi 29 janvier 2018

Voleurs

« *There are two times in a man's life when he should not speculate: when he can't afford it and when he can.* »*
Mark Twain (*Following the Equator, Pudd'nhead Wilson's New Calendar*)

Le Témoin gaulois n'a que mépris pour le fatras diafoiresque qu'on nomme économie. La science qui à ses yeux serait digne de ce nom chercherait d'abord à connaître les conditions matérielles dans lesquelles un être humain peut vivre dignement et s'épanouir autant que sa nature le permet, ensuite par quels moyens assurer à tous ces conditions[1]. Et s'il se permet aujourd'hui de parler de la Bourse, ce n'est pas afin de réfléchir à ses mécanismes, mais pour dénoncer les discours mensongers qui tentent de la réhabiliter aux yeux des Français.

Car, c'est un fait, elle n'est pas populaire en ce vieux pays, et tous les efforts de nos gouvernements ne feront pas de Paris une place financière sérieuse : les médias étrangers ne mentionnent pas ses cours, ce n'est qu'une place provinciale. On ne peut pas dire qu'elle n'a pas bonne presse : elle a les moyens de se la payer. Mais les Français ne l'aiment pas, pour de bonnes et de mauvaises raisons. C'est un peu la faute à Balzac (*La Maison Nucingen*, etc.), un peu la faute à Hugo qui lui reprochait à juste titre de soutenir « Napoléon le Petit » (« *M. Louis Bonaparte a réussi. Il a pour lui désormais l'argent, l'agio, la banque, la bourse, le comptoir, le coffre-fort, et tous ces hommes qui passent si facilement d'un bord à l'autre quand il n'y a à enjamber que de la honte.* ») mais ce grand bourgeois prévoyant a

* « Il y a deux moments dans la vie d'un homme où il ne devrait pas spéculer : quand il ne peut pas se le permettre et quand il le peut. »

1 Il semble que certains économistes commencent à y songer, voir Piketty.

placé deux millions de francs en actions à Bruxelles ; c'est surtout la faute à Émile Zola (*L'Argent*, 1891) qui puise ses informations dans le *Manuel du Spéculateur à la Bourse* (1856) de Proudhon. Il fut d'ailleurs précédé par un vaudeville en un acte et un tableau de Jean-François-Alfred Bayard, *Monsieur Gogo à la Bourse* (1839) et le personnage de l'affairiste Robert Macaire, né sur le Boulevard du Crime dans *L'Auberge des Adrets* (pièce créée en 1821 et rendue célèbre par l'interprétation de Frédéric Lemaître en 1832, lequel a également joué le personnage de Monsieur Gogo, tous deux caricaturés par Daumier dans *Le Charivari*, série *Les Robert Macaire* (1836-1838) reprise en 1854[2]. Une piqûre de rappel nous a été administrée à la suite de divers scandales récents par le cinéma américain (qui, contrairement au nôtre, ne craint pas de traiter de sujets d'actualité) auquel plusieurs auteurs français ont emboîté le pas : l'opérateur de marchés Jean-Manuel Rozan (*Le Fric*, Michel Lafon, 1992) qui traite la Bourse française de « *jungle sur le plan légal* », le trader Marc Fiorentino (*Un trader ne meurt jamais*, Paris, Robert Laffont, 2008) et la journaliste Claire Germouty soi disant aidée par un banquier dissimulé sous le pseudonyme de Crésus (*Confessions d'un banquier pourri*, Fayard, 2009)[3]

On pourrait invoquer une autre raison à ce désamour : le passé catholique de la France a durablement marqué nos mentalités, avec la honte de l'argent (qui n'exclut ni l'esprit de lucre, ni l'avarice) et qui pourrait expliquer la tradition littéraire qu'on vient d'évoquer. J'ai raconté ailleurs combien je fus surpris, aux obsèques de ma belle-sœur, de retrouver le geste pudique de la

2 Voir l'article de Bellet Roger : *La Bourse et la littérature dans la seconde moitié du XIXe siècle*. In : Romantisme, 1983, n°40. L'argent. pp. 53-64.

3 Voir La fiction d'affaires, une source pour l'histoire du temps présent (Tania Régin, in *Belphégor*,13/01/2015)

quête chez nos paysans : « tandis qu'à la synagogue les fidèles déposent ostensiblement leur aumône, petite pièce ou gros billet, du bout des doigts, à l'église on cache soigneusement son obole dans la main fermée qui ne s'entrouvre qu'à regret, sans permettre à quiconque d'en deviner la valeur. » Ce passé s'éloigne, sans doute, mais les mentalités évoluent si lentement qu'on les croirait immuables. Mais la vraie raison, c'est qu'à diverses reprises les Français ont été fort échaudés par la spéculation, et que, contrairement à ce que disait un vieux maréchal félon que l'issue de l'Affaire Dreyfus avait laissé inconsolable, et qui s'en est cruellement vengé, les Français n'ont pas « *la mémoire courte* ». Que l'on veuille bien m'excuser de prendre encore une fois un exemple dans l'histoire de ma famille. Ma grand-mère paternelle, couturière de son état, au terme d'une vie de travail et de privations marquée par des économies sordides placées en actions a laissé à ses héritiers « des Emprunts russes (500 F. 1909 de l'État russe, 500 F. 1914 des chemins de fer Moscou – Kiev et 500 F. de la Banque russo-asiatique) qui furent remboursés... 1648 Francs, intérêts compris, le 15 novembre 2000. […] Mais il y avait encore l'Emprunt industriel du gouvernement de la république chinoise (500 F. 1914), une action de 100 dollars de la Brazil Railway Company du 13 octobre 1910, et une autre de 100 F. 1928 de la Cie Générale de Thakek (Laos-Indochine) » Ces prêts à fonds perdus ne s'élevaient donc qu'à un peu plus de 2 500 francs de l'époque, somme à coup sûr modeste, intraduisible en euros, mais considérable pour de pauvres gens. La mémoire familiale a si bien enregistré et magnifié la leçon qu'aucun descendant de cette spéculatrice avisée ne s'est plus risqué dans des « placements à risque ». Mais revenons à la manœuvre en cours.

Il se passe des choses étranges en ce royaume de France. Mon quartier – et ce n'est sûrement pas le seul – offre des dizaines de commerce où l'on ne vend rien parce qu'on n'a rien d'utile[4] ou de beau à proposer, tandis qu'on ne trouve plus ni charcutier digne de ce nom, ni horloger, ni artisan, ni bien d'autres fournisseurs indispensables : les loyers exorbitants imposés par les banques, grandes acheteuses de fonds de commerce, les charges et les impôts en sont venus à bout, réduisant au chômage ou à la retraite anticipée et souvent misérable une foule de travailleurs qualifiés et utiles. Ce n'est pas le problème de la Cour des comptes, qui ne craint pourtant pas de sortir de son rôle pour se mêler de politique, comme si elle n'avait rien d'autre à faire. La presse vient discrètement et presque sans commentaires, de faire état, d'un étrange « *rapport du Conseil des prélèvements obligatoires (CPO), organisme associé à la Cour des comptes* »[5], héritier de feu le Conseil des impôts, qui propose d'« *abaisser les plafonds de versement des livrets d'épargne réglementée (LA, LDD, PEL, LJ)* » c'est-à-dire de ces « placements sans risques » qui ont la faveur des Français pour les raisons qu'on vient de voir. Le motif en est que la fiscalité est « plus favorable à l'épargne non risquée qu'à l'épargne risquée ». Il faudrait abaisser les plafonds de ces livrets populaires pour trois raisons au moins :

1. « *le niveau actuel semble excéder celui de l'épargne de précaution* », estimé à deux ou trois mois de salaire, soit 15.300 € pour le Livret A et 6.000 € pour le LDDS : la plupart des citoyens apprécieront ce que représente un mois de salaire pour ces experts.

4 Et qui pourtant survivent, par quel prodige ? On songe au blanchiment d'argent, mais le fisc n'a plus d'inspecteurs pour y aller voir.

5 La composition de cette excroissance de la Cour des comptes laisse rêveur mais explique ses orientations : le MEDEF se plaint de l'absence des entreprises, les autres syndicats et acteurs de la vie économique ne se sont même pas aperçus de la leur !

2. la Caisse des dépôts et consignation, dépositaire de ces placements, est peu sollicitée par les HLM, qui ne paraissent pas désireux de construire. Étant donné les besoins criants de logements, des naïfs pourraient croire qu'il faut alerter les pouvoirs, afin qu'ils réveillent les organismes en question et leur rappellent cette urgence. Ce n'est pas l'avis de nos « sages », qui concluent :
3. cet argent, qui n'est pas employé à construire, est prêté aux collectivités, au détriment des banques. Il faut donc obliger l'épargne populaire à venir au secours des entreprises en se risquant dans des placements n'offrant aucune sécurité. Sous entendu : les banques, qui ne s'intéressent plus aux entreprises, ont besoin de placements sans risques afin de jouer à faire des bulles, exercice qui n'engage à rien depuis que les contribuables règlent la factur quand elles éclatent.

Dans ce rapport, la Cour des comptes fait bien d'autres propositions[6] pour obliger ces cochons de mauvais citoyens à lâcher leurs économies dans des circuits hasardeux dont de plus habiles qu'eux sauront tirer profit. On dit au Témoin gaulois : « Ne prends pas ce texte à cœur, personne n'en tient compte ! » Dans ce cas, engageons nos gouvernants à investir dans les entreprises ce qu'ils gaspillent dans l'entretien de ces conseillers inutiles que les médias désignent sous le nom de « sages », et qui ne sont que des courtisans au service du capitalisme sauvage. Il est louable et spectaculaire de réduire le nombre des parlementaires, mais il serait autrement rentable de couper toutes les branches inutiles de l'appareil d'État.

Lundi 5 février 2018

6 Si la question vous intéresse, reportez-vous au rapport lui même.

Europe

« *...la vieille Europe, elle ne revivra jamais. La jeune Europe offre-t-elle plus de chances ? Le monde actuel, le monde sans autorité consacrée, semble placé entre deux impossibilités : l'impossibilité du passé, l'impossibilité de l'avenir.* »
Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*)

Les institutions européennes sont perçues par une partie croissante de ceux qu'elles régissent, et non sans quelques raisons, comme les instruments du capitalisme sauvage. De là à placer tous ses espoirs dans la restauration des vieilles nations qui les ont adoptées, il y a une grande marge.

Le seul vrai débat politique qui importe à ce jour en Europe est celui de la poursuite ou de l'abandon de son édification. Cette question dessine la vraie ligne de fracture par rapport à laquelle se positionnent gouvernants et opposants et elle traverse la droite et la gauche qui n'ont pas cessé d'exister mais dont l'affrontement sera rejeté au second plan tant que cette question ne sera pas tranchée. La défaite écrasante et sans appel du communisme version stalinienne, a eu pour conséquence le discrédit dans lequel est tombée la tradition des luttes ouvrières[1] Les profonds bouleversements entraînés par l'irruption de l'informatique dans la production, la gestion des entreprises, les pratiques financières et la vie quotidienne ont achevé de déboussoler les esprits, tandis que les multinationales échappaient aux impôts, privant les états nationaux de maintenir intact l'État Providence en Europe. Enfin,

1 Discrédit si grand que les ouvriers et employés, engagés dans un processus de clochardisation, quand ils ne sont pas réduits au chômage, se réclament des classes moyennes.

l'émergence en Asie de nouvelles grandes puissances (Chine et Inde) correspond à un rééquilibrage de l'économie mondiale, au détriment de nos pays qui ont raté la révolution informatique et perdu la plus grande partie de leur activité industrielle. Dans ces conditions, il est impossible de gouverner à gauche, c'est-à-dire assurer des conditions de travail et des salaires décents ainsi que des transferts suffisants en direction des plus démunis. Ceux qui ont voulu faire semblant pour sauver leur parti, comme le PS, en paient aujourd'hui le prix. Les électeurs ont choisi des majorités de droite qui ont suivi et suivent encore leur vocation : concentrer le capital au profit des plus riches en appauvrissant les classes moyennes et en désarmant les classes populaires pour mieux les pressurer ; la fausse gauche, quand on l'a appelée pour réparer les dégâts, a poursuivi et souvent aggravé la politique qu'elle devait corriger. Ainsi s'est ouverte la voie à l'extrême droite, « puisque on avait tout essayé » !

Avec diverses variantes, les peuples d'Occident sont donc soumis à une double tentation. La première est de confier leur destin à des milliardaires, en vertu d'un syllogisme ahurissant :
1. Pour être milliardaire, il faut savoir gérer <u>ses</u> affaires
2. Zorro est milliardaire
3. donc Zorro saura gérer <u>nos</u> affaires.
Les électeurs de Trump, de Poutine, du premier ministre de l'Islande, Sigmundur David Gunnlaugsson, etc., princes assez sages pour abriter une partie de leur fortune dans les paradis fiscaux, ne se rendant évidemment pas compte de ce glissement casse-gueule du <u>lui</u> au <u>nous</u> ! Qui n'est en somme que l'aboutissement du principe prétendument démocratique du suffrage universel, qui permet aux plus habiles, plus riches et beaux-parleurs de constituer une classe dirigeante. La seconde est

de se replier sur ces anciennes structures qu'on nomme nations, concept auquel il est bien difficile de trouver une définition satisfaisante. Faut-il retenir par exemple celle de Renan[2], et il n'en existe à vrai dire pas d'autre, sauf à faire reposer la nation sur une langue, une religion, une façon de vivre, c'est-à-dire une ethnie, comme le faisaient ses contradicteurs allemands Strauss et Mommsen. Écoutons-le : « *Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours* »

Soit, à condition de comprendre que ce « *riche legs de souvenirs* » n'est qu'un roman national, dont les premières versions ont été d'abord forgées pour la France, à partir du XIIe siècle, par des clercs au service de la monarchie, réécrit par la Révolution et, pour les autres états-nations, à partir du XVIIIe siècle, par des intellectuels comme ceux que l'on vient de citer[3]. Quant au « *désir de vivre ensemble* », notre histoire montre qu'il n'a jamais été unanime (que l'on pense à la Bretagne de Louis XIV, aux Chouans, à la Corse...) dans les frontières mouvantes au gré des successions princières, des achats et du hasard des guerres de ce que nos voisins Allemands appellent ironiquement « la Grande Nation ». Aujourd'hui, ce « *vivre ensemble* » signifie pour trop d'Européens retourner à un passé mythique pour mieux exclure les autres, et d'autant plus qu'ils sont plus différents d'eux. Au

2 *Qu'est-ce qu'une nation ?* (Renan, Conférence en Sorbonne du 11 mars 1882)

3 *La notion de nation en France au Moyen Âge* (Colette Beaune in *Communications* n°45, 1987)

fond, ce qu'on appelle « nation » est un agglomérat humain plus ou moins hétérogène, défini par une histoire mythique, une proximité géographique et culturelle. Qu'on y ajoute des frontières et la reconnaissance plus ou moins imposée, plus ou moins partagée, d'institutions communes[4] et vous obtenez l'état-nation. « *L'existence d'une nation est (...) un plébiscite de tous les jours* » disait Renan : à cet égard comme à d'autres, l'Europe est une nation, il ne lui manque guère que la légende fondatrice : espérons qu'on ne lui en forge pas ! Heureusement, comme le reconnaît l'honnête Renan « *le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger.* »

« Le clivage entre europhiles et europhobes oppose les gagnants et les perdants du système ». C'est ce que répètent à longueur de journée les médias. Voire. D'abord, il ne faut pas confondre les effets du « système » trop complexe et peu lisible créé par les traités européens et ceux des grands bouleversements qu'on vient d'énumérer et qui affectent le monde entier. On oublie un peu vite le principal et inestimable avantage que l'Europe a, jusqu'à ce jour, offert à tous : près de soixante-quinze ans de paix dans un continent voué, ausi loin que l'on remonte, à des guerres incessantes, toujours plus cruelles et désastreuses ! D'autre part, et bien que les électeurs européens envoient régulièrement une forte majorité de droite au Parlement européen, la protection des salariés et d'une façon générale la solidarité, bien qu'en régression, reste sans égale dans le monde. Comment ne pas se rendre compte que face à la mondialisation et à l'émergence de

4 « *Tantôt l'unité a été réalisée par une dynastie, comme c'est le cas pour la France ; tantôt elle l'a été par la volonté directe des provinces, comme c'est le cas pour la Hollande, la Suisse, la Belgique ; tantôt par un esprit général, tardivement vainqueur des caprices de la féodalité, comme c'est le cas pour l'Italie et l'Allemagne.* » (Renan, ouvrage cité)

nouvelles grandes puissances, le seuil critique pour survivre, se protéger et se défendre n'est atteint par aucun de nos états nationaux ? La création d'un salaire minimum en Allemagne traduit un infléchissement de la dure politique sociale menée dès avant Merkel dans ce pays, la lutte contre l'optimisation fiscale et la mise au pas des multinationales sont entreprises et commencent à produire leurs effets. Enfin, l'Europe travaille mieux que la plupart des états qui la composent, à commencer par la France, à une justice plus équitable garantissant les droits de l'homme. Tout cela est à l'état d'ébauche et très insuffisant, certes, mais le seul remède est dans le renforcement de l'Europe et non dans son éclatement. La triste aventure du Brexit le montre. Face à ces constats, les divers populismes avec leurs relents de fascisme et de nazisme rancis n'ont à proposer que :

1. la haine et l'exclusion de minorités accusées de tous les maux. Le Troisième Reich a montré l'horreur et les conséquences catastrophiques de ce programme pour le pays qui s'y engage ;
2. la fermeture des frontières à toutes celles et ceux qui fuient l'oppression ou la misère, mission heureusement impossible : autant vouloir arrêter la course du soleil !

Nos vieux pays sont entrés dans la voie du déclin, au moins relatif. L'œil de ce cyclone qu'on nomme l'Histoire, passé à la fin du XVe siècle de la Méditerranée à l'Atlantique, se déplace en ce début du XXIe vers le Pacifique. Sommes-nous voués au même destin que le monde arabe, qui se débat encore dans des convulsions dont on n'aperçoit pas le terme ? Il n'y a pas de fatalité en histoire, ce sont les hommes qui la font, et on ne progresse pas en revenant sur ses pas ou en tournant en rond. L'Europe est l'une des chances que nous devons saisir.

Lundi 12 février 2018

Lettre ouverte à la Banque postale[1]

Objet : Erreurs dans vos relevés de CCP

N° de compte : ********

Madame, Monsieur,

Depuis plus de soixante-deux ans, je m'en remets aux *Comptes chèques postaux* pour la gestion simplette de mes dépenses de petit fonctionnaire retraité de longue date, et n'ai jamais eu à m'en plaindre tant qu'ils relevèrent du service public. Hélas, leur privatisation et leur « promotion » au rang de *Banque postale* s'est accompagnée d'une dégradation qui touche aujourd'hui au fond de l'abîme. Votre site fonctionne si mal que toute demande de rendez-vous avec un conseiller est devenue pratiquement impossible, et qu'une réclamation que je vous ai adressée le 7 février, je crois (car il m'est impossible de la retrouver sur le site) au sujet d'une N^{ième} petite erreur (cette fois 11€ et quelques centimes) en ma défaveur, corrigée d'ordinaire quelques jours après, n'a reçu aucune réponse.

Ce serait sans gravité si mon relevé de compte du 10/02/2017 n'avait présenté un désordre et des erreurs sans précédent :
- prélèvement effectué un mois à l'avance pour AVAST ;

1 Lettre adressée en recommandé avec AR au service clientèle : noms et chiffres ont été effacés ou remplacés.

- retrait mystérieux des trois euros perçus auparavant comme frais de gestion
- prélèvement de 137,20 en ma faveur sur le compte de de M. D*** compté deux fois.

Finalement, une version plus vraisemblable, mais impossible à vérifier, s'est affichée au bout de 24 ou 48 heures... Pas de quoi être franchement rassuré !

Aussi ai-je entrepris de vérifier vos comptes à partir du 27/12/2017. Il en résulte, sauf erreur de ma part, que la somme de 137,20 reste comptée deux fois... parce que ce crédit et la somme des crédits ont été additionnés, si bien que mon compte est crédité de 137,20 de trop, sans qu'il en coûte rien au locataire de mon parking : cf P.J., dont je fais cadeau à vos prétendus informaticiens pour qu'ils fassent à l'intention des employés chargés de la saisie un document simple et fiable : il leur suffira d'augmenter le nombre de lignes et de protéger les formules !

On me dit que la saisie est assurée par des stagiaires qui ne vous coûtent rien : sabotage ou négligence, et si c'est vrai, ils vous en donnent pour votre argent, et je ne saurais les en blâmer.

Au lieu de transformer ce foutoir en banque en ligne, comme on nous le promet, on ferait mieux de revenir à sa première vocation de CCP. Et de remercier les dirigeants qui administrent chaque jour... la preuve de leur incompétence.

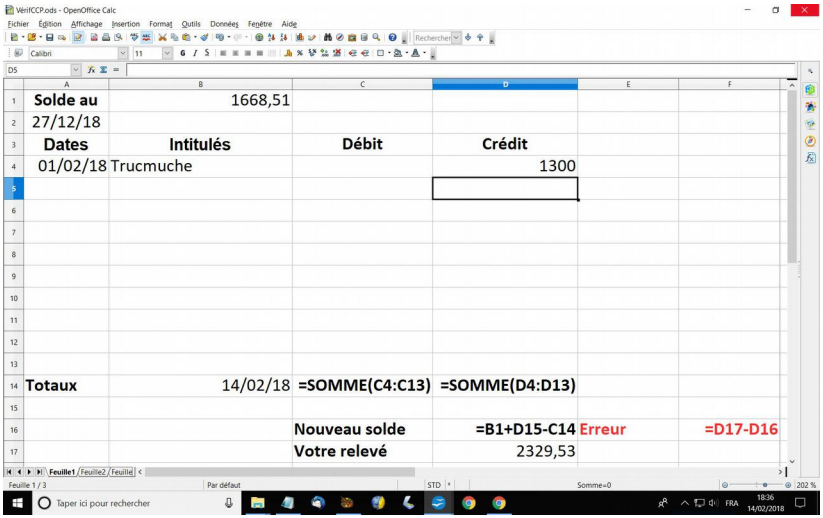
Veuillez croire, Madame, Monsieur, à mon vif mécontentement.

Le Témoin gaulois

1P.J. : Feuille de calcul[2]

2 Voir page suivante

PJ : Vérification, Fichier ODS à votre disposition :



	A	B	C	D	E	F
1	**Solde au**	1668,51				
2	27/12/18					
3	**Dates**	**Intitulés**	**Débit**	**Crédit**		
4	01/02/18	Trucmuche		1300		
5						
6						
7						
8						
9						
10						
11						
12						
13						
14	**Totaux**	14/02/18	**=SOMME(C4:C13)**	**=SOMME(D4:D13)**		
15						
16			**Nouveau solde**	**=B1+D15-C14**	**Erreur**	**=D17-D16**
17			**Votre relevé**	2329,53		

Jeudi 15 février 2018

Adieu Titine

« *L'autonomie apparente du propriétaire d'une automobile recouvrait sa radicale dépendance.* »
(André Gorz, *L'idéologie sociale de la bagnole*)

Titine, c'était le nom de notre tinette, notre tire, notre bagnole, dans ses incarnations successives. Adieu tardif, puisque nous avons vendu en novembre ou décembre dernier notre dernière voiture. À vrai dire, j'avais renoncé à conduire depuis un an, m'étant rendu compte qu'octogénaire, je n'avais plus les réflexes requis. Bien entendu, ce n'est pas une loi : nous naissons à cet égard comme en toutes choses fort inégaux[1]. Aujourd'hui j'admire l'aisance et la décontraction de certains jeunes chauffeurs, mais suis sensible à la violence qui règne sur nos routes.

Cette génération qui prend congé fut celle du règne absolu de l'automobile. Je ne m'y suis jamais résigné, mais je partageai avec mes contemporains le goût de la vitesse. Le mot rime avec ivresse, et j'ai connu celle-ci de bonne heure, à l'âge de quatre ou cinq ans, dans l'obscur et long couloir d'un immeuble parisien. Les fils de la concierge m'avaient prêté leur vieux tricycle en bois, qui avait perdu depuis longtemps ses pédales. Il fallait donc ramer avec les jambes, mais leur puissance multipliée par les roues suffit à me procurer un délicieux étourdissement. Le permis de conduire me fut délivré à l'armée avec celui de tuer, mais je n'y

1 « Art. 1er. *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits.* » (*Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, 1789) , ce qui revient à dire qu'une société juste s'efforce de compenser les inégalités naturelles et de corriger celles qu'elle génère : programme auquel nous tournons aujourd'hui le dos.

renouvelai pas cette grisante expérience : mon apprentissage se fit sur un camion Ford hors d'âge... que des camarades poussaient joyeusement, le réservoir d'essence étant vide : l'armée française, déjà, était dans la dèche. Dans une petite descente, craignant de tomber à gauche, je mordis résolument sur le talus de droite. Mais l'adjudant qui n'en avait « rien à cirer » me remit mon permis poids lourd. Aussi les accidents de la route et le maniement maladroit des armes ont-ils fait presque autant de « morts pour la France » que le FLN, et n'est-ce qu'après avoir parcouru quelques centaines de kilomètres que j'appris par un ami la cause du bruit épouvantable que faisait le moteur quand je changeais de vitesse : il fallait débrayer !

Car à mon retour à la vie civile, ma nomination à Bourges, loin de nos familles, nous força à acheter une auto, engin qui commençait d'ailleurs à faire partie de l'équipement de base des jeunes ménages. Ce fut une 2CV d'occasion de la première génération qui ne dépassait pas les 90 kms/h (dans les descentes). Mais, comme tout le monde, je conduisais avec intrépidité, m'efforçant de dépasser dans les côtes pas trop raides les camions un peu plus lents que notre bolide. Comme les routiers refusaient le déshonneur d'être doublés et poussaient à fond leur machine, le dépassement, quand il réussissait, durait longtemps, ce qui était follement dangereux sur les routes à deux voies de l'époque : l'autoroute du Sud s'arrêtait alors à Fontainebleau. Cette conduite n'avait rien d'exceptionnel, je suis conformiste par nature, aussi ne faisait-on pas deux cents kilomètres sans apercevoir quelques corps refroidissant dans les fossés. Une seconde 2CV neuve succéda au bout de cinq ans à la première, signe de notre enrichissement, puis ce furent d'autres petites voitures moins inconfortables qui ne dépassèrent jamais les 5 CV. Chemin

faisant, je m'assagissais avec l'âge et, la chance aidant, je n'ai pas eu d'autres accidents qu'un peu de tôle froissée à cinq ou six reprises, dont ma mutuelle efficace fit presque toujours peser la responsabilité sur l'autre conducteur. Le chagrin d'avoir navré ou occis mon prochain m'ayant été épargné pendant près de soixante ans, je me suis enfin souvenu qu'il ne faut pas tenter le Ciel.

On aura sans doute compris que, bien que j'aie pris plaisir à conduire, l'automobile ne fut jamais ma tasse de thé, breuvage qui n'a d'ailleurs jamais eu ma préférence. Passée l'enfance, je l'ai subie comme un mal qui s'est rendu nécessaire[2] par les ravages mêmes qu'il a causés. D'abord, je remarquai les bouleversements que l'automobile apportait dans les paysages ruraux qu'un travail séculaire nous avait légués. On abattait sans pitié les platanes qui ombrageaient les routes, devenues impraticables pour les piétons et dangereuses pour les bicyclettes, parce que ces vilains arbres avaient la fâcheuse manie de se précipiter sur les voitures. Puis il fallut élargir les routes et construire des autoroutes en bétonnant des centaines de milliers d'hectares de bonnes terres. Le long de ces voies, de hideux entrepôts sans âme poussèrent comme des champignons, défigurant les régions les plus belles, comme la vallée de la Loire Mais les rendements agricoles augmentaient et nous n'étions en somme que bousculés dans nos habitudes. Après tout, le sens du beau dépend essentiellement de celles-ci, et il y a une poésie de l'autoroute. Bientôt, je compris que Ford, en prenant pour cible commerciale ses propres ouvriers (on a parlé à ce sujet de « démocratisation » de l'automobile !) avait déclenché

2 Dans les années 60, en banlieue parisienne où nous avons ensuite habité, l'auto était le meilleur moyen d'aller à Paris et en province. Quand nous y sommes revenus, mon métier m'amenait à parcourir toute la banlieue nord et, jusqu'à la fin du siècle, l'auto fut le seul lien entre banlieues.

une profonde mutation des villes en accentuant la séparation des lieux de vie et de ceux consacrés au travail, les trajets quotidiens anéantissant les gains sur leur temps de travail arrachés par les ouvriers en plus d'un siècle de luttes et aggravant la ségrégation sociale, inscrite dès le XIXe siècle dans le plan des villes par la première révolution industrielle. Enfin, dans les deux ou trois dernières décades du siècle dernier, on découvrit les ravages écologiques causés par l'auto. On avait attendu moins longtemps pour mesurer les catastrophes géopolitiques qu'elle n'a cessé de produire, via l'absurde et atroce saga du pétrole.

Aujourd'hui, posséder une auto ne sert à rien à l'habitant d'une ville bien desservie en transports en commun comme Paris, si son activité ne l'oblige pas à de grands déplacements hebdomadaires. Bien des jeunes l'ont compris : quelques locations occasionnelles sont plus avantageuses. Hélas, le Grand Paris multipliera les moyens de transport sans rapprocher les gens de leur lieu de travail. C'est pourtant une tâche urgente à tous égards, comment ne s'en est-on pas encore avisé ?

Lundi 19 février 2018

Facebook : les limites du dialogue

« *Tout l'art du dialogue politique consiste à parler tout seul à tour de rôle.* » (André Frossard)

Les réseaux sociaux dérangent beaucoup de gens, en particulier les puissants. On peut à juste titre leur reprocher d'être, sinon addictifs, du moins chronophages. Peut-on leur faire grief de véhiculer les idées toutes faites,

les préjugés et les jugements hâtifs qui courent dans nos rues, nos Cafés du Commerce et partout où on les échange ? C'est la rançon des libertés d'opinion et d'expression, et il suffit qu'ils soient soumis aux lois qui dans notre pays régissent la presse. Leur contenu ne doit pas être censuré, sauf en ce qui concerne les fausses nouvelles et les appels à la haine ou au meurtre, car si la radio a fait office jadis de « *tam-tam tribal* » (McLuhan), les effets d'Internet sont autrement puissants. En revanche, il faut bien l'admettre : le dialogue que les réseaux semblent promettre est plutôt décevant.

S'inscrire sur *Facebook* ou tout autre réseau du même genre, c'est entrer sur une agora où bavardent des milliards d'internautes*: ce public virtuel qui se renouvelle sans cesse paraît immense. Pourtant, on a tôt fait de repérer ses limites. On peut, bien sûr, collectionner les « amis », ces correspondants que chacun autorise, à charge de revanche, à consulter, commenter et augmenter le contenu de ses pages sans autre but que d'étendre son réseau. Certains champions se targuent d'en compter des milliers. Une savante étude du chercheur britannique Robin

Dunbar[1] prétend qu'on ne peut en « gérer » plus de 230, ce serait une question de capacité cérébrale. Celle du Témoin gaulois est des plus réduites, il s'en doutait bien mais en voici l'indiscutable confirmation : sur un peu plus de 200 amis, il n'en fréquente habituellement qu'une vingtaine. Il est vrai qu'en y ajoutant les relations amicales de son répertoire, il ne doit pas être trop loin de la moyenne Dunbar, qui est de 150. C'est qu'il y a encore une vie réelle en plus de la virtuelle qu'Internet nous offre.

L'obstacle linguistique apporte un autre limitation au dialogue, particulièrement redoutable pour un vieux Gaulois capable de lire l'anglais et l'espagnol, mais non d'écrire correctement dans ces langues et parfaitement ignorant de toutes les autres. On imagine qu'il est particulièrement pénalisant pour ceux qui parlent des langues peu répandues, comme les Hongrois (13 millions de personnes parlent le magyar, dont 10 en Hongrie), et qu'ils sont plus portés que d'autres à étudier sérieusement les langues étrangères. Les Turcophones (150 millions dans le monde, dont la moitié en Turquie) sont assurément mieux partagés, mais comment s'y prendre avec un correspondant sympathique, qui s'exprime parfaitement en français, mais dont s'inscrivent sur votre page, en provenance de la sienne, des messages en turc qui font apparemment l'éloge d'Erdogan ou chantent la gloire de son armée ? Une traduction automatique est bien proposée par *Facebook* : elle s'améliore constamment, mais ne s'applique pas aux légendes incluses dans les photos, qui sont très nombreuses, et le contenu de la plupart des textes reste de ce fait mystérieux. Or, si tolérant qu'on soit, on ne peut offrir un relais, même si la portée en est limitée, à la propagande d'un beauf qui se prend pour le

1 R. I. M. Dunbar, « *Neocortex size as a constraint on group size in primates* », *Journal of Human Evolution*, nº 6, juin 1992, p. 469–493, cité par *Wikipedia*.

Sultan, dont il a le caractère tyrannique et la cruauté ? Et à la célébration d'une armée, quelle qu'elle soit ? Le réseau offre une solution commode, qui consiste à masquer les messages d'un « ami », mais est-ce bien satisfaisant ? Cela ne revient-il pas à renoncer au dialogue qu'on recherchait au départ ? Mais il y a plusieurs autres obstacles plus fondamentaux, au dialogue universel.

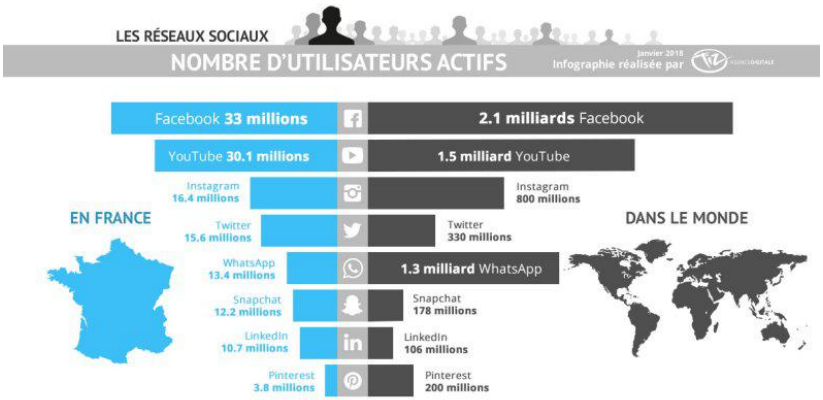
Le premier tient au fonctionnement même du logiciel proposant à chaque utilisateur de nouveaux amis. Quand vous avez épuisé la liste des personnes connues que vous souhaitez retrouver, et avec qui le dialogue préexiste en quelque sorte, il vous reste trois solutions pour prendre d'autres contacts. Facebook vous propose une liste, qui reprend les amis des amis, et d'autres noms qui semblent choisis en fonction de goûts communs : pourquoi pas ? Mais c'est rester enfermé dans un cercle harmonieux, où les sujets de discussion sont rares : en général, on se félicite mutuellement, ou on passe... On peut en dire autant d'une deuxième solution, qui est d'adhérer à des groupes thématiques : ceux qui aiment la cuisine ou la pâtisserie, le théâtre ou les bonnes (?) blagues, les farces et attrapes ou Wauquiez. Reste l'appel aléatoire de noms ou de prénoms par la fonction « *Rechercher* », long et fastidieux si on veut éviter les « indésirables », mais qui peut être relativement sélectif : par exemple, et même si beaucoup habitent en France, Vladimir vous fournira un vaste choix de Russes et, pour des hispanophones, Pilar ou Javier feront l'affaire, enfin Mohamed produira une liste de musulmans, etc. Mais le principal obstacle au dialogue est qu'il n'est possible, en général, qu'entre personnes qui partagent les mêmes goûts ou les mêmes idées : l'une parle, l'autre renchérit, et s'il y a débat, il ne portera que sur des points secondaires. S'il y a trop de divergence entre votre point de vue et

celui de votre interlocuteur, l'un des deux ne tardera pas à interrompre le dialogue et à s'enfuir. Excellente vitrine pour les idées, les réseaux sociaux ont pour fonction politique le racolage plutôt que le débat démocratique.

Le racolage pour fonction politique ? C'est aussi leur principale fonction sociale : racolage commercial des grandes entreprises internationales ou non (les réseaux vivent de la publicité), racolage politique, racolage de prostitution : l'adjectif « gaulois » qu'il s'est attribué vaut à votre pauvre Témoin une ou deux offres quotidiennes d'« amies » ! Pourtant on aurait tort de mépriser ces médias qui permettent aux plus obscurs d'exprimer leurs attentes, leurs désirs, leurs joies et leurs chagrins, de dire nos destins minuscules et d'échanger avec nos semblables. Ils accumulent ainsi des big datas que savent exploiter les manipulateurs de tous poils, mais qu'explorent aussi les ethnologues et les historiens.

Lundi 26 février 2018

* Chiffres de 2018 (Infographie Agence Tiz



Classé sans suite

« *Un roman, même une épopée, il faudrait bien Homère pour la raconter. Je vis dans un monde si curieux, si étrange... Du rêve que fut ma vie, ceci est le cauchemar.* »
(Camille Claudel, *Correspondance,* 24 mai 1934)

Ce roman[1], tombé sur mon bureau, y fut poussé par le souffle d'une critique unanime dont il mérite amplement les éloges par son originalité, son ampleur et par la qualité du texte dans sa version française : ignorant l'italien, je ne puis juger du style. Et puis il suscite l'émotion du lecteur et présente cette qualité plus rare de l'inviter à réfléchir.

Le sujet surprend d'abord : on sent d'emblée qu'il s'agit d'un de ces romans où l'intrigue joue un rôle secondaire, au profit de la poésie. D'abord parce qu'on ne peut guère croire à cette histoire d'un savant collectionneur d'armes et d'objets liés à l'univers militaire, qui consacre sa vie à l'édification d'un « *Musée total de la Guerre pour l'avènement de la Paix et la désactivation de l'Histoire* ». En effet, on ne saurait dénombrer les musées de la guerre : rien que pour le second conflit mondial, on en compte près d'une centaine en France, pays qui a pratiqué cet art qui, comme le cinéma, est aussi une industrie, avec plus de constance que de bonheur et n'y a pas renoncé, bien que depuis un siècle sa glorieuse armée n'ait connu que des défaites ; bien entendu, il faudrait y ajouter la peinture de batailles (« le genre le plus noble ») qui décore nos palais ; et combien de ces musées recense-t-on dans le monde ?

1 *Classé sans suite* (*Non luogo a procedere,* 2017 de Claudio Magris, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Collection *L'Arpenteur, Domaine italien,* Gallimard)

Or ils sont évidemment destinés pour la plupart à célébrer les prouesses des guerriers, la beauté des armes et des uniformes du temps jadis, les merveilles de la technologie du temps présent et à chanter la gloire des chefs. Pour quelques musées de la déportation, combien ne sont destinés qu'à entretenir des légendes, comme l'absurde Mémorial de Caen où l'histoire de la seconde guerre mondiale tourne tout entière autour de l'action et de la personne du général de Gaulle ? Toutes ces institutions, où l'on se rend en famille, sont destinées à entretenir la flamme patriotique et meurtrière. Si l'on compare ce roman complexe à une tapisserie, on dira que cette chaîne improbable est aussi composée d'une autre sorte de fils, ceux du souvenir de la Risiera di San Sabba, ancienne usine de décorticage du riz que les nazis transformèrent en camp d'internement et de transit vers Auschwitz, le seul en Italie à être équipé de fours crématoires. L'une des 3 500 victimes (8 000 autres furent déportées en Allemagne) fut la mère de Luisa, alias Laura, la chercheuse chargée par la ville de Trieste d'organiser le musée.

La trame – ces fils que la navette passe entre les fils tendus de la chaîne – est représentée par le contenu du *Dictionnaire universel définitif,* laissé inachevé par son auteur, et les souvenirs que Luisa a conservés de leurs conversations, avant que le collectionneur ne trouve la mort dans l'incendie qui a détruit une partie de ses trésors, et qui n'est peut-être pas sans lien avec la disparition de quatre de ses carnets où il a semble-t-il noté les révélations

compromettantes pour de grandes familles de la bourgeoisie de Trieste, que le décapage des murs de la Risiera lui aurait livrées. De ce travail d'écriture complexe résulte une œuvre foisonnante et déroutante, riche en beaux récits originaux, comme l'histoire de cet Indien chamacoco ramené du Paraguay à Vienne pour y être soigné, si différent de ces Européens qu'il ne pouvait comprendre et au fond si semblable. Ailleurs, sont livrées des réflexions du professeur aussi absurdes, en apparence, que ses entreprises. Ainsi cette foi qu'il affiche dans la « réversion » de l'Histoire en général et de chaque histoire individuelle en particulier, la mort se plaçant avant la vie, que nous vivons à l'envers, comme en témoigne le *Pentateuque*, livre attribué à Moïse où est contée la mort de son auteur : croyance qui n'est pas sans rapport avec cette illusion due à l'addiction de certains jeunes aux jeux électroniques, et qui pensent pouvoir tuer, puisque leur victime se relèvera indemne après sa mort, et qu'on repartira à zéro ; ni avec les croyances plus répandues en une vie éternelle : ce ne sont que manières humaines de fuir la perspective de la mort, comme tout être vivant est programmé pour le faire, en utilisant ce langage tellement plus complexe, riche, mouvantet souple que celui des autres animaux connus. Car *Classé sans suite,* bien plus proche de l'*Odyssée* que de *La princesse de Clèves,* appartient autant à la poésie épique qu'au roman.

Encore un effort, Témoin gaulois, et tu atteindras bientôt le degré de perfection de ces critiques qui tartinent des pages sur des œuvres qu'ils n'ont pas lues : car s'il t'est arrivé de parler d'un livre avant d'en avoir atteint le milieu, cette fois-ci tu as fait très fort, il te reste 470 pages à découvrir sur 570... Que de belles heures en perspective !

Lundi 5 mars 2018

Tesnota

« *Si le communisme ne devait pas conduire à la création d'un homme nouveau, il n'aurait aucun sens.* »
(Ernesto « Ché » Guevara)

Sur le marché cinématographique parisien approvisionné par les distributeurs, ces marchands de navets, le film du jeune réalisateur Kantemir Balagov (né en 1992) surprend agréablement, comme *La Douleur,* par son originalité et sa force. Le titre français – *Une vie à l'étroit* – rend bien mal compte du sujet. *Franceinfo* nous apprend que, « *En russe, tesnota signifie exiguïté, confinement* ». Or ce confinement n'est pas celui d'une vie mais de peuples entiers, enfermés par la grande glaciation soviétique dans une bulle gelée qui les a conservés intacts dans un Moyen Âge de cauchemar où les maintient le tsar actuel, ex-argousin vieillissant du K.G.B.

Ce n'est pas qu'il s'agisse à proprement parler d 'un film politique. Comment pourrait-il nous en venir d'un pays où il est indécent (parce que dangereux) d'aborder un tel sujet, même dans une conversation privée ? L'idée première, raconte Balagov, lui a été fournie par une prise d'otage qui s'est produite à Naltchick (238 802 habitants), capitale d'un de ces improbables états que l'U.RS.S. a légués à la Russie, la République de Kabardino-Balkarie alors qu'il avait sept ans. Il aurait entrepris, dit-il, à partir de ce fait divers banal mais qui l'avait frappé, de décrire les attitudes contradictoires des membres de la famille visée, insolvable, et de faire connaître les beautés ignorées de la région du Caucase Nord où se déroule l'action. De la bonne vieille psychologie et de la publicité touristique, quoi de plus innocent ? Voilà la censure, cette vieille et méchante Anastasie, tatillonne mais myope partout

où elle exerce, neutralisée et ses grands ciseaux détournés. Le film est bien conforme à ce schéma, qui montre une famille juive traditionnelle – gouvernée par Adina, la mère, gardienne des traditions et conduisant d'une main de fer sous un gant de velours un mari docile et des enfants soumis – dont l'épreuve bouleverse les rapports : Ilana, l'aînée, se révolte, refuse un mariage avec un homme riche qui les tirerait d'affaire et prend en main le sauvetage de son frère David (Veniamin Kats) ; après sa libération celui-ci refuse de suivre sa famille qui doit quitter la ville après s'être ruinée pour lui et rester auprès de sa fiancée Léa. Ainsi les choses rentrent dans l'ordre : cette décision est, après tout, conforme au texte biblique[1] et Ilana partagera l'exil de ses parents et se réconciliera avec sa mère. Quant aux paysages, mise à part la petite ville, hideuse, ils sont admirables. Les apparences sont sauves. Mais ce schéma rassurant cache (mal) un scénario autrement critique.

Pour le spectateur occidental, mais sans doute aussi pour d'autres, le sujet véritable est la révolte du personnage principal, Iliana, jeune femme admirablement interprétée par Darya Zhovner, dont ce fut le premier rôle à la sortie d'une école de théâtre, contre la condition qui lui est faite et l'avenir qui lui est promis dans un monde où se côtoient sans se rencontrer des ethnies – Russes, Tchétchènes et Juifs, Kabardes et Balkars musulmans et turcophones – bien mieux séparées les unes des autres par des siècles de tueries et de haines réciproques, sans fin remâchées, que par des frontières, et qui n'ont en commun que l'asservissement

1 « 23 *Et l'homme dit : Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair! on l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme. 24 C'est pourquoi l'homme quittera son et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair.* » (*Genèse* II)

de leurs femmes. Ilana, avec son allure de garçon manqué et son visage étonnamment expressif et changeant, préfère les travaux réservés aux hommes, la mécanique dans l'atelier de son père dont elle est plus proche, et fuit ceux de la maison où « règne » sa mère (Olga Dragunova, la seule actrice professionnelle du film, venue également du théâtre). Sa révolte s'exprime par une autre transgression, qui n'est pas la dernière, le choix pour amant du Kabarde Zalim (Nazir Zhukov), un bon géant, pompiste de son état, que ses parents ne sauraient accepter pour gendre. Mais une soirée au cours de laquelle une vidéo insoutenable montre des Tchétchènes torturant des soldats russes et humiliant une femme avant de l'égorger lui révèle que cet amour la met aussi dans une impasse : certes, Zalim condamne ce spectacle, mais ses amis s'en délectent et profèrent, de surcroît, des propos ignoblement antisémites. Si Ilana suit ses parents, c'est qu'elle n'a pas d'autre choix. Mais c'est son père qui tire la vraie leçon, bien avant la fin du film : nos enfants, dit-il en substance, sont différents de nous, ils doivent suivre leur propre voie. Et on peut être sûr que celle d'Ilana ne sera pas un chemin battu, elle se la fraiera toute seule.

Mises à part les deux comédiennes mentionnées, qui n'ont pas volé le prix d'interprétation féminine accordé au film par le critique internationale, tous les autres rôles sont tenus par des « non-acteurs » tout aussi excellents, ce qui révèle la qualité de la direction de Kantemir Balagov, que la caméra et la bande son confirment. On ne lui reprochera pas une certaine lenteur, on n'est pas dans le cinéma américain, mais la longueur inutile de certaines séquences : le bal, la vidéo, une scène d'amour... Mais ce n'est qu'un péché de jeunesse.

Lundi 12 mars 2018

Retraités

« *Les retraités d'aujourd'hui font partie d'une génération dorée* »
(Éric Alauzet, député LREM du Doubs)

Des retraités sont en colère et le font savoir en manifestant. Ils ont raison sur le second point, c'est leur droit le plus strict. Mais sur le premier ? Rien n'est plus difficile en France, pays de culture catholique où l'argent est honteux, que de parler de politique des revenus, surtout quand le problème posé vous concerne. Le Témoin gaulois va pourtant s'y essayer.

Prenons pour biais un bref commentaire sur une interview très révélatrice de ce qu'on pense dans les sentines de ce qui reste de pouvoir politique dans notre cher et vieux pays :
« *Mais je tiens aussi à leur rappeler le montant des retraites de leurs grands-parents, qui ne grimpaient pas bien haut. Celles de leurs enfants seront entre 10 et 15 % moins élevées aussi. Les retraités d'aujourd'hui font partie d'une génération dorée ! Et s'ils ont travaillé toute leur vie, ça ne suffit pas comme argument au moment où il faut trouver de l'argent pour renflouer les caisses de l'Etat.* »
Le premier mot de cet extrait d'une interview accordée au journal *Le Parisien* par Éric Alauzet, « *Mais* », renvoie à la démonstration qui précède, et selon laquelle la plupart des retraités verront les sacrifices qui leur sont demandés compensés par la suppression de la taxe d'habitation. Bien que ce ne soit pas exactement notre sujet, signalons aux naïfs que l'État ne peut priver les communes d'une part importante de leurs revenus sans les compenser... par de nouveaux prélèvements. Et qu'il y a fort à gager que ce ne sera pas par une augmentation mécanique de la taxe foncière, mais par la redéfinition de son mode de calcul. On en parle depuis

longtemps, mais on ne peut pas tout faire à la fois ! Cela aura un triple avantage :

1. Punir ces salopards qui pour se loger se sont privés de bien des choses dans leur belle jeunesse (dorée), et qui bénéficient actuellement d'un « *enrichissement sans cause* », creusant ainsi les inégalités (c'est ainsi que parlent nos économistes) !
2. Purger les beaux quartiers et ceux qui se « gentryfient » de cette racaille de pauvres (souvent « immigrés » de la première à la septième génération !) et de vieux retraités que leurs maigres ressources exemptent d'impôt sur le revenu, mais non de la taxe foncière, et qui devront se replier dans ces campagnes où il fait si bon vivre (c'est Jean Ferrat qui l'a dit, et c'est une référence de gôche !) et où leurs grands-parents, avec leurs retraites « *qui ne grimpaient bas bien haut* » – personne ne peut le contester – cherchaient refuge en fin de vie.
3. Modérer l'augmentation folle des prix du logement dans certaines villes, qui produit régulièrement des bulles dont l'éclatement perturbe gravement l'économie. On approche actuellement de l'une de ces crises. Or la vraie cause de cet enchérissement qui n'enrichit pas les propriétaires de leur seul logement, même s'ils se l'imaginent, est la spéculation effrénée des banques qui achètent les terrains pour les revendre presque aussitôt plusieurs fois leur prix et des agences immobilières qui raflent les appartements neufs en les achetant sur plan aux promoteurs sous le nez des acquéreurs éventuels pour les leur revendre aussitôt avec un solide bénéfice. Bien entendu, tout ce beau monde, qui alimente les partis, ne saurait être contrôlé.

Mais revenons à nos moutons.

Notre docte rapporteur du budget de la Sécurité sociale pour la commission des finances poursuit : « *Celles de leurs enfants seront*

entre 10 et 15 % moins élevées aussi. » Qu'en sait-il ? C'est assuré, sans doute, si on le laisse faire, lui et ses semblables. Mais il est d'autres scénarios, fondés sur d'autres prémisses, qu'Éric Alauzet ne saurait envisager, bien sûr, mais qu'il est (encore) permis d'évoquer ! Alors que l'humanité produit toujours davantage de richesses[1] et que les robots et autres machines remplacent les travailleurs dans des domaines toujours plus nombreux, le travail se raréfie et est de plus en plus réservé à cette catégorie minoritaire de la population qui dispose des capacités intellectuelles nécessaires pour diriger et contrôler les systèmes informatiques et faire avancer les sciences et la technologie. Que faire du reste ? Si la bataille de la diversité biologique est peut-être déjà perdue, il faut que l'humanité préserve la sienne, et dispose d'un large vivier pour renouveler ses élites, ce qui devrait logiquement écarter la liquidation physique des « bouches inutiles ». Mais la logique est rarement au rendez-vous de l'Histoire, et c'est plus ou moins ce qu'on fait actuellement des populations les moins éduquées, que l'on abreuve de religions prêtes à porter, de drogues et de guerres, ou que l'on noie dans la Méditerranée. Il faudra donc, à condition que se réveillent les prolétaires, au sens premier rappelé par l'ATILF[2], que nos sociétés donnent à tous de quoi vivre dignement, et qu'elles renoncent à considérer que seul le travail (ou les situations acquises) justifient une rétribution, puisqu'elles en ont les moyens

1 au risque de détruire son environnement, mais c'est un autre problème, qui se résoudrait si l'économie faisait passer les hommes avant le profit.

2 « *ANTIQ. ROMAINE. Citoyen de la dernière des six classes du peuple, sans droit et sans propriété, et qui était exclu de la plupart des charges politiques. […]*

Vx. Personne qui appartient à la couche la plus pauvre de la société, qui ne possède rien en propriété. [...]

Empr. au lat. Proletarius *« citoyen de la dernière classe de la société romaine, qui n'était considéré comme utile que par les enfants (*proles*) qu'il engendrait* »

et les gaspillent en productions inutiles et destructions massives. Portés par la vague, les libéraux commettent la même erreur que les disciples de Marx naguère, et ne prévoient pas le reflux.

De toute cette interview, on a surtout retenu cette admirable réflexion « *Les retraités d'aujourd'hui font partie d'une génération dorée !* » par laquelle Éric Alauzet croit pouvoir fustiger les vieux qui rechignent à être plumés. C'est confondre sa propre situation privilégiée avec la leur : ce donneur de leçons, médecin acupuncteur, déclare de beaux revenus mensuels avant de se laisser tenter par la politique qui lui rapporte davantage. Il n'a connu que l'opulence et s'est constitué une retraite dorée, que ses fonctions actuelles viennent heureusement compléter, soit. Cela ne signifie pas que ç'ait été le sort de toute une génération ! Il le sait bien, d'ailleurs, et reconnaît l'existence de « retraités modestes » qu'il tâche de rassurer et croit sans doute sincèrement protéger. Mais dans le feu de la polémique, la rhétorique l'emporte et il perd de vue la réalité qui le gêne. Le débat sur les retraites est ainsi continuellement pollué par

– <u>des formules à l'emporte-pièce</u> : « la retraite médiane des fonctionnaires est supérieure à la retraite médiane ds salariés du privé » oui, mais leur qualification aussi ;
– <u>ou des généralisations hâtives</u> : « les Français vivent plus vieux, ils doivent donc travailler plus longtemps », raisonnement que Philippe Bouvard, dans *Mille et une pensées* a joliment résumé : *« La bonne santé persistante des retraités finira par tuer notre économie* », comme si on était capable de leur donner du travail, et comme si la plupart n'étaient pas rapidement atteints, passé soixante-cinq ans, de maladies plus ou moins invalidantes !

La fin de notre citation est consternante ou comique :

Et s'ils ont travaillé toute leur vie, ça ne suffit pas comme argument au moment où il faut trouver de l'argent pour renflouer les caisses de l'État », comme si les retraités, ou toute autre catégorie particulière de citoyens qu'on voudra bien montrer du doigt, avaient vocation à « *renflouer les caisses de l'État* » et comme si pour « *trouver de l'argent* » il n'existait pas de meilleure piste que de s'en prendre aux plus faibles, retraités d'une prétendue « *génération dorée* », cheminots gavés de « privilèges », fonctionnaires trop nombreux, personnel hospitalier trop coûteux. On pourrait ainsi paraphraser le poème du pasteur Martin Niemöller :

« *Quand ils s'en sont pris aux retraités, je n'ai rien dit, je n'étais pas retraité.*
Quand ils ont supprimé des emplois de fonctionnaires, je n'ai rien dit, je n'étais pas fonctionnaire.
Quand ils ont aboli le statut des cheminots, je n'ai rien dit, je n'étais pas cheminot.
Quand ils sont venus me ruiner, il ne restait plus personne pour protester. »

Soyons justes, le gouvernement explore aussi d'autres voies : réduire le nombre et les privilèges de nos représentants, obliger les multinationales à payer à l'État ce qui lui est dû, lutter contre l'argent sale (ou faire semblant ?) mais ce sont là des entreprises beaucoup plus périlleuses. Il est équitable, dans les moments difficiles, que les retraités qui en ont les moyens participent à la solidarité entre générations[3] dont ils sont à leur tour bénéficiaires, comme ils l'ont fait pendant leur vie active. Mais ils le feraient de meilleure grâce si les plus riches n'étaient pas dispensés de toute contribution par ceux qui leur réclament cet effort.

Lundi 19 mars 2018

3 L'aide que l'on apporte à ses enfants ne dispense pas, comme d'aucuns le prétendent, de cette solidarité qui englobe toute la société.

Politique et Pédagogie

« *Quiconque est Loup agisse en Loup :*
C'est le plus certain de beaucoup »
(La Fontaine, *Le loup devenu berger*, *Fables*, III,3)

Jeudi dernier, au matin d'une journée de grève, France Culture nous annonçait dans un excellent billet[1] que le mot « pédagogie » allait refleurir sur les lèvres de ceux qui nous gouvernent. Puisque ces messieurs et ces dames nous repassent le plat, le Témoin gaulois pourrait en faire autant : il lui suffirait de vous renvoyer à l'article « *Pédagogie et gouvernement* », servi dans *Au Fil des jours* du mardi 2 novembre 2010, page 186. Mais le sujet est trop beau pour ne pas y revenir.

En ce temps-là (2010), la présente rubrique, approximativement hebdomadaire, s'en prenait aux journalistes et leur reprochait d'utiliser un terme à la fois impropre et insultant à l'égard des citoyens pour désigner les discours d'apaisement et de persuasion – mieux vaudrait les nommer propagande ou « intox » – que nos dirigeants déploient, mais un peu tard, quand le char de l'État conduit par une main faible ou malhabile s'embourbe, et que l'attelage se refuse à tirer davantage. Or Frédéric Says montre bien, à grand renfort de citations, que les politiciens eux-mêmes usent et abusent continuellement du mot « pédagogie ». Mais les journalistes persistent, ce qui ne saurait étonner, étant donnée la consanguinité des personnels médiatique et politique ! En voici quelques exemples cueillis à la hâte sur Google : *Le Figaro* :

1 « LE BILLET POLITIQUE par Frédéric Says
"Faire davantage de pédagogie" ou l'élément de langage éculé" » (France culture)

« *Gérald Darmanin ou la pédagogie de la réforme* » (Mathilde Siraud, 16/03/2018) – *Le Figaro Blogs* : « *"Pédagogie pour reformer la France. Ce que l'entreprise nous apprend"* »[2] (01/09/2017, par Benjamin Grange) – *Le Monde* : « *L'actuel gouvernement sera-t-il, davantage que ses prédécesseurs immédiats, disposé à cet effort de pédagogie qui permettrait de sortir de l'état d'urgence ?* » (Éditorial du 08/06/2017, *L'état d'urgence, un piège politique*) ou encore « *Réformes sociales et fiscales : pédagogie et méthode Coué pour Emmanuel Macron* » (16/10/2017, Sarah Belouezzane et Audrey Tonnelier) – enfin, pour ne pas être taxé de parisianisme, *La Dépêche du Midi* : « *Emmanuel Macron, le choix de la pédagogie* » (18 /12/2017) et *La Voix du Nord* : « *Le Premier ministre répond aux maires par la pédagogie* » (21/11/2017). Mais assez de copiés/collés !

Frédéric Says, avec raison, juge pour sa part ce mot « *inapproprié* » dans de tels contextes, et prévient les politiques qui l'emploient qu'il pourrait être « *contre-productif* » : cet avertissement semble avoir été entendu, la consigne étant plutôt, côté gouvernement, de ne pas commenter cette journée et, côté médias, d'en parler le moins possible en la noyant dans le flot de l'information. Laisser pisser le mérinos est en effet la conduite la plus habile de la part des « réformateurs » de ce gouvernement réactionnaire qui s'emploie à récupérer tout ce que deux siècles de luttes sociales ont arraché à grand peine, et qui n'existe que par :

– l'usure de la droite traditionnelle et du P.S. et la trahison de ce dernier ;
– l'épouvantail de l'extrême droite que les nervis de Montpellier viennent encore d'agiter :
– et l'habileté manœuvrière de Macron qui a su tirer parti de cette

2 Car les chefs d'entreprise se mêlent aussi, par les temps qui courent, de « pédagogie », c'est à dire qu'ils nous prennent pour des gamins !

conjoncture.
Macron, lui, peut poursuivre imperturbablement en France, avec une quarantaine d'années de retard, l'alignement sur le capitalisme sauvage à la sauce américaine inauguré en Grande-Bretagne par Mrs Thatcher, de glorieuse mémoire, et que le social-démocrate Gerhard Schröder a fait passer en Allemagne vingt ans plus tard. Il faut s'appeler Lætitia Carougia, référente départementale du LREM dans l'Aube, pour ne pas le savoir et déclarer dans *L'Est Éclair* jeudi soir : « *Le problème, c'est la critique systématique qui n'est pas saine. Il manque un regard objectif sur ces réformes. Il faut donc de la pédagogie, mais sans langue de bois* », comme si cet emploi du mot « pédagogie » ne relevait pas précisément de la langue de bois !

Car il s'agit encore et toujours de nier la lutte des classes, qui est le ressort de la politique. Or la « pédagogie politique » comme on tend à dire, est à la pédagogie ce que le chloroforme est au lait maternel. Ceux qui prétendent en faire usage à l'égard de ces pauvres travailleurs, chômeurs et retraités qui ne sont pas assez mûrs pour comprendre qu'il est de leur intérêt de se faire tondre, sont comme le loup de la fable qui se déguise en berger. Les électeurs ont fini par les renvoyer à leurs chères études car, dit ce texte :

« *Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre* »

Macron, lui, n'a pas besoin de tels subterfuges.

Lundi 26 mars 2018

André Kirschen

« *Oh ! la jeunesse, quelle fête !* »
(Charles Cros, *Cueillette*, *Le Collier de griffes*)[1]

Jeudi dernier 29 mars, *Ciné-Histoire* présentait le film de Frank Cassenti, *J'avais 15 ans* (2008), en présence du réalisateur et de Gilles Perrault, co-scénariste qui a publié des entretiens avec son ami André Kirschen sous le titre La *Mort à 15 ans* (Fayard, 2005). Ce fut une séance fort intéressante, qui a révélé une personne et un destin tout à fait extraordinaires.

Frank Cassenti disposait, pour ce documentaire historique qui relate l'histoire surprenante d'un résistant de quinze ans et celle, plus classique, de son réseau et de leur procès, d'un matériel remarquable : l'interview d'André Kirschen, le film retrouvé dans les archives et jamais exploité de ce procès que la Wermacht voulait exemplaire, dans l'espoir de mettre fin à une série d'attentats visant des officiers allemands et de discréditer leurs auteurs, avec l'interview du cameraman militaire chargé de le tourner. Deux autres témoins interviennent, apportant leurs explications et leurs commentaires, le résistant communiste Pierre Daix (1922-2014) et Gilles Perrault (né en 1931) tous deux journalistes et tous deux proches de Kirschen. En y mêlant un acteur qui joue le rôle du jeune André (dans le métro d'après l'an 2 000) il a sans doute voulu donner une touche personnelle au film : cette présence brouille le récit, on ne sait même pas si ce qu'il dit appartient à la fiction ou reprend des propos du héros qu'il incarne – hélas, le Témoin gaulois, avec sa lenteur habituelle,

1 poème cité par André Rossel-Kirshen dans son anthologie : *Les plus beaux poèmes d'amour*, 1976)

n'a pas songé à poser la question au cours du débat qui a suivi la projection – il est en tous cas certain que sans la force des documents exploités, le film aurait été gâché par cette coquetterie d'auteur. Mais voyons plutôt ce qu'il nous apprend.

Né en 1926 en Roumanie, dans une famille juive aisée qui s'est installée en France en 1931, André Kirschen fut, en dépit de son jeune âge, de ces Français plus nombreux qu'on ne dit qui refusèrent la trahison de Pétain et l'ordre nazi, mais aussi de ceux beaucoup plus rares qui prirent les armes[2] pour les combattre. On a attribué sa politisation et son engagement précoces à l'action de son frère aîné, Bernard, qu'il décrit comme très brillant, mais dont il nie l'influence. Quoi qu'il en soit, ce jeune lycéen, las des humbles tâches, pourtant dangereuses, comme la distribution de tracts, dans lesquelles il est cantonné par le groupe communiste auquel il adhère, demande à se battre. Il devient ainsi l'une des premières recrues de l'O.S. (l'Organisation Spéciale). On lui remet un petit pistolet 6,35, avec pour mission d'abattre un officier allemand. Le 10 septembre 1941, à la station Porte-Dauphine, il suit dans le métro un militaire qu'il prend pour un officier à cause de son bel uniforme, tire à bout portant et réussit à s'échapper. Le 8 mars 1942, salle Wagram à Paris, où se tient l'exposition *Le Bolchevisme contre l'Europe*, ses camarades Georges Tondelier et Karl Schönhaar, un jeune communiste allemand réfugié en France, entrent avec des valises, posent les bombes qu'elles contiennent, ressortent les mains vides et sont arrêtés par la police française, qui a observé leur manège. Tondelier, passé à

2 Après la rupture par Hitler (invasion de l'URSS le 22 juin 1941), du Pacte germano-soviétique qui avait choqué profondément beaucoup de militants, et à la faveur duquel le P.C.F. avait sollicité de l'occupant l'autorisation de faire reparaître *L'Humanité*.

tabac, livre des noms Dans la poche de l'un de ceux qu'on arrête, on trouve le nom de Rossel[3]. Il est arrêté le 9 mars 1942 et se retrouve prisonnier avec tout son groupe.

André Kirschen, lui, ne livre aucun nom : il ne connaissait, dit-il dans le film, personne d'autre que ceux qu'on avait arrêtés. Le soldat allemand chargé de filmer le procès des 27 résistants, qui se tient devant la cour martiale allemande à la Maison de la Chimie en avril 1942, témoigne du courage exceptionnel d'un jeune homme, qui sourit face à l'objectif, alors qu'ils se sait perdu : plus tard, à Stalingrad, il y repensera encore. Le film montre les jeunes gens, pâles et menottés, face à la pompe militaire et nazie, ou embarquant dans l'autocar qui fait les allers et retours de la prison au tribunal. Certains sourient, André Kirschen-Rossel est visiblement tendu et angoissé. Le cameraman est ému aussi par André, cet adolescent qui attend sa condamnation et à qui il voudrait dire à l'oreille qu'il ne risque pas la mort, le code militaire allemand en excluant les mineurs de moins de seize ans. Mais, dit-il, « *Je n'en ai pas eu le courage.* » De fait, et c'est le plus surprenant de l'affaire, le jeune juif sera épargné, alors que les nazis assassinent des milliers de nourrissons. Condamné à dix ans de prison – le maximum – il ne connaîtra pas les camps de concentration, mais la déportation, le cachot et l'isolement (il ne sait pas l'allemand) dans la prison de Bochum (Westphalie), sera libéré le 4 mai 1945, rentrera à Paris le 8. Ayant repris des études de sociologie puis d'histoire, il enseignera le français et l'histoire en Centre d'apprentissage, fondera une famille et fera une belle carrière d'éditeur et d'écrivain.

3 Kirschen avait pris ce nom de guerre en mémoire du colonel Louis Rossel (1844-1971), seul officier supérieur rallié à la Commune de Paris et fusillé par les Versaillais.

Le débat qui a suivi la projection a rappelé les clivages de la Résistance et les blessures et les rancœurs que la guerre froide a laissées. Le ton, assez violent, a été donné par la première intervenante, qui a demandé pourquoi le nom du réseau auquel appartenait André Kirschen n'était pas cité dans le film, ce que le réalisateur a démenti. Gilles Perrault est intervenu alors pour expliquer que l'O.S. avait été créée par le Parti Communiste pour « éliminer physiquement » ceux des siens qui avaient trahi en passant à la collaboration, procédé qu'il juge « dur » mais justifié par les circonstances. La question est alors posée de la discrétion avec laquelle la mémoire de l'O.S. est évoquée par le Parti communiste : ne serait-ce pas, comme pour le groupe de « L'Affiche rouge », parce que le P.C. était gêné par le fait que ses membres étaient des étrangers et, circonstance aggravante, souvent juifs ? Les auteurs protestent, et avancent un argument inattendu : pendant la guerre froide, ces anciens résistants étaient harcelés par la D.S.T., ils cherchaient à se faire oublier, et ce serait pour les protéger qu'on n'en aurait plus parlé. Nicole Dorra, qui préside comme toujours la séance, intervient alors pour témoigner qu' elle a ressenti l'antisémitisme jusque dans les rangs de la Résistance. Une autre intervention, très virulente, s'en prend à Pierre Daix : « Quand j'ai commencé à en entendre parler, dit une dame, ce n'était pas comme d'un résistant !

– Tiens, se dit le Témoin gaulois, moi non plus, mais sauf erreur comme d'un stalinien particulièrement étroit et fanatique ! »

Renseignements pris[4], c'est un résistant authentique qui n'a pas attendu la fin du pacte germano-soviétique pour braver

4 « *Résistant, il est un des organisateurs des manifestations étudiants […] de novembre 1940. Il est arrêté une première fois le 28 novembre 1940. [...] Libéré en février 1941, arrêté de nouveau en janvier 1942, il est déporté en mars 19441 au camp de concentration de Mauthausen.* » (Wikipedia)

l'occupant. Et puis, il a fini par quitter le Parti, en 1971, quinze ans après le XXe congrès du Parti communiste de l'Union soviétique : à tout péché, miséricorde ! Le débat continue, mais « *Ci falt la geste que* [Témoin gaulois] *declinet* ».

Le film dont on vient de rendre compte n'a été présenté à la télévision qu'une fois, sur France 3, le lundi 18 mai 2009 à 00h10 ! Pourtant, il mérite d'être vu et peut l'être en s'adressant à Ciné-Histoire, ne serait-ce que pour les documents et témoignages qu'il présente. André Kirschen a réussi sa vie, mais porté le remords d'avoir provoqué la mort de son père et de son frère, fusillés comme otages au Mont Valérien, et le deuil de sa mère, morte en déportation. Il a appris aussi, longtemps après, que l'officier qu'il croyait avoir tué, René Dennecke, n'était qu'un sous-officier, quelque chose comme un sergent-fourrier, et s'était remis de sa blessure. Parmi les derniers plans apparaît le visage d'André Kirschen (qui mourra à la fin du tournage) : masque buriné par l'âge, quasi néandertalien, pétillant d'intelligence. Il se penche sur la photo du jeune « Rossel » dont les traits sont encore si peu marqués que ce portrait n'offre guère qu'une tache blanche, et il murmure : « *La Résistance ne m'intéresse plus !* »

Lundi 2 avril 2018

Reçu ce mardi 3 avril, du réalisateur, Frank Cassenti :

« *Quelques précisions concernant votre article.*

André Kirschen ne dit pas pour finir le film; « la résistance ne m'intéresse plus » mais sachant ses heures comptées, il dit : "maintenant que j'ai donné mon témoignage je peux partir. » Ce qui veut dire que jusqu'à la dernière minute de sa vie il a contribué à faire connaître la résistance, ne serait ce

qu'en acceptant de participer au film pour témoigner. Quand il dit que la résistance ne l'intéresse plus, cela s'entend que la mort est proche et qu'il a d'autres préoccupations.
Par ailleurs il y a dans le film plusieurs comédiens dont le cameraman joué par Laszlo Szabo (acteur Franco Hongrois qui a joué dans plusieurs films de Godard entre autre)
Magali Noël qui joue une résistante amie des Kirschen, Jacques Bonafé le résistant de l'OS
Les comédiens disent des textes qui ont été élaborés à partir de témoignages et qui traduisent plus l'esprit que la lettre. Cet esprit de la résistance qui est de l'ordre de la subjectivité et de l'humain.
Il ne s'agit pas d'une coquetterie de mise en scène mais d'un parti pris esthétique et d'un angle très subjectif pour aborder des questions historiques. Je n'ai jamais pensé que les images et les sons organisés par un réalisateur pouvaient rendre compte objectivement de la réalité et de l'Histoire. Il y a toujours dans le montage des images et des sons, une mise en scène et un discours qui sous tend cette façon de voir le monde. Avec la même archive vous pouvez dire tout et son contraire. Le montage, les cadrages, les lumières, les décors, la musique, sont des éléments de mise en scène. En utilisant des comédiens je pointe de cette façon les artifices qui sont toujours à l'œuvre dans l'utilisation des images et des sons que ce soit dans un documentaire ou une fiction.
Mon objectif étant de mettre cette mise en scène au service d'une idée et pour ce qui concerne André Kirschen, tenter de rendre compte d'une histoire exemplaire et d'une trajectoire humaine qui donne à réfléchir.

***

Je ne connais pas le nom du cameraman dont le texte est une fiction. Je voulais à travers ce personnage faire parler un allemand sous l'angle de l'humanité. »

Immobilier

« *Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.* »
(La Bruyère, *Les Caractères, ou les mœurs de ce siècle, Des Ouvrages de l'esprit*, 1696)

Rassurez-vous, le Témoin gaulois n'a pas la prétention d'ajouter quoi que ce soit aux « *ouvrages de l'esprit* » et sait à quoi s'en tenir sur la valeur de son bavardage. Mais enfin, il y a des semaines où il ne se passe rien qui n'ait été déjà commenté et où, l'inspiration faisant défaut, il faut se résigner à se taire (jamais !) ou à enfoncer une fois de plus quelque porte ouverte.

Oyez donc, bonnes gens : la portion de la rue Des Renaudes comprise entre l'avenue Niel et la rue Fourcroy est en état de siège depuis une quinzaine et pour un an, à ce qu'on dit. Un petit immeuble d'un étage, qui appartenait naguère à la *Fédération Française de La Carrosserie*, au 35 de cette rue, en est la cause. On y a creusé en un temps record un sous-sol, et on s'apprête à le rehausser d'un étage. Les travaux sont conduits avec une célérité à laquelle la Ville ne nous a guère habitués, et un sans-gêne qui laisse à penser que le promoteur ou le maître d'œuvre a le bras long. Voulez vous lire quelques pages d'un roman balzacien de notre temps ? Il suffit de taper sur Google "35 rue Des Renaudes". Si vous n'en avez pas le temps, voici le résumé. Un promoteur dont le nom apparaît dans une liste impressionnante de sociétés crée la *SARL 35 rue Des Renaudes* sise au 17 rue

d'Orléans à Neuilly sur Seine, le 11/07/2012. Activité déclarée : « *Location de terrains et d'autres biens immobiliers* ». C'est une société uninominale (ça existe, et ça n'évite pas seulement de se disputer entre associés[1]) dont ils se déclare gérant. Elle achète pas cher le petit bâtiment dont on a parlé, qui compte 760 m², puis pendant cinq ans il ne se passe plus rien ou presque : un procès (perdu) contre le vendeur, des ventes de parts à deux reprises, pas de salarié, rien à la ligne du crédit, de petits déficits malgré une plus-value déclarée de 1,30% en 2016. Mais la SARL ne perd pas son temps. L'argent, c'est comme le cochon : plus ça dort, plus ça engraisse. l'immeuble a pris plus de 42 % en cinq ans ; les travaux auront un prix, mais le mètre carré dans ce coin vaut entre 10 000 et 11700 euro ; Le jeu en vaut la chandelle, même s'il y a des risques (on a déjà vu les prix des bureaux s'effondrer, par exemple de 35% en 1992), et il y en a actuellement beaucoup de vides, mais les propriétaires sont dans ce cas dispensés d'impôts, et puis on mise sur les effets du Brexit : ce n'est une bonne affaire ni pour le Royaume -Uni, ni pour l'Europe, mais pour les agents immoiliers, si quelques morceaux de la City se détachent et échouent à Francfort ou Paris...

1 « [le statut de gérant d'une société uninominale] *est à mon avis beaucoup plus intéressant (si on veut rester dans le cadre de la légalité bien entendu !) avec des contraintes de moins en moins lourdes (les logiciels de compta font presque tout aujourd'hui), des possibilités de cumul avec le salariat très intéressantes (on peut même éviter la double cotisation sociale), des possibilités de frais très grandes (et donc d'achat de plein de choses hors TVA : plus de 15% de réduction sur de nombreux achats, je trouve ça cool !), des contrôles très rares (en moyenne, une EURL est contrôlée une fois tous les 80 ans !!!), le règlement sur facture que beaucoup de clients préfèrent (plutôt que les honoraires ou autres qui donnent des boutons aux comptables), etc.* »
(http://www.wisibility.com/forum/freelance-independant-etc/question-de-statut/?PHPSESSID=b891b3b1fe13776803cb1e6b9245e020)

Il y a là de quoi « prendre la grosse tête », aussi les entreprises qui travaillent à ce chantier se comportent-elles comme en pays conquis : leurs camions, accompagnés au début par un véritable ballet de véhicules de la Ville de Paris (pourquoi ?) ont obstrué la rue et confisqué une demi-douzaine de places de stationnement (dont une réservée aux handicapés) sans crier gare. Les riverains qui utilisent l'un des deux parkings de cette portion de rue sont priés de se débrouiller. Des voitures ne cessent de s'engager dans cette voie parce qu'aucune signalisation n'est posée à l'entrée pour les prévenir de cette obstruction et elles sont contraintes à effectuer une longue marche arrière pour se dégager. C'est ainsi que samedi dernier on a monté une grue à partir de cette rue sans que personne n'ait été prévenu, ni que le moindre panneau n'ait été posé pour avertir les conducteurs, qui ont été souvent pris au piège. Une telle désinvolture semble indiquer qu'il s'agit du fait du Prince, c'est à dire de la Mairie de Paris, dont on ne peut croire qu'elle l'ignore et dont on s'étonne qu'elle puisse fermer les yeux sur de tels agissements. C'est pourquoi les riverains estiment avoir droit à des explications. Mais le Témoin gaulois a pour sa part renoncé à adresser une lettre ouverte aux services concernés : le site de l'Hôtel de Ville est semblable à ceux des grandes entreprises françaises, c'est-à-dire conçu de manière à dissuader les importuns et à se protéger de toute réclamation. Et puis, il existe une carte des chantiers parisiens gênants pour la circulation. Celui-ci n'y a jamais figuré. Alors, de quoi se plaindrait-on ?

À propos, Mme Hidalgo, élue sur la recommandation de son prédécesseur qui fut un bon maire, sait que son règne prendra fin

en 2020. Ce n'est pourtant pas faute de s'être donné du mal pour rester en place, allant jusqu'à faire du pied à Macron pour lui proposer son alliance : on croit rêver ! Mais ses résultats sont là : une ville sale, des mesures « écologiques » absurdes comme la confiscation de la voie sur berge sans prévoir aucun plan de substitution pour les automobilistes, ni le moindre aménagement pour la rendre aux piétons, un air toujours trop pollué qui nous vaudra bientôt les foudres de Bruxelles, un style autoritaire... Comme la plupart de ses électeurs, le Témoin gaulois ne votera pas pour son adversaire, si elle se présente, mais la laissera tomber sans regret.

Lundi 9 avril 2018

France vs Afrique ?

« *Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.* »
(François de La Rochefoucauld, *Maximes*)

Boualem Hadid, un ami Algérien habituellement mieux inspiré a partagé sur *Facebook* la publication de Filly Gbagbo, qui se déclare « *Le Chef de Village* » sur l'une de ses trois pages *Facebook*. Pour les non initiés, « partager » signifie sur ce média qu'il en a envoyé la copie à tous ses correspondants. Autrement dit, ce texte n'était pas explicitement destiné au Témoin gaulois. Il ne mérite pas, par lui-même, de commentaire, mais le fait qu'il puisse entraîner l'adhésion pose question.

Disons tout de suite que la colère qui s'exprime dans cette diatribe (reproduite pages 74 et 75) est compréhensible. Macron traite les Africains avec cette hauteur, cette suffisance, ce mépris (voir à ce sujet la notule page 191 du 14/04/2018) qu'il manifeste en toute occasion à l'égard de ceux qu'il juge inférieurs à sa précieuse personne, c'est-à-dire à peu près tout le monde. Les Français, à commencer par les chômeurs, les salariés, les jeunes, les pauvres, les opposants (et sans doute, au fond de son cœur, ses partisans) les journalistes, y ont tous eu droit. Mais il est vrai qu'après tout, nous sommes responsables jusqu'à un certain point de nos choix, et que nous n'avons pas volé ce mépris de classe qui ne flétrit que celui qui l'éprouve. Et le mot de La Rochefoucauld s'applique bien à ce personnage : en France, on lui reproche moins ce défaut que ses qualités pourtant si rares à la tête de ce pays – habileté, autorité, décision, courage politique – et d'avoir été le premier chef d'État français à reconnaître le caractère

criminel de la colonisation. Quoi qu'il en soit, le mépris est plus durement ressenti par les ex-colonisés, qui savent que ce président exprime à leur égard, et sans le vouloir, les sentiments profonds de sa classe et d'une partie non négligeable de nos concitoyens. Que la colonisation, marquée par la violence, le pillage et la corruption, se soit poursuivie jusqu'à ces dernières années avec les réseaux de la « France-Afrique » n'est un secret pour personne, et de nos jours l'intervention de forces armées d'ailleurs dérisoires et peu efficaces n'a pas d'autre but, on le sait, que d'en préserver les lambeaux. Il est malheureusement bien vrai qu'en tant que puissance colonisatrice, la France s'est comportée en ennemi cruel des peuples africains et que si elle a doté ses colonies de quelques infrastructures, ce fut aux dépens des « indigènes » et pour servir ses seuls intérêts : l'histoire du chemin de fer Congo-Océan, avec ses 17 000 ouvriers sacrifiés de 1921 à 1934, en est un bel exemple. Jusque-là, on ne voit rien à redire à ce qu'a écrit Amadou Douno. Pourtant, les choses humaines ne sont jamais aussi simples qu'il croit.

Élevé comme tous les enfants français de son temps dans le culte de l'Empire colonial, le Témoin gaulois n'a pris conscience de sa vraie nature qu'à l'âge de dix-huit ans, grâce à des camarades de la Jeunesse étudiante catholique (J.E.C.) pilotée par des jésuites qui n'avaient pas grand chose de commun avec ceux qui ont orienté à la même époque un certain Jean-Marie Le Pen (Dieu reconnaîtra les siens !) On était en 1952, assez tôt pour participer à toutes les luttes anti-coloniales, de la guerre d'Indochine à l'indépendance de l'Algérie... et au delà, car le combat n'a pas encore cessé, comme on vient de le rappeler. Bientôt, quelques-uns de ses camarades décideraient de s'expatrier (on sait que les Français y ont longtemps répugné) et de faire carrière en Afrique, non par

facilité ou pour les avantages matériels qu'ils pourraient en retirer, comme c'était généralement le cas, mais par idéalisme, comme technicien, ingénieur, médecin, enseignant, prêtre même, avec le désir de venir en aide aux Africains : après tout, les « *French doctors* » s'inscrivent dans une certaine tradition. Mais ils étaient alors très peu nombreux, et si on les mentionne, c'est qu'ils étaient de bons citoyens et ne pensaient pas nuire à leur patrie. De même la vraie gauche (dont il faut évidemment exclure la S.F.I.O., repeinte plus tard en rose par Mitterrand sous le nom de P.S.) n'a cessé de dénoncer le colonialisme et ses métastases. Et ce n'était pas trahir la France : l'exploitation des colonies a surtout profité à une petite minorité, et de moins en moins. Contrairement à ce qu'affirme M. Douno, l'ex-colonisateur gaspille ses forces afin que ses présidents successifs puissent persister dans l'illusion qu'ils gouvernent une grande puissance, et le pays se porterait bien mieux s'il renonçait à des prétentions qui ne font qu'aggraver les problèmes. D'autres nations d'Europe proches de la France ont renoncé depuis longtemps à ce genre d'aventures ou en ont été éliminées : l'Allemagne, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, l'Italie, etc : ils sont aujourd'hui des pôles d'attraction pour les Africains les plus dynamiques qui espèrent y trouver de meilleures conditions de vie. Car si les intrigues étrangères ajoutent au désordre qui règne sur le continent africain, les luttes internes pour le pouvoir y ont également une grande part : la mauvaise gouvernance explique seule le délabrement d'un pays aussi riche que l'Algérie. Les griffes européennes sont bien émoussées, l'Amérique se préoccupe désormais surtout de l'Asie, et ne pas voir le rôle de l'islamisme et de l'entreprise néo-coloniale de la Chine relève de l'inconscience ou de la complicité.

Mais ce qui est tout à fait intolérable est le parallèle fait entre ce

qu'il décrit comme deux civilisations opposées, dans un esprit et suivant une démarche qui n'ont rien à envier au racisme des anciens colonisateurs. S'il savait un peu d'histoire, M. Douno n'ignorerait pas que les Français ont connu, comme tous les Européens, et jusqu'à une date récente, des tabous sexuels non moins sévères que ceux qu'il défend : filles et garçons étaient élevés de manière très différente et séparés, de l'école primaire au lycée ; les filles devaient se présenter vierges au mariage ; les femmes honnêtes devaient observer une attitude modeste et discrète et se tenir dans l'ombre de leur mari, etc. Enfin l'homosexualité masculine et féminine était universellement condamnée, et celles et ceux à qui la nature avait donné ce penchant étaient voué(e)s au mépris et à une vie misérable. Un autre interdit, dont on tirait une grande fierté, était l'interdiction de la polygamie, si fréquente en Afrique. Bien entendu, cette énorme pression sociale destinée à brider l'instinct le plus indomptable n'allait pas sans beaucoup de passe-droits pour les puissants et d'hypocrisie pour tous. Tartuffe est français, mais a toujours eu des clones sous toutes les latitudes ! Le rejet de toutes ces contraintes, rendu possible par la pilule contraceptive et l'affaiblissement du pouvoir religieux peut être jugé diversement. Le Témoin gaulois se gardera bien de parler à ce propos de progrès, l'âge rend prudent envers de tels concepts, mais il constate que ses descendants sont infiniment plus épanouis qu'il ne fut en son temps. Quant aux enfants, le mot qui les désigne en français signifie très exactement « ceux qui ne parlent pas » ! S'il s'en trouve parfois aujourd'hui, et c'est vrai, pour insulter leurs parents, personne n'approuve la faiblesse de ces derniers, qui se préparent ainsi qu'à leur progéniture de bien tristes jours. Mais aucun n'est en mesure de faire emprisonner ses parents : ce doit être une confusion bénigne entre nos mœurs et celles du IIIème

Reich, le fruit d'une lecture un peu hâtive de Bertolt Brecht ? Pour corser son réquisitoire, notre prédicateur suggère que chez nous « *une femme peut coucher avec son chien* » : c'est un fait qu'en France les chiens sont volontiers admis dans les maisons, et qu'ils partagent parfois le lit de leur maîtresse, de leur maître ou d'un couple. Le Témoin gaulois n'approuve pas qu'on traite des bêtes comme des humains, parce que cela les aliène, mais jouer sur le sens de « coucher » est le procédé même qu'employait Le Pen quand il disait que les Africains avaient contracté le sida en « couchant » avec des singes. Enfin, si la plupart des vieillards qui ont perdu leur autonomie ne se retirent pas de gaîté de cœur en maison de retraite, ils y mènent une vie plus digne que seuls ou dans leur famille et le scandale est dans l'inégalité qui existe entre ces établissements. Quand la majorité de ses habitants auront atteint un niveau de vie décent, l'Afrique aura inversé sa courbe démographique comme l'Asie que M. Douno prend pour modèle, ce qui arrivera sans les conseils de M. Macron. On verra bien alors quel sort elle réservera aux personnes âgées.

Si l'irritation de M. Douno face à la morgue d'Emmanuel Macron est compréhensible et peut être partagée, la manière très basse dont il s'attaque personnellement à sa vie privée, alors que le mariage d'un très vieil homme avec une très jeune fille ne le choquerait sans doute pas est indigne, comme la comparaison qu'il prétend développer entre deux civilisations : l'Afrique en compte bien davantage. C'est le fait d'un ignorant qui est encore moins historien que sociologue, et se laisse aller à une agitation frénétique et à des transes incontrôlées dans sa vision hallucinée des spectres du passé, ce qui le dispense de rechercher les causes réelles et immédiates du malheur africain.

Lundi 16 avril 2018

Le texte partagé par MM. Filly Gbagbo et Boualem Hadid :

Le président français, Emmanuel Macron, a déclaré : «Avec une famille qui a sept, huit enfants en Afrique, investissez des milliards, rien ne changera. (…) Le défi de l'Afrique est civilisationnel.» Le sociologue[1] guinéen Amadou Douno, professeur à l'Université Ahmadou-Dieng de Conakry, lui répond.

 «Les Africains n'ont pas besoin de votre civilisation de débauche. Parce qu'avec votre civilisation : un homme peut coucher avec un homme ; une femme peut coucher avec une femme ; un président célibataire peut avoir deux maîtresses à la fois ; une femme peut coucher avec son chien ; un enfant peut insulter son père et sa mère sans problème ; un enfant peut faire emprisonner ses parents.»

 **«Avec votre civilisation, quand les parents prennent de l'âge, on les emmène à la maison de retraite, et, enfin, avec votre civilisation, un jeune homme peut vivre avec une femme qui a l'âge de sa mère ou sa grand-mère sans problème. Votre cas en est une parfaite illustration ! Les Africains n'ont aucune leçon de civilisation à recevoir de gens comme vous !*

 L'Afrique est de loin le continent le plus riche au monde avec ses énormes richesses minières. Ce qui retarde ce continent, c'est le pillage à grande échelle de ses ressources par les grandes puissances, la France en tête !»

 «Tout le malheur de l'Afrique vient de ce pays qui réalise ses ambitions sur le dos des Africains, avec la complicité de ces traîtres qui n'hésitent pas à sacrifier des générations entières en livrant leurs pays à l'ancienne puissance colonisatrice.

 *Ces derniers confient tous les secteurs clés de leurs économies à la France. En réalité, ils mènent la stratégie ou vision politique voulue par l'ancien colon.

---

1 « *Je Suis Licencié En Sociologie Avec Mention Très Bien* » (*Linked in*). Depuis, il ne semble pas que M. Douno se soit intéressé à cette discipline. Sauf erreur, il a fait carrière de formateur (en philosophie et en français) dans le second degré privé et rêve de s'occuper de gestion des ressources humaines.
(Note du Témoin gaulois)

Ce qui contribue à enfoncer leurs populations dans une misère et une pauvreté extrême. Ceci est la cause des coups d'Etat, des guerres civiles, des génocides, des famines, avec des despotes à la tête de ces pays qui sont maintenus au pouvoir par la France, car cette dernière satisfait toutes leurs exigences !»*

 «La France n'est rien sans l'Afrique ! Le jour où les pays africains tourneront le dos à la France, ce pays plongera dans le chaos ! Tant que les pays africains ne se départissent pas de cette domination de l'ancienne puissance coloniale, en prenant en charge leur propre destin, comme l'ont fait les pays asiatiques, ce sera très difficile pour eux de sortir du gouffre.»

 «Le défi de l'Afrique, c'est de se débarrasser de la France. Parce que cette dernière n'est pas la solution à son sous-développement, elle est au cœur du problème !».
Bonne compréhension à toi et que DIEU nous garde!
Je partage avec toi le message d'un frère! Shalom!

František Kupka

« *Ma peinture, abstraite ? Pourquoi ? La peinture est concrète : couleur, formes, dynamiques. Ce qui compte, c'est l'invention. On doit inventer et puis construire.* »

(Kupka)

Mercredi 18 avril, l'été s'est invité à Paris : soleil et chaleur ont succédé sans crier gare aux éternelles « *pluies éparses* » et autres « *averses orageuses* » dont le ciel nous régalait depuis plusieurs semaines. Nous avions remarqué que l'exposition *Kupka*, au Grand Palais, ne paraissait pas faire recette. Pourtant, j'avais gardé de ce peintre, comme de son compatriote Klimt, le souvenir (très vague dans le cas du premier, mais enchanté pour les deux peintres) d'une exposition visitée jadis à Prague. C'était une belle occasion de le mieux connaître.

Nous ne nous étions pas trompés : vers 10 heures 30, personne n'attendait au bas des escaliers, ni même devant la porte. Pourtant à l'intérieur, il y avait des visiteurs dans chaque salle et devant chaque tableau, mais en nombre raisonnable, à croire que nous étions revenus au temps de ma jeunesse, quand Paris accueillait peu de touristes et comptait encore moins d'étudiants. Aussi les rares initiés, néophytes ou simples curieux pouvaient-ils arpenter les salles du Louvre et du Grand Palais en toute tranquillité. Depuis, nous nous sommes donné beaucoup de mal pour élever le niveau culturel des nouvelles générations et avons si bien réussi, « *quoi qu'on die* », qu'on se prendrait presque parfois à le regretter, en piétinant interminablement dans une file immobilisée par ceux qui viennent s'approvisionner comme au supermarché et ne jettent qu'un bref coup d'œil sur les œuvres à travers le viseur de

leur appareil, comme si une image numérique était l'équivalent d'un tableau ou d'une gravure, et les studieux accros qui, le regard contemplant la foule ou le plafond, écoutent pieusement la voix savante de leur audioguide, sans compter les petits groupes qui papotent, bien campés devant les tableaux de manière à vous en interdire l'accès ! Hélas, c'est la rançon du succès ! Mais pour Kupka, rien de tel. Pourtant ce peintre, le plus français des Tchèques, a plus d'un titre à faire valoir auprès du public parisien. Né en 1871 à à Opočno en Bohême Orientale, il débarque à Paris en 1896, déjà en possession de tous ses moyens, après douze ans de formation à Prague et à Vienne. Il s'installe bientôt à Puteaux, et n'en bougera guère jusqu'à sa mort en 1957, sauf à l'occasion des deux guerres mondiales : engagé en 1914 dans la Légion où il retrouve Blaise Cendrars, on le renvoie dans ses foyers pour raisons de santé en 1915, et il est rappelé en 1918 ; de 1939 à 1945, il se terre à Beaugency avec sa femme, Eugénie Straub. Entre temps, il a figuré parmi les créateurs de l'art abstrait et en aurait donné le premier exemple aux Parisiens. Aussi les nazis, qui ne devaient guère apprécier l'homme, se sont suffisamment intéressés à son œuvre pour en voler la partie déposée à Prague, et récupérée après la guerre. Mais j'ai suffisamment pillé *Wikipédia*. Aussi est-il temps de revenir à l'exposition.

Mais qu'en dire ? On trouve sur Internet une foule d'articles de spécialistes qui puisent aux mêmes sources, se répètent souvent, chacun apportant sa part d'informations. Cela va de l'excellent à l'honorable, je vous laisse juges. Bien sûr, je suis agacé par la veulerie de Harry Bellet qui dans *Le Monde* se plaît à signaler les « *belles fesses* » du peintre et ses « *fort jolies moustaches* », ce qui n'apporte rien à sa compréhension, et par le jugement sournois porté au passage sur *Les Joies*, tableau qualifié d'« *abject* » par Julie

Ackermann dans *Les Inrockuptibles*. Cette dame est de ces harpies qui manipulent le féminisme pour faire passer leur puritanisme et tenter d'y soumettre toute la société. De quoi s'agit-il en effet ? Deux femmes nues, l'une dotée des formes opulentes qui étaient de mode au XIXe siècle, assise en amazone sur un grand cheval, l'autre d'allure sportive, debout sur un poney, s'épanouissent comme des fleurs au soleil. C'est, avec la série des *Gigolettes* condamnées pour les mêmes raisons un des tableaux marquants de cette salle consacrée à « *La marque du symbolisme* » aux débuts de l'artiste. Il illustre admirablement son titre et offre une parfaite image, au-delà de la joie de vivre, d'un instant de bonheur. Mais voilà, la touche est brutale et ne cherche en rien à idéaliser les sujets féminins, l'humanité s'y exhibe avec sa part d'animalité et le sujet païen dérange. Le jugement moral se travestit en défense des faibles femmes et demande que soit imposé un nouvel académisme qui rassure les tartuffes et épargne leur pudibonderie. Pourtant ces deux articles ne manquent pas d'intérêt, le second ouvrant quelques pistes de recherches sur le mysticisme du jeune Kupka et son inscription dans une tradition européenne qui nous vient paradoxalement (mais seulement en apparence) du Siècle des Lumières. D'autres très belles œuvres sont de la même veine, comme les mystérieux *Méditation* et *Les Voies du Silence* et tout ce qui fait référence à la confrérie de *La Table de Jade*, et à des mythes « runiques » repris aujourd'hui sur Internet avec *Le monde de Selandia*. *Le Bibliomane* est un joli tableau de genre. Un vigoureux *Autoportrait,* un gracieux paysage, *La Maison du peintre Durst*, à Puteaux, et les recherches colorées de *La Gamme jaune*, de *L'Eau (La Baigneuse)*, de *Portrait de Famille,* témoignent de la maîtrise atteinte par Kupka dans le domaine figuratif et de se son évolution entre 1900 et 1908. Car c'est un peintre qui réfléchit beaucoup.

L'exposition fait une large place à ses réflexions, et n'ayant pas l'habitude de prendre des notes au cours de ces visites, j'ai pour une fois lieu de le regretter. En effet, la plupart de ces pensées m'ont donné l'impression soit d'une grande banalité (mais peut-être est-ce dû au fait que tout a été dit depuis longtemps – mais après lui – sur le sujet somme toute assez limité de la peinture abstraite) soit, ce qui est plus grave, de naïveté – par exemple, il juge les lignes brisées « *bavardes* » en ce sens qu'elles auraient des vertus narratives, mais on peut en dire autant des verticales d'*Élévation* et des courbes d'*Amorpha*, etc. – ou de discours parfaitement tautologique. Chaque article mentionne pieusement son grand ouvrage théorique, *La Création dans les arts plastiques*, (1910-1913), mais je ne le lirai pas : à mon âge, il faut aller à l'essentiel. Il n'empêche que ce penseur que je crois médiocre quand il s'exprime avec des mots (mais je n'en juge que sur échantillons) est un peintre magnifique, qui se renouvelle sans cesse dans l'abstraction, sans toujours éviter ses pièges – telles compositions en verticales (*Étude pour le langage des verticales*, *Ordonnance sur verticale*) évoquent des étoffes somptueuses – ni la régression ponctuelle mais superbe de la série *Machinisme* (1925). Les œuvres exposées dans les dernières salles offrent une variété étonnantes, on en est ébloui. Au sortir de l'exposition, on est surpris de lire sous la plume d'un excellent connaisseur, l'historien de l'art Pierre Brullé, qui a contribué à cette manifestation, que « *Kupka a produit assez peu, quand on rapporte le nombre d'œuvres à sa longévité : entre 350 et 400 peintures.* » dont 250 présentées au Grand Palais, tant on a été frappé par la richesse et la diversité de ce que l'on vient de voir, car il faut aussi prendre en compte son travail de graveur, aquarelliste, dessinateur d'affiches et illustrateur génial de journaux satiriques comme l'*Assiette au beurre*, *Le Rire* et *Cocorico* et d'œuvres littéraires comme le poème d'Edgar Poe

Dream Land[1] (*L'Entêtement ou l'Idole noire*). Il a proclamé et prouvé que ce qui n'était, à son arrivée à Paris, qu'un travail alimentaire, relève du grand art, et déploré qu'on le laisse « *en friche* »[2]. Depuis, il a été entendu.

L'exposition *KUPKA Pionnier de l'abstraction*, ouverte le 21 mars, n'a pas encore pris sa vitesse de croisière. Alors, si vous en avez l'occasion, ne manquez pas de profiter de l'aubaine. Sinon, il vous reste jusqu'au 30 juillet 2018 pour accourir au Grand Palais et (re)découvrir un magnifique artiste.

Lundi 23 avril 2018

---

1 *By a route obscure and lonely,*
Haunted by ill angels only,
Where an Eidolon, named NIGHT,
On a black throne reigns upright,
I have reached these lands but newly
From an ultimate dim Thule-
From a wild clime that lieth, sublime,
Out of SPACE- out of TIME.

Par une route obscure et solitaire,
Hantée seulement par les mauvais anges,
Où une Idole, nommée NUIT
Règne dressée sur un trône noir,
Je n'ai atteint que récemment ces terres
D'une Thulé lointaine et incertaine,
D'un climat sauvage qui gît, sublime,
Hors de l'ESPACE et du TEMPS.

Edgar Allan Poe (*Au Pays du Songe*)

2 « *un genre qui peut fort bien figurer dans les plus hautes sphères de l'art. Le livre est un véritable ami de l'Homme. Lorsque les proportions chantent, que les équilibre sont heureux, que le blanc des gravures fait entendre un soprano, soutenu par l'alto ou la basse des noires typographies, l'illustration ainsi comprise n'est pas indigne d'un grand artiste. Mais combien le comprennent ? Quel champ magnifique laissé en friche !* »

Kupka (*La Création dans les arts plastiques*, cité par *Wikipédia*)

Des Anges

« *Ce matin j'ai vu un mec en moto, il roulait à contre-sens et plissait les yeux à mort tellement il avait le soleil dans la face.* »

(Clarisse Albrecht, 21 h, Sosúa,
République Dominicaine)

Cette semaine, le Témoin gaulois était en panne d'inspiration. Il sait bien qu'il pourrait sauter huit jours ou plus, renoncer à cette chronique et même fermer son site sans peiner grand monde. Mais à son âge on rouille vite, écrire chaque semaine quelques lignes est pour lui une question d'hygiène mentale, non moins vitale que l'exercice physique quotidien. Son amie Clarisse, qui se manifeste sur *Facebook* par des communications très diverses et jamais indifférentes, l'a tiré d'embarras avec son motard.

Il faut savoir que, pour une raison mystérieuse qu'on n'aura pas l'indiscrétion de lui demander, des motards – ou est-ce le même, comme les Anges sont des épiphanies d'un Dieu unique ? – croisent souvent sa route, à moins que ce ne soient des visions, et l'intriguent par quelque trait inattendu ou la ravissent par leur apparence ou leurs prouesses ou simplement l'étonnent. C'est si beau qu'on lui a conseillé de faire une anthologie des textes brefs qui relatent ces apparitions. Comme elle a répondu qu'elle y songe, il faudrait soigner la maquette, concevoir un album très luxueux avec couverture de vélin et papier précieux, ou au contraire un album cartonné genre B.D., ou les deux ? Une page, peut-être illustrée, serait consacrée à chacune de ces visions fulgurantes. Certes, le Témoin gaulois n'est nullement sujet aux

visions et, contrairement à Cocteau[1], il ne fréquente pas les Anges. Pourtant, on lui a appris dans sa première enfance qu'il était sans cesse accompagné par deux d'entre eux, où qu'il aille et quoi qu'il fasse. À sa gauche, son mauvais Ange, noir et cornu, l'incitait à faire ce qui est défendu ; à sa droite, son bon Ange, tout blanc, lui rappelait sans cesse qu'il ne faut pas suivre ce mauvais conseiller. Bizarrement, il ne semble pas que le bon Ange ait eu pour mission de lui dire où est le bien. On l'appelait aussi l'Ange gardien. C'était une espèce de flic ailé et zélé, serviteur d'une morale répressive. Cette révélation lui valut dans un premier temps un certain inconfort : d'être multiplié par trois, il se sentit soudain bien encombrant.

Et puis, il commit sans y penser le péché de Gourmandise ou celui de Colère : à six ans, il péchait souvent aussi par Paresse et très exceptionnellement par Envie ; l'Avarice et l'Orgueil lui étaient étrangers ; quant à la Luxure, que Monsieur le Curé gardait pour la bonne bouche, comme on dit, on en apprenait le nom, mais on n'en découvrirait le sens que bien plus tard, et on se disait que c'était un goût excessif du luxe, ce qui ne fut jamais le fait du Témoin gaulois, encore qu'il aime son confort. Or, s'apercevant qu'aucune voix ne l'avait induit en tentation, que personne n'avait rien dit pour l'en détourner, il en conclut bien vite qu'il ne s'agissait que d'une fable destinée à faire peur aux enfants, et il rangea ses deux anges « *dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts* », comme dit Renan, avec le Père Noël. Qui dira le tort que le mythe moderne et commercial de ce brave barbu, si semblable aux représentations habituelles de Dieu le

1 Jean Cocteau, qui évoluait gracieusement parmi ces créatures, en faisait un usage inattendu que l'honnêteté ne permet pas d'écrire ici, mais auquel *Wiktionnaire* permet de renvoyer.

Père, et dont les enfants percent si aisément la nature imaginaire, a fait au catholicisme, en introduisant de bonne heure le doute dans les jeunes esprits ? Certes, il eut pour prédécesseur en Europe Saint Nicolas, mais sa légende, qui remonterait au Xe siècle, était moins élaborée. L'Église a bien vu le danger que représentait cette créature païenne qui annonçait la société de consommation et prenait le pas dans les familles sur la naissance du Petit Jésus, mais l'a combattue sans succès.

Un tour sur le Web, pour en revenir aux Anges, réserve quelques surprises. Comme on sait, le Témoin gaulois ne manque jamais d'y faire son marché à l'occasion de cette rubrique hebdomadaire. On n'y trouve pas tout, tant s'en faut, mais cette documentation est plus accessible que celle des bibliothèques. Premier sujet d'étonnement : les Anges sont à la mode. La requête « Anges » (au pluriel pour éliminer le prénom que ce mot a fourni) donne actuellement 55 600 000 résultats. Il faut bien sûr compter avec la polysémie du mot : si on la réduit par la requête « Anges ailes », on en obtient encore 1 350 000, et l'on constate que des sites entiers leur sont consacrés. C'est ainsi que l'auteur de ces lignes a appris sur le site *72 Anges - connaître son ange gardien* que le sien, « *Aladiah* [ou Alad] *est l'ange gardien des personnes nées entre les 06 et 10 mai, il est de polarité féminine et représente 15° et 20° du taureau. Sa place dans la hiérarchie angélique est : Chérubin, il évolue dans la sephirah de : Hochmah et son Archange Recteur est : Raziel. Il a pour énergies planétaires : Uranus / Saturne et il représente l'élément Terre.* » Ce qui explique bien des choses ! Horreur, un autre article nous informe que ces noms proviennent de la *Kabbale*, et un autre encore que l'Église interdit de nommer les Anges gardiens, et qu'elle en attribue un à chacun et même à chacune, puisqu'elle a décidé, dans sa miséricorde et après moult débats, que les femmes et

même les gens de couleur ont une âme.

Mais ce qui laisse pantois le Témoin gaulois, c'est que selon *Wikipédia* et plusieurs autres sources, François Ier (le pape, bien sûr) a expliqué lors de la messe du 2 octobre 2014, jour de la fête des saints anges gardiens que « *nous avons tous, selon la tradition de l'Église, un ange qui nous protège et nous fait sentir les choses ». L'ange gardien « n'est pas une doctrine un peu fantaisiste, c'est une réalité », chacun a « à ses côtés » un ange « qui le conduit », tel un « compagnon de voyage ». Le pape a encouragé à « l'écouter et suivre ses conseils » car l'ange gardien « conduit l'homme jusqu'à la fin de sa vie ». « Moi, aujourd'hui, je me poserais cette question : quel rapport j'entretiens avec mon ange gardien ? Est-ce que je l'écoute ? Est-ce que je lui dis bonjour le matin ? Est-ce que je lui dis : "Protège-moi pendant mon sommeil ?" Est-ce que je parle avec lui ? Je lui demande des conseils ? Il est à mes côtés. Cette question, chacun de nous peut y répondre aujourd'hui : "Comment est ma relation avec cet ange que le Seigneur a envoyé pour me garder et m'accompagner en chemin, et qui voit toujours le visage du Père qui est aux cieux".* » Cette foi enfantine jette un jour attendrissant sur ce pape quasi hérétique, qui préfère un bon athée (mais cela peut-il exister ?) à un mauvais catholique, bonhomme assez sympathique, si on ferme les yeux sur la morale qu'il prêche. Que voulez-vous, si l'une des conditions requises pour monter sur le trône de Saint Pierre est « *duos habet et bene pendentes* », encore faut-il qu'elles soient coincées.

Ceci conduit à poser le problème du sexe des Anges. On admet généralement qu'ils sont asexués. Mais suivez le regard de la Vierge dans mainte Annonciation : il faut admettre que ce sont des mâles, bien que leur ample robe voile cet obscur objet de son désir.

Lundi 30 avril 2018

Mémoires

« Je n'aime pas l'expression devoir de mémoire. Le seul "devoir" c'est d'enseigner et de transmettre. » (Simone Veil)

Trois faits se sont produits au cours de ces huit derniers jours qui conduisent le Témoin gaulois à aborder le sujet des mémoires : une commémoration à laquelle ont participé nos amies Esther Kawibor et Dominique Lenglet qui nous en a transmis un beau reportage ; l'embarras éprouvé devant les images patriotiques de la première guerre mondiale que celle-ci lui envoie ces derniers jours ; enfin, les graffitis tracés sur le monument aux morts de l'E.N.S. de la rue d'Ulm. On voit que les « Mémoires » en question sont celles de blessures infligées par l'Histoire et trop récentes pour être cicatrisées.

Longtemps, la société française n'a cultivé, à propos des guerres, que le souvenir des chefs « glorieux » qui les ont conduites et gagnées ou perdues. Avec la piteuse défaite de 1870, il fallut changer de registre : les premiers monuments aux morts apparurent, suivant l'exemple américain de la guerre de Sécession. Tandis que des écrivains (Maupassant, Erckmann-Chatrian, d'autres encore...) célébraient la résistance des gens du peuple à l'invasion étrangère, l'école se chargeait, au prix d'un bourrage de crânes sans précédent[1], de préparer les futurs soldats de la Revanche, qui subirent bravement la première boucherie humaine à l'échelle industrielle de l'Histoire, que seule le guerre de Sécession avait préfigurée (624 500 morts entre 1861 et 1865). Il

1 Ce décervelage est toujours en œuvre dans le monde entier. Quand on n'a pas (encore) d'ennemi bien identifié à désigner, d'ignobles jeux vidéo exaltant la force brutale entraînent nos jeunes au meurtre et au sacrifice !

est vrai que les guerres napoléoniennes étaient parvenues à des résultats approchants, mais en douze ans et avec des moyens artisanaux. Il est compréhensible que des personnes appartenant à des familles durement éprouvées par la guerre en soient encore marquées. Chez le Témoin gaulois, tous les hommes valides ont connu l'horreur des tranchées, mais tous en sont revenus, sauf un cousin éloigné. Son père s'est consolé en demeurant persuadé qu'il avait, avec ses camarades, « sauvé la Civilisation », mais le fils a toujours estimé que, comme ceux d'en face, il avait été grossièrement manipulé, et avait simplement eu la chance comme lui-même en Algérie (où les risques étaient cent fois moindres) d'en être revenu. Ceci dit, il respecte les combattants en qui il ne peut voir que des victimes[2] et comprend parfaitement que les familles endeuillées et les survivants soient restés attachés, pour justifier leur sacrifice, à des croyances qui lui paraissent dénuées de sens. Les familles se transmettent, sur une ou deux générations pour la plupart, la mémoire de ce que fut leur expérience de ce genre d'épreuves, après quoi elle se perd, à moins que des historiens n'en recueillent la trace.

Il est des commémorations dont le sens paraît plus universel, parce qu'elles se rapportent non pas à des conflits tribaux ou nationaux mais concernent l'humanité entière : Hiroshima et les génocides sont des menaces qui continuent à peser sur nous. Le dimanche 29 avril, la municipalité de Saint-Michel-Chef-Chef, où se trouve la plage de Tharon en Loire atlantique, a déposé une stèle à la mémoire des onze personnes de la famille Angel arrêtées en juillet 1942 et déportées à Auschwitz d'où elles ne sont pas

2 C'est pourquoi des individus capables de souiller un monument aux morts sont à ses yeux, comme les profanateurs de sépulture, des crétins dégénérés.

revenues. Les survivants alliés à la famille Angel ont été invités, parmi lesquels notre amie Esther entourée de ses deux filles, la pieuse Vardite et Gliliah la musicienne. Suivant l'usage, cette cérémonie avait été préparée par un travail pédagogique destiné à sensibiliser les enfants à l'histoire de la Shoah et aux crimes commis au nom du racisme et de l'antisémitisme. Ancien enseignant, le Témoin gaulois croit, comme Simone Veil, à la nécessité « *d'enseigner et de transmettre* ». Il sait pourtant que le « *Plus jamais ça* » des rescapés des tranchées et des camps de la mort n'est qu'une formule pieuse, que tout enseignement rencontre des résistances opiniâtres et est impuissant à lui seul à empêcher de nouveaux déchaînements de folie meurtrière. Mais il croit aussi que tant que cette transmission du souvenir se fera, on aura semé parmi les nouvelles générations les germes de la résistance à la barbarie et d'une aspiration à un monde vraiment humain. « *Si le grain ne meurt...* »

Si l'on a omis de mentionner ici d'autres mémoires qu'il faut entretenir, comme celles de l'esclavage et de la colonisation, c'est qu'elles concernent des pratiques qui ont toujours cours sous des formes à peine différentes qu'on peut directement combattre. Restent les « mémoires » opposées qui réinterprètent les faits et les nient au besoin. Elles sont mises en forme et en œuvre par des malades mentaux, mais produites par des intérêts inavouables : il est plus efficace de démasquer ces derniers que d'argumenter contre les fabricants d'idéologies, même si cela reste nécessaire.

Lundi 7 mai 2018

Partageux

« *Comme un chien, dit-il, et c'était comme si la honte devait lui survivre* » (Franz Kafka - *Le Procès*)

J'aime bien les films de Robert Guédiguian, enfin ceux que j'ai vus, à savoir *Marius et Jeannette* (1997) et, la semaine dernière, *Les Neiges du Kilimandjaro* (2011)[1] : pas de quoi, peut-être, se ruer au cinéma, mais ils vous offrent une soirée télé délassante. On y retrouve le charme pagnolesque de l'Estaque et de son petit peuple dont l'accent s'efface inexorablement, traité avec tendresse et des bons sentiments à revendre, ce qui est bien reposant en ces temps où les puissants du jour nous abreuvent de leur mépris et nous écrasent par leur violence.

Les mêmes comédiens, toujours aussi talentueux et aussi bien dirigés s'y retrouvent. Gérard Meylan est devenu Raoul, et, n'était la différence des noms on croirait, à voir la complicité qui l'unit à sa belle-sœur Marie-Claire (Ariane Ascaride) et à des allusions à un passé commun, qu'il s'agit de la suite de l'histoire de Marius et Jeannette, quinze ans et un divorce après, d'autant que le rôle du mari de Marie-Claire Marteron est interprété par l'excellent Jean-Pierre Darroussin, qui fut Dédé, le gentil voisin de Jeannette. Mais si l'arrière-plan social était bien présent dans *Marius et Jeannette*, histoire d'amour de deux chômeurs abîmés par la vie telle qu'on la leur a faite, le problème social passe au premier plan dans *Les Neiges du Kilimandjaro*[2] : le film commence par le tirage au

1 Je mets à part *Le Promeneur du Champ-de-Mars* (2005) adapté du roman *Le Dernier Mitterrand*, de Georges-Marc Benamou, où Michel Bouquet fait un magnifique président.

2 Il s'agit d'une rengaine des années 1960. Il faut un certain culot pour

sort, par deux militants de la CGT, Raoul et Michel, qui sont par ailleurs des amis d'enfance, des ouvriers qui perdront leur emploi, leur entreprise ayant décidé 20 licenciements. Michel tire son propre nom, refusant de bénéficier de privilèges en tant que délégué syndical. Suit une fête donnée par la famille, les amis et les anciens collègues pour le trentième anniversaire de bonheur conjugal de Michel et Marie-Claire, perturbé désormais par la retraite anticipée de Michel qui, à 54 ans, n'a aucune chance de retrouver du travail. On mange et on boit, on danse et on chante *Les Neiges du Kilimandjaro*, leur chanson fétiche. Mieux, on offre au couple un voyage en Tanzanie pour voir le Kilimandjaro et ce qui lui reste de neiges, pendant qu'il en est temps : spectacle propre à conforter le petit Monsieur Macron (qui n'était alors que ministre) dans son mépris de ces fainéants de chômeurs ! Hélas, disait Robert Burns :

> « *Les plans les mieux conçus des souris et des hommes*
> *Tournent souvent mal*
> *Et ne nous laissent rien que chagrin et peine*
> *Au lieu de la joie promise...* »

Un hold up violent mettra fin à ces rêves. Michel découvre par hasard que l'un des agresseurs est un jeune collègue licencié en même temps que lui, le dénonce à la police, récupère les billets et 1 500 euros – la part que son complice a laissée au coupable – sur les 5 000 représentant toutes les économies du ménage. Mais dans le petit monde de Guédiguian, « *chagrin et peine* » ne durent qu'un instant, et le bon cœur des ouvriers méritants les sauvera. On aimerait partager son optimisme. Malheureusement, il a tout faux !

---

reprendre le titre du film de Henry King (1952), adapté d'une nouvelle d'Ernest Hemingway ; il est vrai qu'on ne peut confondre !

Le post-générique apprend aux spectateurs que « *le film est inspiré du poème de Victor Hugo Les pauvres gens* », c'est-à-dire de l'un des textes les plus ringards de l'exilé, futur grand poète de la IIIe République. Sa relecture est un supplice chinois : on rit à pleurer ! Encore a-t-il, replacé dans son contexte historique (il a été écrit entre 1855 et 1859), un sens progressiste : le jeune homme qui écrivit une ode à Charles X en 1825, nommé en 1845 Pair de France par Louis-Philippe, le roi du « juste milieu », élu de droite sous la Deuxième République, n'a cessé d'évoluer vers la gauche. Il est alors en exil pour marquer son opposition à Napoléon III, et plus tard il rendra hommage aux Communards victimes de la répression et dira son admiration pour Louise Michels. Tout au long de cette évolution, ce grand bourgeois est guidé par une vraie sensibilité au malheur des victimes de l'ordre social. Il n'est pas étonnant que l'origine chrétienne de cette compassion le pousse à idéaliser « *Les Misérables* », comme si leurs souffrances leur apportaient le rachat de quelque faute originelle et les auréolait de sainteté : que l'on songe au forçat Jean Valjean pardonnant à son persécuteur, l'argousin Javert, ou au *Mendiant* des *Contemplations* séchant ses guenilles sur l'âtre du poète qui médite sur

« *Sa bure où je voyais des constellations* ».

Tels quels, ces discours ont agi sur les esprits et ont sans doute contribué aux succès des luttes sociales dans le premier quart de la Troisième République. Rien de tel dans notre film. On y retrouve bien sûr l'exaltation de la bonté et de la solidarité qui permettraient aux pauvres de garder leur dignité et d'être heureux au fond de la misère. L'amour a permis à Marius et Jeannette de se reconstruire et de trouver le bonheur ; le remords d'avoir rendu le mal pour le mal en livrant leur agresseur à une police et une justice au service d'un ordre social qu'ils ont l'habitude de

combattre, la pitié éprouvée pour ses deux jeunes frères, victimes collatérales, vont conduire Michel et Marie-Claire à faire le deuil de leur projet de voyage (sur lequel ils ont senti s'élever en eux quelques doutes, est-il légitime de jouer les riches chez plus pauvres qu'eux-mêmes ?) et à se priver un peu plus pour recueillir et élever les deux gamins. N'est-ce pas en effet le schéma actualisé des *Pauvres Gens* ?

Eh bien non, cent fois non ! D'abord, dans le poème de Victor Hugo, personne n'a rien à se reprocher : ni les deux enfants au berceau de la veuve défunte, ni son mari qui l'a précédée dans la mort, ni la famille exemplaire et secourable du pêcheur : on n'ose redire les paroles sacrilèges d'une vieille chanson d'Édith Piaf, « *C'est la faute au Bon Dieu* », car il faut s'en remettre à Lui, comme le bon pêcheur : « *Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.* » Il ne sait rien sans doute des révoltes des Canuts (ce n'est pas Hugo qui les lui apprendra, il aime trop l'ordre !) et Bruant n'écrira leur chant qu'en 1894, désignant clairement ceux qui aggravent sa misère, les « *Grands* », qu'ils soient « *de l'Église* » ou « *de la terre* ». Si le règne des ouvriers n'est pas advenu, comme le promettaient ce chant et les socialistes, du moins ont-ils, souvent au prix du sang, arraché un peu de bien-être et de sécurité à leurs exploiteurs. Puis la vague a reflué, parce qu'ils se sont laissés piéger par deux mirages successifs. Ils ont d'abord cru au « Pays du socialisme réel » où la confiscation des moyens de production et d'échanges s'est faite au profit non du peuple mais du Parti, c'est-à-dire d'une oligarchie qui a produit un joli lot de milliardaires et une masse de miséreux quand le système s'est effondré et avec lui, le rêve éveillé des intellectuels et des masses crédules, révélant sa vraie nature. Le système « capitaliste » triomphant en a suscité un autre, dans lequel nous sommes actuellement immergés : la classe ouvrière

aurait disparu sous les effets conjugués du progrès social et technologique. Les derniers bénéficiaires des conquêtes d'antan ont intériorisé cette fable : ils n'appartiennent plus à un prolétariat dont la seule fonction est de fournir du travail et de la chair à canon en se reproduisant, mais sont passés sans s'en douter dans la classe moyenne, puisqu'ils ont pu acheter leur maisonnette (ou le HLM qu'on leur louait), une cuisine équipée de tous ces accessoires plus ou moins utiles que Boris Vian énumérait, la télé, une bagnole, etc. Ainsi, dans le film, Michel réduit malgré lui au chômage et dépouillé du seul pouvoir qu'il ait jamais exercé, celui de délégué syndical, se reproche-t-il d'être devenu un bourgeois parce qu'il mange des olives sur sa terrasse à l'heure où d'autres travaillent ! La réalité est pourtant toute autre : sa femme, qui a renoncé pour élever ses enfants à des études d'infirmière, travaille comme aide-ménagère chez une très vieille dame, dont la fille la traite comme les bourgeoises d'hier traitaient leurs « bonniches » et ils distribuent ensemble des prospectus publicitaires pour arrondir leurs maigres ressources. En outre, ils ignorent que les « classes moyennes » elles-mêmes sont en voie de disparition[3].

Inconsciemment, Guédigan illustre à merveille les propos d'Édouard Louis signalés sur ce site. Le système réussit le double tour de force de pressurer et d'humilier toujours plus les pauvres et de les culpabiliser. Michel et son ami de toujours se demandent comment on en est arrivés là ? Quelles erreurs ont-ils commises ? « Les temps ont changé » pensent-ils, c'est-à-dire, comme le

3 Telle grande étude notariale parisienne, qui comptait trois notaires et plus de 80 employé(e)s, clercs et secrétaires à parts égales, n'a plus que trente-trois notaires, la plupart « associés », c'est-à-dire durement exploités et travaillant sans secrétaire. Le cas n'est pas isolé, et l'on sait les démêlés des travailleurs indépendants avec le fisc qui leur extorque arbitrairement des sommes extravagantes et en ruine beaucoup.

pêcheur de Hugo : « C'est la faute à personne, ou à une force qui nous dépasse et que nous ne pouvons comprendre ; si ce n'est ni Dieu ni Diable, c'est l'Histoire en marche, que nous devons subir sans visibilité, avec résignation ». Alors il ne reste qu'à partager le peu que l'on a, quand on a la chance de posséder encore quelque chose. Le lumpenprolétariat représenté par Christophe Brunet, l'ouvrier licencié qui les a agressés et qui accable Michel repentant de son mépris, n'a pas de meilleure solution à proposer : « J'ai des idées, dit-il en substance, on aurait pu licencier ceux dont la femme a un emploi, partager le travail... ». Alors que tout emploi est aujourd'hui précaire et mal rétribué s'il est peu qualifié, et que les robots rendent de jour en jour inaccessible le plein emploi ! Et pourtant, c'est à un tel programme que notre héros est tenté d'adhérer ! En vérité, il est temps que la gauche change de logiciel et rende leur fierté aux plus démunis. Il y a plus de places à pourvoir qu'on ne veut nous faire croire, y compris à des postes peu qualifiés, dans les services et la distribution en particulier, et l'accumulation de science et de technologie qui a donné naissance aux robots mangeurs d'emplois est le produit du travail et des sacrifices de générations de paysans et d'ouvriers. Au milieu du XIXe siècle, les possédants étaient taraudés par la peur des « partageux »[4], ces « socialistes » qui voulaient redistribuer les richesses. C'était en effet un projet naïf et utopique : « *Les communistes qui combattent pour une société d'où l'inégalité sociale sera bannie, ne sont ni des "partageux", ni des "égalitaristes". Se partager les machines, c'est les détruire.* » disait Maurice Thorez, soucieux de rassurer la classe moyenne inférieure. On procédait alors par nationalisation des entreprises-clés, à la grande satisfaction des capitalistes qui appréciaient ce moyen de « nationaliser les pertes »

4 Et d'autant plus qu'ils possédaient moins, comme les petits propriétaires terriens, les petits commerçants, les artisans...

et de renflouer aux frais des contribuables des secteurs que leur gestion conduisait au naufrage : la situation redressée, on s'est empressé de revendre ces « bijoux de famille ». Aujourd'hui comme hier, il ne saurait être question de « *se partager les machines* » ou les robots, mais d'imposer un partage plus équitable du produit de leur travail et de celui des humains. Ce travail, de surcroît, doit être réorienté, si l'on ne veut pas que la sacro-sainte Histoire ne se termine bientôt par une immense catastrophe écologique.

Cela suppose que les intellectuels, les partis de gauche et les gens des médias fassent leur travail, qui est de nous éclairer, et que l'ensemble des victimes du désordre établi (cela commence à faire beaucoup de monde) rejettent la résignation, la culpabilisation, la repentance et le mépris. « *Il n'est pas de sauveur suprême* » disait *l'Internationale*, il n'est pas non plus de classe sociale investie d'une mission messianique. Partageux de tous les pays, unissez-vous !

Lundi 14 mai 2018

Nonsense

« *Ces journées de pleurs, de cris et de ferveur, où les vivants célèbrent les "martyrs" en se jurant que leur décès a un sens.* »
(*Le Monde,* 16/05/2018)

Le Témoin gaulois a rapporté, dans ses souvenirs de la guerre d'Algérie, la réplique du maréchal des logis Benhamou[1] qu'il avait entrepris, en 1961, d'entraîner dans la résistance au putsch, et qui lui répondit qu'il « *fallait venger les morts* » sinon « *leur sacrifice n'aurait pas de sens* ». Il lui objecta qu'en suivant son raisonnement, des guerres de la préhistoire à nos jours, en passant par Vercingétorix, Napoléon et la IIIe République, nous aurions le monde entier sur les bras. Bien entendu, cet argument ne fit que le blesser sans le convaincre. C'est pourquoi, ayant depuis perdu toute illusion quant à l'utilité de tels débats, il évite de revenir sur le conflit israélo-palestinien, surtout dans les périodes de grande tension, quand se déchaînent les pires passions. N'a-t-il pas assez exposé son point de vue dans le passé ? Mais il ne peut laisser croire à ses amis, Israéliens et Arabes, qu'il ignore leurs souffrances, par indifférence et afin de préserver son propre confort.

Est-il bien raisonnable pourtant d'aborder ce sujet ? C'est prendre le risque de mécontenter tout le monde, et d'exacerber les passions au lieu de les apaiser. Et de quel droit ? Est-ce que ce conflit te concerne ? À quel titre ? Et toi, et toi, et toi, qui es-tu, « *Comme un con de Parisien* », comme chantait Jacques Dutronc en ce temps déjà lointain (1966) où l'on ne comptait que « *Sept cents millions de Chinois* » ? Toi qui t'es si souvent trompé sur des sujets de première importance, et a dû le reconnaître ensuite ? Pourtant,

1 *Petite Chronique du temps perdu*, page 64

comment se taire devant les menaces d'anéantissement qui pèsent sur un petit pays membre (indocile, c'est sûr) des Nations Unies ? Pourquoi les Israéliens, les Palestiniens, les Kurdes, les Tibétains et tant d'autres nations n'auraient-elles pas le droit de constituer leur propre état ? Comment peut-on approuver les empiétements sans fin des colons, l'arrachage de vignes et d'arbres fruitiers (suivant une antique tradition de la région, attestée par Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient*), les champs incendiés et les violences exercées de part et d'autre ? Comment accepter sans examen les discours des dirigeants de l'un ou l'autre camp, qui ont tellement besoin de gratter la plaie et de la faire saigner en permanence, comme ces mendiants dont parle Saint-Exupéry dans *Citadelle* pour se maintenir au pouvoir et tout simplement exister ? Enfin, pourquoi les Israéliens seraient-ils les seuls à ne pas avoir le droit de défendre leurs frontières ?

La France continue à soutenir une politique juste et équilibrée... comme la corde soutient le pendu : « *M. Macron a également "souligné le droit des Palestiniens à la paix et à la sécurité", rappelant par ailleurs "son attachement à la sécurité d'Israël et la position française constante en faveur d'une solution à deux Etats, Israël et la Palestine, vivant côte à côte dans des frontières sûres et reconnues".* » Admirez l'hypocrisie du *« président Emmanuel Macron* [qui dans le même message] *a "condamné les violences des forces armées israéliennes contre les manifestants" palestiniens à Gaza, lundi soir lors d'entretiens téléphoniques avec son homologue palestinien Mahmoud Abbas et le roi de Jordanie Abdallah II, selon un communiqué de l'Elysée.* »[2] Il donne l'exemple de cette modération qu'il prêche à Notre-Dame des Landes et dans les manifestations de rues en obligeant ses gendarmes à n'utiliser que des joujoux tels que tasers, grenades lacrymogènes et matraques,

2 *Le Figaro.fr* du 14/05/2018, reproduisant une dépêche de l'AFP

et à patienter face aux *black blocs* qui le servent si bien en effrayant les bourgeois. Mais face à des « terroristes »[3], il se transforme comme ses vaillants prédécesseurs en « chef de guerre » et fait donner chars, canons et avions ! Et pourtant, il ne s'agit pas de défendre nos frontières mais, bien loin d'elles, les intérêts plus ou moins sales de quelques-unes de nos entreprises !

Quelques remarques encore à propos de la « Marche du retour » et de sa répression : non seulement la désinformation bat son plein des deux côtés, ce qui est de bonne guerre mais ne devrait pas trop affecter des observateurs qui ne sont pas directement impliqués, mais nos médias font mal leur travail d'information[4]. Par exemple, à l'encontre de nombreux textes, aucune vidéo ne montre, côté palestinien, d'hommes armés ou d'enfants et de femmes « poussés en avant » comme des boucliers humains. En revanche, on voit de nombreux groupes de femmes, des enfants courant parmi les manifestants, des jeunes utilisant des frondes, et des hommes s'attaquant aux barbelés avec des tenailles (on assiste même à une distribution de ces outils), ainsi que des champs incendiés. Surtout, aucune carte n'a été publiée permettant, quand on s'accordait sur le chiffre de 40 000 manifestants, de se faire une idée de la manière dont ils étaient disposés, soit concentrés en un ou quelques points, soit répartis au long de la frontière. Or ce point est important : nos concitoyens se réfèrent à nos

3 Félicitations à qui dira la différence entre la terreur que tout État s'autorise à exercer en cas de besoin et celle que pratiquent les Organisations Non Étatiques. Serait-ce une question de forme ? ou plutôt d'échelle ? Pas sûr...

4 À commencer par les pièges du lexique : on parle couramment, à propos des soldats israéliens, de « *snipers* » : ce ne sont pas des tireurs embusqués, comme le montrent les vidéos, ni probablement des tireurs d'élite, mais le mot connote sournoisement les francs-tireurs de la guerre provoquée par l'éclatement de la Yougoslavie, assassins de civils, femmes et enfants.

manifestations de rues festives, où l'on vient en famille, avec des slogans rigolards. Malgré la présence d'inévitables trublions et agents provocateurs, deux mille gendarmes armés de matraques et de grenades lacrymogènes, placés en des points stratégiques, peuvent aisément contenir un cortège de quelques dizaines de milliers de personnes. À Gaza, les manifestants sont mus par une haine qu'on peut expliquer mais qui, entretenue depuis des dizaines d'années et attisée par le Hamas, n'en est pas moins redoutable. Il ne s'agit pas de défiler pacifiquement dans des rues, mais de franchir une frontière d'une cinquantaine de kilomètres, pour détruire et tuer. De quelle armée faudrait-il disposer pour s'opposer à l'invasion « avec retenue » ? Bien entendu, ces considérations n'absolvent pas le jeu pervers et symétrique du gouvernement de Netanyahou, qui n'a jamais cru à la possibilité d'un dialogue et compte sur la force pour contraindre tous les Palestiniens à l'exil ou à la soumission la plus abjecte, et du Hamas qui vise à l'anéantissement d'Israël, c'est-à-dire à un nouveau génocide.

Comment les peuples peuvent-ils ne pas être las de fournir des « héros » et des « martyrs » à tous ces chefs civils, militaires ou religieux « charismatiques », c'est-à-dire qui ont reçu le Don de l'Esprit (du Mal, bien entendu) – rois, dictateurs ou dirigeants démocratiquement élus – qui se plaisent à patauger dans le sang ? Comment peut-on encore se repaître sur les écrans du spectacle de leurs exploits ? Et applaudir des horreurs qui égalent celles du cirque romain ? Il est pourtant dans les deux camps des femmes et des hommes qui récusent la violence et aspirent à une paix négociée, mais comment se feraient-ils entendre dans ce tumulte ? L'humanité sortira-t-elle un jour de la barbarie ?

Lundi 21 mai 2018

Terre d'accueil

« *Étranges étrangers* » (Jacques Prévert)
« *J'aimais déjà les étrangères*
Quand j'étais un petit enfant » (Louis Aragon)

La mort de Philip Roth et le rejet du plan Borloo – et de tout « plan banlieues » – par Emmanuel Macron, le 22 mai, ont braqué pour un instant les projecteurs très mobiles de l'actualité sur les problèmes posés par l'arrivée massive d'étrangers à une population supposée homogène. Ces gens venus d'ailleurs suscitent spontanément la curiosité, la méfiance et l'attirance, et de ce mélange explosif peuvent naître des élans de solidarité et plus souvent l'hostilité. Tout est affaire de circonstances, comme le montre l'histoire.

Car la préhistoire nous apprend peu de chose : l'homme de néandertal a disparu au contact d'*homo sapiens*, mais on discutera sans doute longtemps de ce que fut leur coexistence (on sait seulement qu'elle a donné lieu à une hybridation dont nous porterions des traces) et des causes de sa disparition. Bien plus près de nous, les grandes invasions qui marquent la fin de l'Empire romain et y contribuent grandement (de la fin du IVe siècle à la fin du VIe) sont connues étape par étape et région par région. Mais cette expression, qu'on chercherait en vain chez les contemporains, paraît aujourd'hui traduire fort mal l'entrée sur les terres de l'Empire, très peuplées pour l'époque, de bandes germaniques que l'on estime peu nombreuses (quelques dizaines de milliers d'immigrants) conduites par des chefs qui venaient se mettre au service de l'Empereur, en attendant de les désigner (parmi les Romains) et de se tailler des royaumes. Jusqu'à

Charlemagne, la population gallo-romaine se maintient (environ 12,2 millions) avant de s'effondrer pour ne retrouver ce chiffre qu'entre le douzième et le quatorzième siècle. Les derniers apports, très faibles, remontent aux incursions des Sarrasins au sud et des Vikings en Normandie. De l'An Mil au XIXe siècle, tout se passe comme si le territoire correspondant à la France actuelle était plein comme un œuf et les populations européennes parfaitement stabilisées[1]. Les apports étrangers, dans un tel contexte, ne sont pas inexistants : juifs plusieurs fois spoliés et expulsés sous prétexte qu'ils refusent de se convertir, mais bientôt rappelés ; Levantins et Africains que les peintres montrent dans les ports ; échanges matrimoniaux et commerciaux dans un monde qui ne connaît pas nos frontières linéaires. Mais ces deux derniers mouvements se font à une échelle individuelle.

Si l'antijudaïsme, maladie mentale au virus mutant, est très ancien, on a probablement tendance à sous-estimer la xénophobie pour la période du Moyen âge et à l'attribuer au développement de l'état-nation. Déjà, au deuxième siècle de notre ère, et sans remonter à l'épisode biblique de Loth, Lucien de Samosate, grand voyageur lui-même, jugeait « infâme » la condition d'étranger. Et plus tard les aubains, ces « étrangers » qui pouvaient venir de très loin ou d'un village voisin étaient plus exploités que les sujets du seigneur féodal ou du roi (voir le fameux « droit d'aubaine ») ; si les étudiants et commerçants échappaient à ces vexations et circulaient librement, l'image du Sarrasin, souvent hideuse dans les Chansons de Geste, vient sans doute de loin, et les accusations d'empoisonnement visant des étrangers étaient

1 À l'exception notable de l'Alsace, dévastée et dépeuplée comme le Palatinat par les armées de Louis XIV pendant la guerre de Trente ans, et qui fut principalement repeuplée par des Allemands et des Suisses.

récurrentes[2]. Cependant, la conscience d'appartenir à une nation a évidemment développé le rejet de ceux qui n'en étaient pas, même dans les sphères les plus élevées de la société française. Défendant ses prérogatives de duc « vérifié » (moins anciennes qu'il ne veut le faire croire), Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, juge « *bon et curieux de tirer une bonne fois* [ses compatriotes] *de l'obscurité, de l'ignorance, et de montrer aux Français qui admirent tout ce qui est étranger, qui s'en éblouissent, et qui d'ailleurs se laissent aller au torrent de la plus fausse et de la plus folle jalousie* [la supériotité des titres français sur ceux des étrangers] ». Et alors que les alliances matrimoniales entre dynasties étrangères ont toujours fait partie de leur politique, les temps ne sont pas loin où une reine de France sera surnommée « l'Autrichienne » ! Mais il ne s'agit que de signes avant-coureurs : ce sont évidemment les progrès de la mondialisation dus à la révolution industrielle et à ce qui s'en est suivi qui, en obligeant des populations de plus en plus nombreuses à émigrer ont exacerbé, mais dans des circonstances bien particulières, l'hostilité aux étrangers.

Prenons l'exemple de la France. En 1851 on dénombre 380 000 étrangers enregistrés, 800 000 en 1876, soit environ deux fois plus. Ils dépassent un million en 1881, soit près de 3% de la population totale, et ce chiffre restera stable jusqu'à 1920, mais moins de la moitié se fixeront en France. Belges dans les mines de charbon du Nord, Italiens de plus en plus nombreux sont nécessaires à un pays qui s'est fortement industrialisé en même temps que dépeuplé, par suite du malthusianisme et des guerres. On peut admirer leur rapide intégration mais il est abusif de citer en exemple, comme on l'a fait, les noms des grands hommes

2 *L'Étranger au Moyen âge* (Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Éditions de la Sorbonne, 1999)

issus de l'immigration italienne – Gambetta, Zola, Gallieni, Savorgnan de Brazza... – nés dans la première moitié du XIXe siècle de familles aisées. En fait, les autochtones ont assez fraîchement accueilli ces miséreux accusés de faire baisser les salaires et de tous les défauts qu'on reproche depuis à ceux qui leur ont succédé, comme en témoignent les sobriquets dont ils les affublent, Ours et Ritals, et les huit Italiens massacrés dans l'affaire des salines du Midi (17 août 1893). La saignée de la Première guerre mondiale porte leur nombre à 2,7 millions en 1931, Suisses, juifs de Turquie et surtout Espagnols sur 40 millions de Français, à comparer aux 3,5 à 4 millions d'aujourd'hui sur 67 millions. Le déficit démographique entraîne à nouveau, de la fin de la Seconde guerre mondiale à la fin des années 1960 une politique d'immigration qui fait surtout appel à la main d'œuvre du Maghreb et de l'Afrique sub-saharienne. Ces deux grands mouvements de population ont obéi au même schéma, la montée de la xénophobie s'est affirmée avec les difficultés économiques, et s'est traduite par des mesures plus ou moins comparables : avant-guerre, refoulement de travailleurs jugés « indésirables », et (« *entre janvier 1931 et février 1932 450 000 étrangers ont quitté le territoire. Un tiers des rapatriements sont des rapatriements forcés.* » (*L'Histoire*, ouvrage cité), création en 1938 d'un camp de concentration[3] par département où sont regroupés les Républicains espagnols vaincus, puis avec la guerre les réfugiés allemands ayant fui le nazisme, les juifs et bientôt les roms. De nos jours, « reconductions aux frontières » aussi coûteuses

3 « *certains sont dits d'internement, mais d'autres d'hébergement, de transit, voire de concentration* » (Denis PESCHANSKI, ouvrage cité). Ce ne sont pas des camps d'extermination, mais les étrangers y étaient détenus dans l'improvisation et le dénuement et soumis à l'arbitraire de l'administration policière.

qu'inefficaces, afin de satisfaire l'électorat séduit par l'extrême droite, CAES (centres d'accueil et d'examen des situations, destinés à faire le tri, où sont retenus hommes, femmes et enfants) et CAO (centres d'accueil et d'orientation), centres d'hébergement, expriment une politique carcérale que les initiatives privées et associatives ne suffisent pas à corriger, tandis qu'on laisse pourrir des populations entières dans des campements sauvages : l'histoire ne se répète pas, mais il y a une indiscutable continuité dans le sort réservé aux étrangers au Pays des Droits de l'Homme !

Bibliographie

L'Invasion germanique au Ve siècle, son caractère et ses effets (Fustel de Coulanges)

L'Histoire : *La France, un vieux pays d'immigration* (Gérard Noiriel, Janvier 2010)

Hérodote : *Le peuplement de la France L'immigration européenne avant 1914*

Les camps français d'internement 1938-1946 (Denis Peschanski, Doctorat d'État. Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2000*)*

Reproduction of the Questions on Hispanic Origin and Race From the 2010 Census (U.S. Department of Commerce Economics and Statistics Administration U.S. CENSUS BUREAU)

Lundi 28 mai 2018

À suivre…

32 Mai à l'E.N.S. Louis Lumière

Ayant eu vent par hasard de la journée du 32 Mai 1968 organisée par l'École Nationale Supérieure Louis Lumière, transportée à mon insu de Noisy-Le-Grand à Saint-Denis en 2012, je me suis souvenu d'avoir, dans une autre vie, exercé mes maigres talents au Lycée Technique de la photo, du cinéma et du son, alias E.N.P.C. ou, pour faire plus court, École de Vaugirard. Afin de savoir comment les jeunes générations se représentaient les événements mythiques auxquels j'ai eu la chance de participer[1] et dans l'espoir d'y retrouver quelques anciens collègues et étudiants, j'ai demandai à être inscrit à cette journée d'études.

Pour parler comme Arthur Rimbaud, « *La première surprise fut* »… le métro ! J'ai longtemps pris la ligne 13 à Clichy, direction Basilique de Saint-Denis, d'où je gagnais l'E.N.N.A. Aujourd'hui, elle est prolongée jusqu'à Saint-Denis-Université ; l'autre branche, qui s'arrêtait, je crois, à Porte de Clichy pousse jusqu'à Asnières – Gennevilliers Les Courtilles. Je savais tout ça, et c'est cette dernière direction qu'il me fallait emprunter ce jour-là jusqu'au Carrefour Pleyel. J'avais gardé un mauvais souvenir de cette ligne toujours surchargée. J'ai retrouvé une foule plus dense encore, dont d'aimables jeunes gens en salopette orange contrôlent désormais l'embarquement – en attendant sans doute le jour proche où ils devront comme à Tokyo pousser les voyageurs dans les wagons pour fermer les portes. Tant mieux, ce sont au moins de nouveaux emplois ! Mais leur travail s'accomplit sous les aboiements d'ailleurs incompréhensibles d'une sorte de garde-chiourme hurlant dans son micro, ce qui donne une coloration

1 Épisode d'une carrière retracée dans *L'École : un monde fermé*. Précisons toutefois que Vaugirard faisait une belle exception à cette définition.

concentrationnaire à cette opération. Confrontée à mes souvenirs, il me semble que la foule des voyageurs a changé et s'est embourgeoisée : je n'y ai pas identifié d'immigrés, qui en constituaient jadis les gros bataillons... On parle à juste titre de « *boboïsation* » ou, pour faire chic, de « *gentryfication* » des banlieues qui jouxtent Paris. La deuxième surprise fut la découverte de l'E.N.S., après un très court trajet pédestre.

Laissons à la vidéo – tant qu'elle sera disponible – la tâche de la présenter : après cent mètres de parkings, vides ce jour-là, le portail majestueux de la Cité du Cinéma vous accueille, ouvrant sur un vaste hall autour duquel sont distribués les différents organes de la Cité, dont je n'explorerai que l'immense réfectoire, fort bien approvisionné. À gauche, une porte vitrée donne sur la cour de l'E.N.S., meublée de quelques chaises et tables, où attendaient en prenant un café les premiers participants. À midi, on verra quelques étudiants y pique-niquer. Elle est dessinée par un beau bâtiment revêtu de céramique marron et beige orangé, comportant deux hauts étages, et dont la façade est flanquée à gauche d'une aile où sont logées une vaste salle d'accueil (tables et boissons) précédant la salle de projection, vaste, climatisée, bien sonorisée et garnie de fauteuils confortables installés en gradins, où se tiendra le colloque. Mais je ne suis pas venu pour visiter les lieux, et c'est tout ce que j'en verrai, avec des couloirs bordés de salles de montage, me semble-t-il. En cinquante ans, on a fait tant de chemin que le vieil usager d'une part des locaux vétustes de Vaugirard : un ancien préau qui servait de salle de cours et de salle de projection, où j'accueillais mes prestigieux invités à qui j'offrais – de ma poche – un pot au bar du coin, après leur prestation, une seule table de montage sur laquelle nous faisions l'étude de films que j'avais instituée. un petit amphi, l'ancienne salle de retouche

filmée par Truffaut dans *Les 400 coups* et une espèce de grand placard aveugle où on s'entassait à douze ou qunze, une petit salle côté son... en demeure ébahi. Décidément, le 32 mai et ce qui s'ensuivit a réalisé et dépassé, sur le plan matériel, nos rêves les plus fous !

Troisième surprise : je ne retrouverai pas une figure connue ! On a pourtant, me dit-on, invité les anciens élèves de cette année-là, mais personne n'est venu. Je lance le nom de Pierre Auffret. Personne ici n'a entendu parler de celui qui fut le Chef des travaux de feu le lycée Louis-Lumière, qui sut rester à l'écoute des étudiants de mai 1968 et réorganisa tous les enseignements ainsi que les équipes en écrivant chaque été sa « Bible » qu'il envoyait pour approbation, à la veille de la rentrée, à... l'Île d'Yeu où le Directeur, M. Philibert, passait ses vacances. Celui qui organisa la métamorphose en E.N.S. et l'installation en 1991 à Noisy-Le-Grand, et fut le collaborateur le plus proche de son premier directeur, H. Frizet ? Mais je rêve, il a pris sa retraite, ayant dépassé de deux ans l'âge limite, en 1997, il y a vingt-et-un ans ! Comment ces jeunes gens s'en souviendraient-ils, bien que l 'École ait conservé son nom dans son « Histoire » ? Quatrième et dernière surprise : je comprends enfin pourquoi les anciens étudiants de 1968 ne sont pas venus : ils ont mieux lu que moi l'intitulé de cette journée : il ne s'agira pas de commémorer mai 68, nous sommes le 32 mai, on essaiera d'évaluer les conséquences du soulèvement étudiant sur l'enseignement et la pédagogie du cinéma. David Faroult me propose néanmoins de témoigner en quelques mots. Mais c'est déjà fait sur mon site, je suis vieux, j'ai la voix cassée, et je ne suis pas venu pour parler mais pour écouter. Passons donc à ce que j'ai retenu de cette belle journée.

Après les mots d'accueil de rigueur est projeté le seul film tourné à Vaugirard par les élèves en mai 1968 : *En mai dit le proverbe*... La mémoire me revient dès les premiers plans, je me souviens fort bien de ce film, qui porte sur le défilé du 1er mai 1968 organisé par la CGT et le PCF. Qui donc reconnaît encore, dans ce qui sert de fond au générique, la maquette du site grandiose où l'École devait être reconstruite à Saint-Germain-en-Laye ? Né des efforts diplomatiques déployés par notre directeur auprès du fils de Gaulle, ce projet était rapidement tombé au oubliettes et la maquette, d'abord exposée à une place d'honneur, avait échoué lamentablement dans un recoin obscur de notre vieille bâtisse qui n'en manquait pas ; les étudiants malicieux l'y avaient récupérée. Cet hommage aux ancêtres est sympathique et cohérente avec le dessein des organisateurs, mais il me semble que ce film militant fausse la perspective : les relations entre militants étudiants et dirigeants syndicalistes furent plus conflictuelles que chaleureuses, en mai, il y eut même dès ce défilé des heurts entre le service d'ordre de la manif et des agitateurs du mouvement du 22 mars. Ces derniers, avant-garde de la révolte étudiante qui couvait, voulaient refaire le monde. P.C.F. et C.G.T. avaient pour premier souci de bien contrôler leurs troupes, et plus tard, de canaliser le mouvement étudiant pour obtenir quelques avantages sociaux et mettre fin à ce que le général, redonnant vie à un vieux mot, nomma « *la chienlit* ».

La table ronde qui suit réunit sur le thème « *Le lendemain, ce que Mai a renversé* », Claude Bailblé, enseignant et réalisateur post-soixante-huitard dans les universités de Vincennes, Saint-Denis, Cuba ainsi qu'à l'E.N.S. Louis-Lumière, à la Fémis et bien d'autres lieux, Jean-Paul Fargier qui fut son élève, cinéaste militant et enseignant à son tour, et Michka Gorki, autre cinéaste militante

(féministe) qui exerça également à la Fémis[2]. À la question préalable, « *Où étiez-vous en mai 68 ?* » leurs réponses révèlent qu'aucun n'a participé aux États généraux du Cinéma qui se sont déroulés à Vaugirard, mais leur expérience est riche et variée : Claude Bailblé faisait alors son service militaire au camp de Frileuse, dans l'une des douze unités d'intervention prêtes à intervenir à Paris : une erreur de transmission mit entre ses mains les instructions décrivant les conditions dans lesquelles la troupe serait autorisée à faire feu – éventuellement – sur la foule : il y fallait deux ordres, celui de l'autorité civile et celui de l'autorité militaire. Libéré, il commença ses études de cinéma à Vincennes et fut élu professeur par une A.G. étudiante ; Jean-Paul Fargier était alors séminariste et étudiant en théologie à la Catho : Mai 68 le détourna d'une vocation qui répondait surtout aux vœux de sa mère. Michka Gorki se présente précédée par la projection d'un extrait de son film, *Les Rendez-vous romantiques* (1973), chef-d'œuvre d'humour et de truculence dans la tradition de l*a Fabrique de l'acteur excentrique* soviétique des années 20, où elle tourne en dérision le machisme régnant. En mai 68, elle était avec son mari, cinéaste qu'elle assistait dans son travail, au Festival de Cannes quand il fut interrompu par la révolte étudiante. Le GREC (Groupe de Recherches et d'Essais Cinématographiques), né cette année-là, devait l'aider, après son divorce, à réaliser le film dont on vient de parler, premier d'une série d'œuvres « militantes »[3].

2 La Fémis (École nationale supérieure des métiers de l'image et du son) a succédé en 1986 à l'IDHEC. C'est l'un des trois établissements publics d'enseignement supérieur français.

3 En 1968, Michka Gorki se pensait comme militante car, dit-elle, le mot « féministe » n'existait pas : pourtant Alexandre Dumas fils l'emploie dès 1872 – péjorativement – dans *L'Homme-femme* et il est d'usage courant dès 1892 ! Cf. *Sur l'origine des mots « féminisme » et « féministe »* (Karen Offen, *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 1987, 34-3 pp. 492-496)

Une autre table ronde a rassemblé l'après-midi sur le thème « réinventions pédagogiques », avec Marc'O venu parler de la place centrale, à ses yeux, de l'acteur dans le film, deux vieux complices soixante-huitards qui passèrent ensemble à Vaugirard ce fameux mois de mai, à une place à la fois centrale et en marge des États généraux du Cinéma : ayant reçu la charge de gérer un stock important de pellicule, ils se considéraient un peu, dit l'un d'eux dans une formule qui traduit bien l'esprit de l'époque, comme « les ministres du cinéma ». Ce qui ne les empêchait pas de passer leur temps à couvrir les événements nuit et jour, avec leur caméra. Jean-Denis Bonan, réalisateur militant, est réclamé comme professeur par les élèves de l'IDHEC en 1967, pour son court métrage (longtemps interdit) *Tristesse des anthropophages* (1966) et fonde l'ARC (Atelier de Recherche Cinématographique, 1967-1969) avec son compère le chef-opérateur et cinéaste Jean-Michel Humeau, qui fondera le site Cinedic et enseignera à la Fémis. Tous deux, avec des options politiques différentes, prêchent un cinéma militant et en donnent l'exemple. La journée devait se terminer à la Cinémathèque où seraient projetés des inédits de Mai 68. Je n'ai malheureusement pas pu assister à cette projection, à mon grand regret, car je n'ai gardé de la production de nos étudiants dans cette période que le souvenir d'une avalanche de photographies en noir et blanc plus violentes les unes que les autres et qui pourraient donner matière à une superbe exposition.

N'ayant à ma disposition que quelques notes manuscrites pour appuyer une mémoire défaillante, je ne suis pas en mesure de rendre vraiment compte des exposés et des débats, qui furent passionnants. Pour en donner une idée, je ne retiendrai donc que trois thèmes, qui m'ont particulièrement intéressé, sans tenir

compte de l'ordre dans lequel ils sont apparus : la révolution pédagogique, qui était au programme de la journée, le cinéma militant et le féminisme, qui s'y sont invités. Sauf erreur, les principaux effets de mai 68 dans l'enseignement du cinéma furent l'appel systématique, en tenant compte des demandes des étudiants, à des professionnels qui continuent parallèlement leur métier, ce qui entraîne de leur part une pratique plus empirique de l'enseignement, un contact direct avec les réalités du métier et la recherche, de leur part, d'une relation nouvelle avec les étudiants, considérés comme des collègues souvent à peine plus jeunes et un peu moins expérimentés. On voit immédiatement les avantages de cette démarche – nos étudiants de l'E.N.P.C. se plaignaient beaucoup de l'attitude méprisante de certains enseignants et de leur attachement à des méthodes dépassées : la retouche était encore une matière essentielle en photo peu avant 1968, et la caméra portable ignorée. Pourtant, on entendit trois jeunes étudiant(e)s qui venaient de participer à l'occupation de la Sorbonne III demander, en se plaignant naïvement du retour des mandarins : « Comment en est-on revenu là ? » De fait, Claude Bailblé a rapporté pour les condamner les propos d'un enseignant qui disait à un étudiant : « Ton film me fait tellement chier que je n'ai même pas envie d'en parler ! ». Mais cet homme savant et courtois, n'ayant pas pris le temps de comprendre les propos d'une participante qui reprochait aux cinéastes de la sélection française du dernier festival de Cannes de « regarder par le trou de la serrure » – sans doute leur reprochait-elle de ne traiter que de sujets intimistes traités avec voyeurisme – ne put résister au plaisir de nous offrir un échantillon de son cours sur les rapports du cinéma à la réalité, propos justes et profonds, d'ailleurs, mais qui écrasèrent si bien l'intervenante qu'elle en resta paralysée et incapable de s'expliquer davantage. Chassez le mandarin, il

revient au galop, et de ce point de vue la révolution de mai, comme la maoïste, doit être permanente, ou mieux vaut y renoncer !

Tous les cinéastes invités à prendre la parole dans les deux tables rondes sont nés au cinéma par la pratique du film militant, sous la forme de courts métrages en général, et en recommandent fougueusement la pratique, même quand ils l'ont abandonnée. On ne citera ici que Claude Bailble (*La Guerre du lait* - 1972)), Jean-Paul Farguier (*Elles ont osé* - 1973, *Ceux de Pédernec* - 1974), Michka Gorki (déjà citée), Jean-Denis Bonan (*Le Joli mois de mai* - 1968, moyen métrage), Jean-Michel Humeau, comme directeur de la photographie (*L'Heure de la libération a sonné* - 1974, *Les Lip, l'imagination au pouvoir* - 2007). Quelles que soient leurs options (mais elles se situent toujours à gauche), ils recommandent de se transporter dans les manifestations et les entreprises pour filmer les luttes sociales : ainsi informe-t-on le public et aide-t-on leurs acteurs, en leur donnant la parole, à mieux comprendre leur propre combat. Quelqu'un, dans le public, a demandé à quoi servaient de tels films, puisqu'ils se heurtaient au barrage de la distribution, plus efficace que la censure. On leur a répondu qu'en effet, on se trompe si on croit toucher des millions de personnes parce qu'on met en ligne des messages et des films qui ne sont lus et vus par personne. La visibilité suppose l'élaboration militante de réseaux qui font connaître les films.

Reste le féminisme, thème qui s'est imposé en fanfare avec le film de Michka Gorki et le récit qu'elle fit de sa carrière, qui s'est déoulée dans un métier où les femmes sont longtemps restées cantonnées dans les tâches de script, de monteuse ou d'assistante du chef-opérateur. Une spectatrice a fait remarquer qu'aucune

femme ne figurait dans la table ronde de l'après-midi. David Faroult a expliqué, je crois, qu'il avait voulu inviter d'anciennes étudiantes, mais n'avait pas obtenu de réponses positives. J'ai remarqué, à ce sujet, que les représentants étudiant(e)s de la Sorbonne III avaient apporté cette participation féminine... et confirmé à leur insu, par la distribution des rôles, que rien n'avait changé. Il y avait là, assis face au public, un garçon et deux filles. C'est « naturellement » le garçon qui a pris la parole pour présenter le trio et expliquer qu'en dépit des critiques, ce groupe avait continué à animer des activités culturelles parmi les occupants. Comme il perdait le fil de son discours, sa voisine a pris de ses mains le micro afin de poursuivre son exposé beaucoup plus clairement, puis elle le lui a rendu gentiment quand elle s'est aperçue qu'il avait repris ses esprits, rejoignant sa voisine dans leur emploi de figurantes à titre ornemental. Mais pour ne pas leur faire de peine, je n'ai évoqué la scène qu'après les débats, avec Michka Gorki, laquelle avait bien sûr fait la même remarque. J'ajoute qu'en regardant les vidéos de l'E.N.S. j'ai constaté que la seule étudiante en cinéma à qui on donne la parole décrit son futur métier... d'assistante du chef-opérateur ! Une note d'espoir, tout de même : les orateurs ont été accusés de machisme, en particulier pour avoir refusé en mai 1968 de la pellicule à une équipe qui voulait filmer la crèche improvisée par les étudiantes à la Sorbonne : les intéressés ne s'en souvenaient pas, et tous ont protesté qu'ils étaient des féministes convaincus dès cette époque. Moi aussi ! Foutaises ! en toute bonne conscience, nous partagions tous sans même le savoir des manières d'agir et de penser immémoriales ! Mais que nous l'ayons oublié montre le chemin que les féministes nous ont fait parcourir, même s'il reste à accorder les actes aux discours...

Le vieil enseignant que je suis, seul représentant (indigne) en cette journée de l'École de Vaugirard, vénérable aïeule de l'E.N.S., ayant reçu l'accueil le plus sympathique, ne saurait trop remercier ses hôtes qui furent dans l'ordre chronologique, Madame Martine Duvert, Assistante de direction, Mehdi Aït-Kacimi, Directeur communication et développement, et plus particulièrement David Faroult, Maître de conférences en Études cinématographiques et audiovisuelles et organisateur de ce colloque.

Mardi 5 juin 2018

Terre d'accueil
(suite)

« *Ce qui a existé, c'est ce qui existera, et ce qui s'est fait, c'est ce ce qui se fera. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* »

L'Ecclésiaste

L'histoire du Pays des Droits de l'Homme montre une « terre d'accueil » qui a reçu tant d'étrangers que les jeunes Français qui ne comptent pas d'ancêtre né sous d'autres cieux, sur cinq générations, sont minoritaires, et où l'on pourrait pourtant croire que rien n'a changé : on accueille les immigrants sans trop d'égards quand on en a besoin, on les renvoie de même en cas de crise, et les descendants de ceux qui ont réussi à se maintenir sont bientôt si parfaitement assimilés qu'on trouve parmi eux ni plus ni moins de xénophobes que dans le reste de la population ! Pourtant, ce n'est qu'une apparence.

La revue L'Histoire relève que « *nous sommes dans une période de sévérité sans précédent des politiques de l'immigration pour ce qui est de l'entrée des étrangers. Aujourd'hui, les étrangers qui demandent un droit de séjour en France doivent prouver qu'ils connaissent la langue française. Si ce critère avait été pris en compte pour les précédentes vagues d'immigrants un grand nombre d'entre eux n'auraient jamais pu se fixer dans notre pays, car la plupart d'entre eux ne parlaient pas le français.* » Exiger la connaissance de la langue et en donner les moyens n'est pas absurde, en soi. Mais le Témoin gaulois a personnellement connu des personnes immigrées dans les années 1920, naturalisées peu après et qui, dans les années soixante n'auraient toujours pas satisfait à nos exigences linguistiques, ce qui ne les a pas empêchées de gagner leur vie par des travaux pénibles et d'avoir

mis au monde des petits Français qui ne parleront jamais la langue de leurs parents. Aux immigrés on impose aussi, de nos jours, un cours d'éducation civique : pourquoi ne pas faire connaître nos mœurs à des gens qui viennent désormais de cultures souvent très différentes de la nôtre et qui devront, sinon l'adopter, du moins l'admettre ? Mais il faut s'être appelé Nicolas Sarkozy pour croire que quelques clichés sommaires d'histoire de France telle qu'on la racontait au XIXe siècle puissent être de la moindre utilité aux nouveaux arrivants. En fait, le but réel de ces rites de passage accumulés est de rendre plus difficile la course d'obstacles à celles et ceux qui ont eu souvent à subir les maltraitances et les exigences des passeurs, les périls de traversées où tant d'enfants, de femmes et d'hommes périssent, la désespérance des camps de rétention et les humiliations de la police. Et il faut se nommer Gérard Collomb pour s'étonner que les candidats à l'entrée en Europe fassent « *un peu de benchmarking* » (lui aussi a bien besoin de cours de français), à croire qu'il ne regarde jamais où il met les pieds, ce qui explique sans doute qu'il dérape si souvent !

Comme par le passé en temps de crise, mais bien plus énergiquement, on s'efforce donc de contenir l'afflux de ceux qui fuient la tyrannie, les guerres, la famine et la misère, en accumulant les obstacles administratifs et – c'est nouveau – en leur donnant une image aussi négative que possible de notre pays. Il est vrai que tous les pays d'Europe font de même ou, si leurs dirigeants se montrent humains dans un premier temps comme ce fut le cas en Allemagne ou en l'Italie, ils se voient submergés par le retour de ces morts-vivants que sont le fascisme et le nazisme, qui se donnent de moins en moins la peine de sauver les apparences. Car les grands mouvements migratoires en cours

résultent de causes nouvelles – climatiques, démographiques et géopolitiques qui les rendent irrésistibles – mais l'hostilité qu'ils rencontrent s'est enrichie des « acquis » de notre passé récent. La mort de Philip Roth a été l'occasion d'une excellente émission de *La grande Librairie*, où l'on assiste rarement à pareille fête. Elle nous a rappelé utilement que son œuvre exprime, par-delà les provocations, le rejet violent de tout ce qui prétend forcer les individus à se couler dans un moule : « *Ses quatre romans phares évoquent ainsi le terrorisme ("Pastorale américaine", 1997), le maccarthysme ("J'ai épousé un communiste", 1998), le politiquement correct ("La Tache", 2000) et le fascisme ("Le Complot contre l'Amérique", 2004).* » (BFMTV), c'est-à-dire tout ce que la peur des différences réveille. À l'heure où le pouvoir, en France, paraît tenté, pour gérer les problèmes inévitables que pose, dans un premier temps, la coexistence sur un même territoire de populations hétérogènes, par le communautarisme anglo-saxon, si opposé à nos traditions, il faut se demander comment définir ces communautés, quelles étiquettes coller sur le front des habitants des « quartiers », dans quels ghettos veut-on enfermer les individus ? Le pays de Philip Roth, qui a inventé le communautarisme pour maintenir la « pureté » et le pouvoir des WASP[1] nous en donne un exemple édifiant, où chacun doit choisir lors du recensement décennal le groupe « racial » auquel il se sent appartenir, à partir de critères prétendument scientifiques. Qu'on en juge par les questions 5 et 6 du questionnaire du recensement de 2010 (cliquer page suivante) qui définissent les options disponibles. Au moins, ce document a-t-il le mérite d'afficher crûment la grossièreté de la manipulation qui ôte à chacun sa part de liberté.. :

1 White Anglo-Saxon Protestant, les Blancs Anglo-Saxons Protestants, aujourd'hui minoritaires mais qui s'appuient sur les églises évangéliques.

Figure 1.

Reproduction of the Questions on Hispanic Origin and Race From the 2010 Census

➜ **NOTE: Please answer BOTH Question 5 about Hispanic origin and Question 6 about race. For this census, Hispanic origins are not races.**

5. Is this person of Hispanic, Latino, or Spanish origin?

- ☐ No, not of Hispanic, Latino, or Spanish origin
- ☐ Yes, Mexican, Mexican Am., Chicano
- ☐ Yes, Puerto Rican
- ☐ Yes, Cuban
- ☐ Yes, another Hispanic, Latino, or Spanish origin — *Print origin, for example, Argentinean, Colombian, Dominican, Nicaraguan, Salvadoran, Spaniard, and so on.*

6. What is this person's race? *Mark* ☒ *one or more boxes.*

- ☐ White
- ☐ Black, African Am., or Negro
- ☐ American Indian or Alaska Native — *Print name of enrolled or principal tribe.*
- ☐ Asian Indian
- ☐ Japanese
- ☐ Native Hawaiian
- ☐ Chinese
- ☐ Korean
- ☐ Guamanian or Chamorro
- ☐ Filipino
- ☐ Vietnamese
- ☐ Samoan
- ☐ Other Asian — *Print race, for example, Hmong, Laotian, Thai, Pakistani, Cambodian, and so on.*
- ☐ Other Pacific Islander — *Print race, for example, Fijian, Tongan, and so on.*
- ☐ Some other race — *Print race.*

Source: U.S. Census Bureau, 2010 Census questionnaire.

Les problèmes évidents que pose l'arrivée d'étrangers qui recherchent plus de sécurité et un avenir meilleur et qui, il faut le rappeler, résolvent en échange ceux qui résultent du vieillissement de la populations européenne, ne peuvent disparaître qu'avec de la patience et du temps, c'est ce que montre l'expérience. La peur, en ce domaine plus qu'en tout autre, est mauvaise conseillère et le repli identitaire mortifère, tandis qu'une attitude lucide d'accueil et de fermeté sur les principes (respect par nos administrations et par les nouveaux venus de la séparation du religieux et du civil ainsi que des droits humains) ferait avancer les choses dans le bon sens.

Lundi 11 juin 2018

Macron, président à minima

« *On met un pognon de dingue dans des minima sociaux* »
(Vidéo de propagande macronienne)

Le dernier « coup médiatique » d'Emmanuel Macron déplorant le « *pognon dingue* » gaspillé en aides sociales qui ne permettent même pas aux pauvres de sortir de la pauvreté a sans doute été contre-productif, les médias et les réseaux sociaux ayant immédiatement dénoncé cette manœuvre grossière, mais il jette un jour inquiétant sur l'évolution psychologique de notre roitelet.

Chacun sait qu'il a dû son élection improbable à son habileté à saisir par les cheveux la chance que lui offrait une conjoncture inouïe : le président sortant et son prédécesseur complètement discrédités, une candidate d'extrême droite qu'il contraindra sans peine à révéler sa nullité, et un candidat de droite qui s'effondre en pleine campagne, la presse ayant arraché son masque d'homme intègre. Mais il est le seul à croire (peut-être), à force de le répéter, qu'il a été élu sur son programme. Son score officiel de 66% ne cache aux yeux de personne le fait qu'il n'a été élu que par 44% des inscrits, soit moins de 39% des citoyens, 25% ayant préféré s'abstenir et 9% voter blanc ou nul. Encore faut-il déduire tous ceux qui ne se sont ralliés à lui que pour faire barrage au Front national, et <u>malgré son programme</u> : échappé en hâte de l'écurie Hollande, c'est-à-dire d'un faux parti de gauche, il affiche sa conversion à la droite bon teint en affirmant que le clivage gauche/droite est dépassé – vieux slogan de ceux qui nient la guerre des classes pour mieux la livrer – et affiche un programme que Margaret Thatcher n'aurait pas renié, à la grande satisfaction

des libéraux[1] qui gouvernent l'Europe. On comprend qu'ils aient acclamé son avènement, mais la fuite en avant dans laquelle il se lance peut être interprétée comme l'expression d'un début de panique face à la résistance de ce que Prévert appelait « *les terrifiants pépins de la réalité* ».

Mais voyons d'abord ce que sont ces minimas sociaux auxquels il s'attaque. Le tableau suivant, d'après *Le Monde*, et le DREES les résume :

Minimas sociaux[2]		
Désignation	**Coût**	**Montant**
Revenu de solidarité active (RSA)	**10900**	**550,93**
Allocation de solidarité pour personnes âgées (ASPA)	**3100**	**833,20**
Allocation de solidarité spécifique (ASS)	**2570**	**16,48**/jour
Prime transitoire de solidarité (PTS)	**100**	**300,00**
Allocation adultes handicapé (AAH)	**8820**	**819,00**
Allocation supplémentaire d'invalidité (ASI)	**239**	**404,17**
Allocation temporaire d'attente (ATA)	**42**	**343,50**
Allocation veuvage	**62**	**602,73**
Allocation pour les demandeurs d'asile (ADA)	**20**	**204,00**
Revenu de solidarité d'outre-mer	**650**	**511,71**
Total des minimas sociaux (en milliards)	**~30**	

1 Partisans de la liberté d'exploiter sans frein ceux qu'on emploie.

2 Le coût pour la nation de chaque aide est indiqué en millions, le total en milliards, à comparer aux 60 à 80 milliards d'évasion fiscale. Le montant par personne et par mois en euros. Chiffres de 2013 à 2018 selon les cas.

Que près de cinq millions de fainéants reçoivent l'une de ces aides mirifiques et ne parviennent pas à sortir de la pauvreté a bien de quoi indigner notre président bien-aimé ! Que ne suivent-ils l'exemple des patrons de Carrefour : « *Ainsi, l'ex-PDG Georges Plassat, qui a quitté l'entreprise en juillet 2017, va empocher un chèque d'environ 13,1 millions d'euros,*[...]. *Georges Plassat bénéficiera en outre d'une retraite complémentaire de 500.000 euros par an.* » Si encore il y fallait du talent ? Mais on sait bien que cette grâce n'est accordée qu'à Macron et à quelques rares élus ! Non, il n'y faut que le goût d'entreprendre, et beaucoup d'appétit : la preuve en est que Georges Plassat, très mauvais gestionnaire, « *est à l'origine du rachat des magasins Dia en 2014, dont 243 vont fermer en 2018, faute de repreneurs.* »[3] Mais ces minables assistés méritent si bien leur sort que beaucoup négligent même de réclamer les aides qu'on leur propose ! Il est vrai que d'autres fraudent sans vergogne, on vous le redit chaque jour, et cela vous coûterait sur ces seules aides 700 millions ! Pendant ce temps-là, « *le président* [qui, rappelle aux grincheux son entourage] *n'est pas une personnalité comme tout le monde* » s'astreint à choisir « *la solution la plus économique* », son Jet personnel, pour parcourir 100 kms ! Il a vraiment bien du mérite !

Si ses efforts pour lutter contre la pauvreté n'ont pas encore abouti – l'indice plafonne à 14,1% depuis 2014 après cette redistribution inutile, faute de laquelle il s'établirait à 22% – c'est comme on vient de le voir par la faute de ces salauds de pauvres, alors qu'on s'échine à faire ruisseler sur eux le trop-plein de richesses concentré sur quelques citoyens méritants en

3 Ce n'est que le dernier en date des honteux abus du patronat ; on sait que Macron lâche les grandes surfaces, économiquement dépassées. Sur Carrefour, voir 20Minutes.fr du 15 juin 2018. Devant le scandale, Plassat a renoncé à près de 4 millions ! Il y a bien de la misère en ce bas monde...

supprimant toutes sortes d'emplois inutiles, à commencer par ceux des hôpitaux. Si le bichon de Trump encaisse quelques coups de pieds de son maître, c'est que ce dernier est bien obligé de plaire à ses électeurs en déclarant une guerre commerciale à ses propres alliés et à la Chine, afin de garder sa majorité au Congrès à mi-mandat. Passé le 6 novembre, ce funambule saura bien rattraper les choses ! En attendant, voyez comme son toutou montre bravement les dents ! Est-ce présomption, inconscience ou affolement : on a vu notre Jupiter reprocher à l'Italie de ne pas accueillir les passagers en détresse de l'Aquarius, lui qui prend si généreusement sa part de la misère du monde. Ses seuls succès, notre président les remporte au parlement, où il trouve sans peine des majorités pour continuer à détruire le tissu social et creuser les inégalités. Encore entend-on, dans les rangs disciplinés de la France des riches en marche s'élever ici et là des protestations.

Décidément, c'en est fini de la volonté de séduire. Emmanuel Macron, avec ses beaux costumes, ses beaux discours, les fausses fuites organisées par son entourage et son arrogance, n'est qu'un bourgeois à la Prévert, de

« *Ceux que leurs grandes ailes empêchent de voler* »

mais non d'écraser impitoyablement les « gens de peu » que seuls leur aveuglement et leur désunion rendent plus faibles qu'eux. Tout cela augure mal de son avenir politique... et de notre futur proche.

Lundi 18 juin 2018

Lucien de Samosate

« *À vrai dire, ce que tu fais en ce moment est le contraire de ce que tu cherches. Tu t'imagines que tu auras l'air, toi aussi, d'une personne cultivée si tu t'appliques à acheter les livres les plus beaux, mais ta tentative est un échec et devient, d'une certaine façon, la preuve de ton inculture.* »

(Lucien, *Contre l'inculte qui achète de nombreux livres*)

Comme le bibliomane de Lucien, je dépends pour le choix de mes livres des conseils d'autrui, qui passent souvent par les médias. C'est dans *Le Monde des livres* (publicité gratuite) que je suis tombé sur un article très élogieux signalant la publication de *Lucien*, *Œuvres complètes* (traduites par Anne-Marie Ozanam, *Les Belles Lettres*, 2018, 1394 pages), qui m'a convaincu de l'acquérir.

Bien qu'ayant enseigné (entre autres) « les belles lettres », et grand lecteur devant l'Éternel, je souffrais au départ de ce qui était alors considéré comme une tare : j'étais un « moderne », comme on disait, c'est-à-dire que je ne m'étais frotté ni au latin ni au grec, lacunes que je n'eus jamais le temps ni d'ailleurs l'envie de combler. Premièrement parce que si le français savant a beaucoup puisé dans le lexique latin et grec, comme le recommandait la Pléiade et bien avant elle, le premier ne dérive pas des deux autres. Deuxièmement parce qu'il fallait parer au plus pressé, c'est-à-dire ouvrir les fenêtres alors très étroites que mes études m'avaient ouvertes sur la littérature : c'étaient plutôt des meurtrières qui ne donnaient que sur la France et, marginalement, sur l'Espagne et l'Angleterre, pays dont j'avais appris la langue écrite et l'histoire littéraire, l'une et l'autre pratiquement arrêtées au XIXe siècle. C'est donc par le biais des traductions que j'ai abordé les

littératures anciennes, comme presque tout ce que je connais des modernes. En ce qui concerne la Grèce, je n'avais jamais poussé au-delà des grands classiques du Ve siècle, ignorant tout de la période hellénistique (IIIe et IIe siècles avant notre ère) dont peu de choses, je crois, nous sont parvenues, et de la période romaine, à l'exception notable du merveilleux *Daphnis et Chloé* attribué à Longus, petit roman initiatique que l'on situe entre le IIe et le IIIe siècle de notre ère et dont la tendresse, la sensualité et l'humour m'ont enchanté. De Lucien, je ne connaissais que le nom, sans même me souvenir de l'occasion à laquelle je l'avais rencontré. La substantielle introduction d'Anne-Marie Ozanam (40 pages) m'a d'abord permis de situer ce contemporain de Longus, né en 120 à Samosate et peut-être mort à Athènes en 192. Il m'a fallu faire un détour par Internet pour apprendre que la Commagène, province orientale de la Syrie de ce temps-là, à la jonction de l'Arménie et de la Cappadoce, et dont Samosate[1] fut la capitale au bord de l'Euphrate, était alors un état client de Rome, et qu'après une histoire tourmentée comme celle de tous les pays de cette région elle a disparu comme entité politique pour se fondre dans deux vilayets du sud-est de la Turquie. En fait, on sait peu de choses de notre auteur, mises à part les confidences glissées dans ses textes, à prendre avec précaution. Ce qui paraît certain, c'est que, comme d'autres rhéteurs de cette époque, il parcourut l'empire romain à son apogée, trouvant partout un public disposé à entendre ses discours, et recueillant à ce métier gloire et fortune, et que le Moyen Âge et la Renaissance l'ont fort apprécié. Mais venons-en à son œuvre.

Faut-il l'avouer ? Mon premier sentiment fut la déception : je

1 « *En 1989, le site de Samosate est englouti sous les eaux du lac de retenue du barrage Atatürk.* » (*Wikipedia*)

découvrais un rhétoricien bavard, aux textes parfaitement huilés mais, me semblait-il, inactuels. L'éloge paradoxal – ceux du tyran Phalaris réputé pour sa cruauté, de la mouche, etc. – est un genre plutôt niais ; la prolalia, « *bavardage préliminaire* » à un discours, peut comporter également de l'humour mais ne mène pas loin non plus, et si j'ai défendu dans *Approches de l'image* (Exercice 9 : La peinture) la légitimité de l'ecphrasis, description d'un tableau, d'une sculpture, voire ici de thermes, il faut avouer qu'en l'absence de l'œuvre, elle ne présente plus guère qu'un intérêt archéologique, et j'admire la patience des traducteurs, sans doute moins animés par l'intérêt des textes que par le défi lancé par leur transposition d'une langue à l'autre. Et puis, soudain, ce fut l'éblouissement des *Histoires vraies* : sur les traces de l'*Odyssée*, ces récits fantastiques dont on a fait les ancêtres de la science-fiction mais qui, selon la traductrice, relèvent d'un genre alors très en vogue, ont connu un grand succès jusqu'au XVIIIe siècle. Érasme en raffolait, et elles ont inspiré des œuvres particulièrement importantes comme l'*Utopia* (1516) de Thomas More, *La Cité du soleil* (1604 et 1613) de Tommaso Campanella, des épisodes fameux de *Gargantua* (entre 1533-1534 et 1535) et du *Cinquième Livre* de Rabelais, un roman didactique de l'astronome Kepler, *Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari*[2], l'*Histoire comique des États et Empires de la Lune* et l'*Histoire comique des États et Empires du Soleil* (publiées respectivement en 1657 et 1662) de Cyrano de Bergerac, Les *Voyages de Gulliver* (1721) de Swift et le *Micromégas* (1752) de Voltaire ! Et voilà pourquoi le nom de Lucien de Samosate ne m'était pas étranger ! Bien entendu, ces ouvrages en ont inspiré ou influencé bien d'autres jusqu'à nous,

2 « *Johannes Kepler (trad. et notes Michèle Ducos),* Le Songe ou astronomie lunaire*, Presses Universitaires de Nancy (coll. Textes oubliés), Nancy, 1984* » (Note de *Wikipedia*)

dans les domaines du fantastique et de la science-fiction.

Ma seconde bonne surprise fut de découvrir l'incroyable modernité de sa pensée religieuse. Certes, la religion, dans le monde antique, était plutôt affaire d'observance des rites que de croyance. Mais il semble qu'au IIe siècle, dans le monde romain, on soit aussi loin de la période classique où Socrate fut accusé d'impiété, que nos Philosophes du XVIIIe siècle et nous-mêmes pouvons l'être du Moyen Âge. Cette distance est d'abord marquée par une façon de jouer avec la mythologie grecque qui n'a rien à envier à l'*Orphée aux Enfers* ou à *La Belle Hélène* d'Offenbach ou à la relation qu'entretiennent avec la mythologie chrétienne Diderot dans son *Essai sur la peinture*[3] et Anatole France dans *L'Île des pingouins*. Surtout, deux textes, *Zeus confondu* et *Zeus tragédien*, le second reprenant les arguments du premier, offrent des dialogues étonnants. Dans le premier, Cyniscos contraint Zeus à reconnaître que les dieux n'ont aucun pouvoir puisqu'ils sont

3 « *Si tous nos saints et nos saintes n'étaient pas voilés jusqu'au bout du nez ; si nos idées de pudeur et de modestie n'avaient pas proscrit la vue des bras, des cuisses, des tétons, des épaules, toute nudité ; si l'esprit de mortification n'avait flétri ces tétons, amolli ces cuisses, décharné ces bras, déchiré ces épaules ; si nos artistes n'étaient pas enchaînés et nos poètes contenus par les mots effrayants de sacrilège et de profanation ; si la vierge Marie avait été la mère du plaisir, ou bien, mère de Dieu, si c'eût été ses beaux yeux, ses beaux tétons, ses belles fesses, qui eussent attiré l'Esprit-Saint sur elle, et que cela fût écrit dans le livre de son histoire ; si l'ange Gabriel y était vanté par ses belles épaules ; si la Madeleine avait eu quelque aventure galante avec le Christ ; si, aux noces de Cana, le Christ entre deux vins, un peu non-conformiste, eût parcouru la gorge d'une des filles de noce et les fesses de saint Jean, incertain s'il resterait fidèle ou non à l'apôtre au menton ombragé d'un duvet léger : vous verriez ce qu'il en serait de nos peintres, de nos poètes et de nos statuaires* »

soumis à la Providence et aux Destinées, que leurs prophéties n'ont aucune valeur et qu'il est donc inutile de leur rendre un culte, et que le monde qui ne présente qu'injustice ne peut être gouverné par un être intelligent. Dans le second, les dieux voient un philosophe athée, Damis, mettre facilement en déroute et tourner en ridicule Timoclès, qui prend leur défense. Comment ne pas se dire que le christianisme puis l'islam on fait régresser l'humanité de plusieurs siècles, et pour longtemps ? Homo sapiens est un animal religieux parce que « *La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple* »[4]. On frémit, parce que l'Histoire bégaie, en songeant à la nouvelle religion qui se prépare peut-être, dans ce XXIe siècle où les souffrances et l'inégalité atteignent des sommets. Mais comparaison n'est pas raison.

En attendant, constatait Hermès à la fin de *Zeus tragédien* à propos de l'incroyance : « *Est-ce un si grand malheur que quelques hommes repartent convaincus par ces idées ? Ils sont bien plus nombreux à penser le contraire : la foule des Grecs et tous les barbares sans exception.* » Parvenu seulement au tiers de ce gros bouquin, je me réserve d'en reparler si j'y trouve d'autres pépites.

Lundi 25 juin 2018

4 *Critique de la philosophie du droit de Hegel* (Karl Marx, 1843)

Tahar Ben Jelloun

« *Je suis heureux d'appartenir à deux pays, deux cultures, deux langues et je vis cela comme un enrichissement permanent.* »
(Tahar Ben Jelloun, *Lettre au président de la République*, 2010)

La saison des rencontres littéraires de *Si j'écrivais* s'est terminée en beauté le jeudi 21 juin en compagnie de l'écrivain Tahar Ben Jelloun, venu présenter son dernier livre, *La Punition* (Gallimard, 2018). De lui, je n'avais lu que *L'Enfant de sable* (1985), beau roman de l'identité, mais j'avais aussi retenu les titres de publications sympathiques comme L*e Racisme expliqué à ma fille* (1997), *De l'Islam qui fait peur* (2015), et la *Lettre au président de la République* (*Le Monde* du 6 septembre 2010).

Beaucoup d'invités à ces soirées viennent avec un discours bien rodé : à peine lancés dans l'arène par Roula, notre hôtesse, ils prennent la parole et ne reprendront leur souffle qu'une demi-heure plus tard pour entendre ses questions et celles de leur auditoire[1]. Tahar Ben Jelloun, septuagénaire robuste et, si l'on ose dire, dans la force de l'âge, s'y est pris autrement : bien calé dans son fauteuil, et après quelques phrases d'introduction, il se laissera conduire par les remarques et les questions. Aussi, plutôt que de suivre les méandres de son discours, qu'il m'est impossible de reproduire à partir de quelques notes manuscrites, essaierais-je d'en livrer au lecteur les grandes lignes.

Tahar Ben Jelloun ne dit rien de sa naissance, le 1er décembre

1 Ce soir-là, nous avons eu le plaisir de retrouver parmi nous Mahmoud Hussein, c'est-à-dire Bahgat El Nadi et Adel Rifaat, venus en 2016 nous présenter le fruit d'une expérience semblable (cf. *Au Fil des jours*, page 92).

1947 à Fès, mais compare cette ville à « *une vieille dame immortelle* », tandis qu'à Tanger il « *découvre à la fois la mer, l'alsphalte et le cinéma !* ». Il y arrive à huit ans, après avoir fréquenté l'école coranique de son quartier, est inscrit à une école primaire bilingue arabo-francophone, étudie au lycée français de Tanger puis entreprend des études de philosophie à l'université Mohammed V de Rabat. Il est arrêté avec 94 responsables syndicaux pour avoir participé aux manifestations d'étudiants et de lycéens du 23 mars 1965[2].

C'est, dit-il , le point de départ de sa vocation d'écrivain. Placé en juillet 1966 avec ses camarades par le général Oufkir, ministre de l'Intérieur, dans l'équivalent de nos bataillons disciplinaires, livré à des brutes formées par l'armée française en Indochine qui leur promettent qu'ils partiront faire la guerre en Algérie et les soumettent aux mauvais traitements et humiliations d'usage, leur calvaire est aggravé par le fait qu'ils ne font l'objet d'aucune mesure judiciaire et qu'ils n'ont aucune idée du sort qui leur est réservé. C'est alors que, soutenu par le souvenir de poèmes (j'ai retenu le nom d'Aragon) qu'il se récite, par les conversations entre détenus qui évoquent la femme aimée ou leur fiancée, de grandes lectures (il demande à son frère « *un livre aussi gros que possible* », ce sera *Ulysse* de James Joyce) il entreprend d'écrire ses premiers poèmes[3], dans une langue suffisamment allusive pour que ses gardes-chiourme ne les comprennent pas. Il sera libéré en

2 Ils manifestaient contre une circulaire interdisant aux jeunes de plus de 17 ans (soit 60%) de s'inscrire en seconde. Parents, chômeurs et habitants des bidonvilles s'y étaient ralliés. Elle dégénéra et fut sauvagement réprimée.

3 Il les publiera sous le titre : *Hommes sous linceul de silence (*1971) préfacé par le fameux opposant Abraham Serfaty. « *La poésie*, nous dit-il, *c'est les mathématiques des sentiments.* »

janvier 1968. C'est le sujet de *La Punition*.

Le voici en octobre de la même année le plus jeune professeur de philosophie, à Tétouan. Revenu à la vie normale, il veut un passeport, symbole de liberté, et se le voit refuser, n'ayant pas compris qu'on attendait de lui un bakchich. Finalement, il en obtient un, bourré d'inexactitudes qu'il se garde de signaler : « *J'ai vécu avec une fausse identité en toute légalité !* ». Il ne récupérera la vraie qu'au moment de prendre la nationalité française. Car il lui faut abandonner son poste avec l'arabisation de l'enseignement, et il vient en France, où il reprend des études de psychologie et exerce pour des Marocains et des Algériens. Il fait beaucoup de réserves sur la psychanalyse – un Arabe, un Autrichien et un Suédois n'ont pas les mêmes structures mentales – et croit relever beaucoup d'impostures dans cette discipline. En arrivant à Paris, il a déposé ses poèmes chez Maspéro et est bientôt reçu par Maurice Nadeau, alors directeur de *La Quinzaine littéraire* et futur découvreur, entre autres, de Houellebecq : le voilà introduit dans le milieu littéraire parisien. En 1987, il reçoit le prix Goncourt pour son roman *La Nuit sacrée*. Désormais, il connaîtra « *le bonheur de ne plus avoir de soucis d'argent* ».

Tahar Ben Jelloun parle alors de la manière dont il pratique son métier d'écrivain. Il part d'une anecdote – *L'Enfant de sable* a pour point de départ l'histoire vraie d'une femme qui bandait les seins de sa fille afin qu'elle n'attire pas les regards des hommes – d'une date, d'un rêve – des compagnons de prison lui disent : « *Tu ne vas pas nous laisser crever ici ?* » – sans plan préconçu, et est scandalisé par la méthode d'Hervé Bazin, qui lui a montré le plan détaillé d'un futur roman. Il ne prend jamais de vacances, sans dédaigner les bons repas et la convivialité, et vit avec ses personnages. La

langue, dit-il est la patrie d'un écrivain, son identité n'a pas d'importance, c'est son œuvre qui compte. Il s'inquiète de la disparition possible de la littérature : les jeunes, selon lui, ne lisent plus et consacrent leur temps aux gadgets informatiques. Les pratiques commerciales y contribuent : dans telle grande librairie, on expose bien en vue des *best sellers* insipides, et la vendeuse ne connaît pas Michel Tournier, il faut le commander ; un rayon très discret intitulé « Belles Lettres » est réservé aux vrais livres.

Retour sur son passé : sa mère, dont il fut très proche, et qu'il a accompagnée pendant ses trois dernières années dans une longue maladie où alternaient lucidité et amnésie, et où elle a pour la première fois un peu parlé d'elle. Elle ne comprenait pas qu'on invente des histoires. Il note qu'après ce long et pénible tête à tête, son deuil fut bref. Son père, « *un héros* » à qui il doit tant, qui tenait à ce que ses trois fils soient des hommes instruits, et y parvint. Quelqu'un lui demande pourquoi il a choisi d'écrire en français : c'est dans cette langue qu'il a fait ses études, mais surtout il ne saurait pas écrire en arabe, c'est une langue sacrée qui n'a pas de « parrain » : on parle de la langue de Shakespeare et de la langue de Molière, l'arabe est la langue du *Coran*. En fait, et sauf erreur, il a parfaitement traduit en arabe plusieurs de ses textes. Il raconte avoir été choqué par le racisme en le découvrant dans sa famille à l'âge de six ans : son oncle avait pris une femme noire pour deuxième épouse, ils avaient un petit garçon de son âge, qui fut envoyé à la cuisine à l'heure du repas, la présence de ce petit cousin « de couleur » étant jugée impensable. C'est le point de départ de deux livres : *Le Racisme expliqué à ma fille* et *Le Mariage de plaisir*. Optimiste, il pense que le racisme recule... Ainsi de l'antisémitisme, autrefois « naturel ». admis. Mais beaucoup confondent juif et Israélien. D'où l'absence d'un dialogue, un

antisémitisme qui tue, faits sur lesquels s'exerce une censure, devant lesquels on se tait.

Quelques confidences encore : à propos de l'amitié, si importante que ses trahisons lui paraissent plus cruelles que celles de l'amour, d'un fils trisomique « *un amour qui dément la brutalité et la bêtise* ». En réponse à une question, il estime que Hassan II fut un mauvais roi qui a laissé à sa mort 50% d'analphabètes parmi ses concitoyens, ne s'est intéressé qu'à sa sûreté et à la fortune de sa famille, et a fait souffrir par vengeance la femme et les enfants d'Oufkir pendant dix-huit ans. Depuis, le fils n'a fait que réparer, mais beaucoup reste à faire. Ce qui nous vaut une dernière anecdote : après la libération de son fils aîné, le père de Tahar avait redoublé de prudence, se gardant bien d'exprimer en public ses opinions politiques. Mais en 1971, après l'exécution sommaire d'Oufkir, les journalistes vinrent l'interroger : « *En Amérique,* fit-il observer, *quand Kennedy a été assassiné, il n'y a eu que deux morts !* »

L'entretien se termine, il est temps de passer aux nourritures terrestres préparées par l'omnisciente Roula, et de quitter à regret l'un des plus aimables parmi les auteurs français, et le plus traduit[4], trop pressés, hélas, pour attendre la fin du dîner et solliciter une dédicace.

Lundi 2 juillet 2017

---

4 « L'Enfant de sable *(Seuil 1985) et* La Nuit sacrée*, Prix Goncourt 1987, ont été traduits en quarante-trois langues dont (en plus de l'arabe, de l'anglais et des langues européennes) l'indonésien, le vietnamien, le hindî, l'hébreu, le japonais, le coréen, le chinois, etc.*

Le Racisme expliqué à ma fille *(un succès de librairie vendu à plus de 400 000 exemplaires,), est traduit en trente-trois langues, dont trois des onze langues principales d'Afrique du Sud (l'afrikaans, le swati et l'ixixhosa), le bosniaque et l'espéranto.* »

(*Wikipedia*)

En attendant la fraîcheur

« *Pendant la canicule, nombre de personnes s'écrient : "C'est effrayant, il y a 35° à l'ombre." Mais qui les oblige à rester à l'ombre ?* »

(Pierre Dac)

J'ai hésité entre cette citation (merci *Google-Le Monde*) et celle-ci : « *Or, rentrer à Paris, en pleine canicule, serait me tuer. Pourrai-je seulement attendre sans nouvelles crises la fin de cet abominable été ?* » de Georges Bernanos (*La Joie*, 1928). En fait, l'humour de Pierre Dac et le témoignage de Bernanos, qui nous rappelle que le phénomène n'a rien de nouveau et qu'il faut raison garder, sont les deux bouts de la chaîne qu'il faut tenir, comme disait Pascal, en attendant la fraîcheur.

Facile à dire, sans doute, pour un retraité qui peut réduire au minimum son activité et même (pourquoi pas ?) s'enfuir sous des cieux plus cléments ! Mais il n'en va pas de même pour ceux qui travaillent ! Sans doute, et nombre d'entre eux souffrent, en particulier sur les chantiers. Pourtant les choses sont moins tranchées. Des travaux[1] de peinture de notre logis, entrepris dans l'espoir de finir nos jours dans un cadre propre, avant qu'il ne soit trop tard pour avoir le courage d'en supporter la gêne, et qui nous ont donné l'occasion de fuir Paris quelques jours puis obligés à y revenir, le montrent. Les peintres très sympathiques qui se sont relayés chez nous, travaillant souvent de 8 heures à 20 heures et s'accordant 45 minutes de pause à midi, étaient évidemment jeunes, entre trente et cinquante-sept ans. Le seul qui ait reconnu souffrir le devait à une entorse dont il n'avait pas attendu la

1 Ils expliquent le silence d'un mois observé par le Témoin gaulois

guérison complète pour reprendre son travail. Le quadra affirmait qu'il s'accommodait très bien des grandes chaleurs, et le troisième ne disait rien à ce sujet, mais travaillait aussi allègrement que ses collègues. Je me souviens d'ailleurs des moissons au Morvan (en particulier, du chargement et du déchargement des lourdes gerbes avec une fourche) et de l'épandage d'engrais auquel j'ai participé en août dans le Néguev, sous un soleil de plomb : j'ai le souvenir d'avoir ruisselé de sueur, non d'avoir souffert, et d'avoir vécu ces tâches avec le plaisir de relever un défi. Pour le vieil homme que je suis devenu, le simple fait de tenir mes bras au-dessus de ma tête pour accrocher des rideaux est un effort qui au bout de cinq minutes me fait trembler ! Eux poncent puis repeignent longuement un plafond sans effort apparent, même s'ils reconnaissent avoir grand besoin de repos après chacune de ces journées laborieuses. Pour leur laisser du moins le champ libre, nous avions demandé l'hospitalité à des cousins qui nous ont réservé le meilleur accueil chez eux, en Touraine, d'où ils nous ont conduits aussitôt à leur « chalet » de Vendée : cela tombait bien, et nous éloignait du climat excessif de notre cher Paris.

Devenus fort casaniers, nos excursions hors les murs sont de plus en plus rares : Deauville, que nous avons abandonnée, n'est que le

XXIème arrondissement de la capitale, et le Festival de musique de La Chaise-Dieu nous plonge depuis trois ans dans une France profonde presque inchangée, si l'on veut bien ignorer l'apparition des supermarchés et l'aménagement à des fins touritiques de l'habitat traditionnel en fermettes tout confort : grosso-modo, le paysage reste le même, comme celui des campagnes

normandes. Si le séjour chez des parents très chers et dans une maison de bois admirablement aménagée dans une sorte de village de vacances peuplé de voisins très sympathiques ne pouvait laisser qu'un excellent souvenir, le retour à un-demi siècle d'intervalle, sur cette côte d'une région particulièrement active qui est pleinement entrée dans son siècle laisse rêveur le Témoin gaulois. Dans l'intérieur de cette belle province, la campagne a conservé son aspect traditionnel, calme, verdoyante, avec ses moulins à vent et ses horribles crucifix qui égaient les rouses moulins à vent et ses horribles crucifixtes. Seules les petites villes, même si on ne se souvient plus de les avoir aperçues de la route, portent la marque évidente du passage du temps, avec les quartiers neufs, les ateliers et les entrepôts qui entourent leur cœur. Mais les effets de l'impitoyable et anarchique destruction du paysage côtier sont saisissants. Multiplication de ces campings de luxe tout confort, construits en dur comme celui où nous avons séjourné, où il fait si bon vivre en famille et entourés d'amis, mais qui n'embellissent pas le décor, et de très anonymes maisons basses et sans caractère, espaces industriels et commerciaux... Au total, j'ai le sentiment que nous avons quitté une époque, une civilisation et que nous ne sommes pas encore entrés dans la nouvelle ère post-agraire et post-industrielle, que nous vivons dans un entre-deux bâtard, une sorte de brouillon, une « Zone » façon Cocteau, sur une planète à la dérive qui attend dans l'improvisation les urbanistes, les paysagistes et les architectes appelés à la réorganiser de fond en comble, donnant enfin naissance à une civilisation nouvelle, à des beautés inédites. C'est du moins ce que je souhaite aux générations futures !

Paris, pour fuir la canicule qui n'en est pas vraiment une puisque les nuits retrouvent quelque fraîcheur, offre de bien passionnantes

expositions, dans de beaux locaux agréablement climatisés où l'on s'attarde volontiers. Nous en avons visité trois : au Petit Palais, *Les Impressionnistes français à Londres (1870-1890),* au Musée de l'Homme, *L'Homme de Néanderthal* et *Âmes sauvages. Le symbolisme dans les pays baltes*, à Orsay. J'allais oublier la collection d'oeuvres édifiantes que le Musée Branly a extraites de ses greniers, et qu'il a héritées de feu le Musée des Colonies, *Peintures des lointains*, plaisir interrompu pour nous par la chaleur excessive.

Lundi 6 août 2017

Les Détours de la mémoire

« *La mémoire est toujours aux ordres du cœur.* »
(*Rivarol*)

D'une lecture ancienne des *Pensées* de Marc-Aurèle, Le Témoin gaulois avait particulièrement retenu un précepte qui l'avait enthousiasmé pour des raisons sur lesquelles on reviendra :

« *Ne sois pas droit, mais redressé* » (VII,12).

Quelle n'a pas été sa surprise, recherchant cette phrase pour en vérifier l'énoncé, de constater que l'empereur philosophe avait pensé exactement le contraire !

On trouve en effet sur le site *Gallica* de la *Bibliothèque nationale* dont il faut signaler les grands progrès, trois éditions des *Pensées* de Marc-Aurèle. Le texte en question, VII,12, est facile à repérer, et traduit de façon concordante :

« *Sois ou droit ou redressé* »
M. et Mme Dacier (1742))

« *car ce qu'il faut à l'homme, c'est d'être droit ; ce n'est pas d'être redressé.*
(Barthélémy-St Hilaire, 1876)

« *Il faut être droit ou redressé* »
(Alexis Pierron, 1886, couronné par l'Académie française)

« *Sois droit ou redressé* »
(P. Commelin, professeur au Lycée Carnot, 1919)

Ajoutons, pour faire bonne mesure, la traduction à laquelle le Témoin gaulois croyait pouvoir se référer, qui reprend la deuxième interprétation :

« *Il faut être droit et non redressé »*
(Mario Meunier, 1964)

En dépit de ces variations inévitables, la traduction ne pouvant,

par définition, rendre le sens exact de l'original, elles ont un fond commun qui peut s'énoncer ainsi et paraît un truisme : « Il ne faut pas être tordu ! ». Il n'est pas permis à un Trissotin qui ne sait même pas le grec de prendre parti entre ces doctes spécialistes. Il croit pourtant pouvoir noter que la dernière version (celle de Mario Meunier, qu'il a retournée à son insu), qui marque une préférence pour « *être droit* » est en accord avec d'autres textes des *Pensées*. Car si Marc-Aurèle dit « *avoir pris conscience qu'*[il avait] *besoin de redresser* [s]*on caractère* » (I,7) grâce à son conseiller Rusticus, et loue son autre ami Maximus de « *donner l'idée d'un caractère droit ou redressé* » (I,15)[1], nos quatre traducteurs sont unanimes à propos de la conclusion de sa remarque III,5 :

« *Nous devons être droits, et non point redressés.* »

(Dacier)

« *Car ce qu'il faut à l'homme, c'est d'être droit; ce n'est pas d'être redressé.* »

(Barthélémy-St Hilaire

« *En un mot, il faut être droit et non point redressé* »

(Commelin)

« *Il faut donc être droit, et non pas redressé* »

(Mario Meunier)

mais cette « droiture » s'oppose, dans les lignes qui précèdent, au spectacle que donnerait un empereur hésitant, faisant appel à des conseillers avant de prendre toute décision.

Il n'en reste pas moins qu'on peut défendre la maxime opposée à laquelle reste attaché le Témoin gaulois, bien qu'elle provienne d'une lecture inattentive. Certes, il vaut mieux, au physique, être droit que redressé : l'âge le lui rappelle sans cesse, qui le penche vers la terre d'une main de fer, et l'oblige à se redresser à grand

1 Autre traduction : « *que ces vertus paraissent être nées avec lui et non le fruit d'une étude qui ait redressé la nature* (Commelin)

effort et à grande douleur chaque fois qu'il en prend conscience. Mais s'il s'agit, comme l'entend Marc-Aurèle, de qualités morales, les gens nés « droits » ne méritent pas tant d'éloges : d'abord, ils n'y ont aucun mérite, pas plus que de n'être pas affectés de strabisme ou d'une déformation de la colonne vertébrale. Ensuite et surtout, n'ayant jamais eu à revenir sur leurs jugements ni à se (faire) pardonner leurs actes, ils sont peu enclins à l'indulgence et au pardon, si nécessaires à la vie en société. Mais existe-t-il de tels caractères ? Ou n'est-ce pas une illusion barbare ou puritaine que quelques-uns se font sur eux-mêmes ? Celui qui doit sans cesse se redresser, c'est-à-dire rectifier ses jugements et corriger sa conduite, parce qu'il est conscient de ses limites, est plus apte à comprendre la majorité de ses semblables et ne jette pas le bébé avec l'eau du bain.

Enfin, si nous étions tous droits de naissance, il n'y aurait pas de réflexion éthique ou morale, et si Marc-Aurèle n'avait pas été obligé de se redresser, nous ne lirions pas ses *Pensées*. Alors oui, « *ne sois pas droit, mais redressé* » !

Lundi 13 août 2017

Au hasard de la fourchette

« *L'apocalypse est au commencement de soi puisque la fin précède toute naissance.* »

(*Victor-Lévy Beaulieu*)

Il est des semaines peu chargées d'événements ou d'activités qui méritent qu'on en parle. Celle qui finit en est une pour le Témoin gaulois. Alors, comme il s'est donné pour tâche d'alimenter cette chronique, il ne lui reste qu'à picorer de-ci delà.

Profitons-en pour revenir sur le mot de Marc-Aurèle : le conseil qu'il donne – « *sois droit* » – n'aurait guère de sens, appliqué à l'ensemble des humains. L'enfant ne serait qu'un petit animal absorbé par sa survie et livré à ses instincts si l'éducation n'entreprenait très vite de l'adapter à la société dans laquelle il est appelé à vivre : elle « redresse » et taille l'arbuste qui sans elle pousserait dans tous les sens et n'aurait aucune chance de s'épanouir, comme le montre l'exemple des enfants sauvages. On peut donc dire qu'en ce sens, personne n'est droit, tous sont « *redressés* », c'est même vrai en ce qui concerne la station debout telle que la pratique *homo sapiens*. Ce que Marc-Aurèle présente comme une exigence ne concerne que lui, ses successeurs, ses homologues, et les chefs en général : quand ils ont une décision à prendre, ils ne doivent pas, dit-il, donner le spectacle d'un homme incertain, qui se penche anxieusement vers ses conseillers pour entendre leurs avis puis se redresse pour dicter ses ordres, mais celui d'un homme droit (dans ses bottes), qui n'a besoin de personne pour choisir la bonne direction. Toutefois, il ne s'agit que d'apparences, d'image publique. L'empereur-philosophe savait au contraire s'entourer de bons conseillers, ce qui est l'une

des premières qualités d'un homme d'État.

Puisque nous sommes plongés dans l'Antiquité, revenons aussi à Lucien de Samosate. C'est une sensation curieuse de lire les anciens grecs : leur univers nous est aussi étranger que ceux de la Chine ancienne ou des Incas, et pourtant nous y reconnaissons nos racines et l'éducation – du moins jusqu'au XXe siècle – nous les a rendus familiers. Celui-ci est si soumis aux modes de son temps que des pans entiers de son œuvre ne nous paraissent pas d'un grand intérêt, et si l'on veut s'astreindre à le lire en entier, mieux vaut ne pas le faire de façon continue. Au contraire, le quitter un moment pour un bon gros polar, genre *Bleu de Prusse*, ou pour une enquête comme celle que Michel Foucault a consacrée à l'*Histoire de la sexualité* dont le tome IV – *Les Aveux de la chair* – vient de paraître, vous permet de retrouver avec un plaisir renouvelé le vieux champion de rhétorique. L'éloge paradoxal, genre facile dont on a dit du mal dans ces pages, donne sous sa plume (ou plutôt son stylet ou son calame) de petits chefs-d'œuvre comme *Le parasite ou qu'être parasite est un métier*, et même le plus beau, démonstration conduite sous la forme parodique d'un dialogue socratique. Et si *Contre l'inculte qui achète de nombreux livres* est à vrai dire bien lourd et répétitif, surtout si on le compare aux quelques lignes par lesquelles La Bruyère, dans le chapitre *De la Mode,* IX,2 des *Caractères*, exécute un collectionneur de son temps, comment ne pas croire que le premier a inspiré le second, comme son traitement burlesque des dieux a sans doute été connu par l'auteur de *La Belle Hélène* ? Le dernier texte lu, *Le Jugement des déesses*, est tout à fait réjouissant, avec son Pâris, berger lourdaud mais fier de son titre de prince et jugé expert en amour par Zeus, qui ne se laisse corrompre ni par la promesse de richesse et de puissance (Héra) ni par la gloire

(Athéna), mais se laisse acheter par Aphrodite à qui il décerne la pomme en échange de l'amour d'Hélène : si jeunesse savait !

La belle exposition *Fukami, une plongée dans l'esthétique japonaise*[1] touche à sa fin, après avoir joué les prolongations. Elle présente un double intérêt à l'éternel ignorant qui vous écrit, contenant et contenu. L'Hôtel Salomon de Rothschild où elle se tient encore pour quelques jours est situé non loin de chez lui, rue Berryer, cette petite voie branchée sur la rue du Faubourg Saint-Honoré et qui tourne aussitôt pour lui devenir parallèle et déboucher sur le Boulevard Haussmann, qui témoigne que subsistait une certaine fantaisie dans l'aménagement de Paris peu après les grands travaux qui ont redessiné la ville sous le Second Empire. Car il fut construit de 1874 à 1880, à l'emplacement de la Folie du financier Nicolas Beaujon (1717-1786), démolie et divisée en lots parmi lesquels figurait la maison où Honoré de Balzac vécut et mourut entre 1846 et 1850. Il en reste, paraît-il, deux portes, exposées dans le parc. Car l'hôtel est construit entre cour et jardins : on traverse la première pour pénétrer dans l'ancienne demeure néoclassique qu'on croirait léguée par le XVIIIe siècle, mais le visiteur ordinaire ne pénètre pas dans les jardins, qu'il ne peut contempler que par les hautes fenêtres. Légué à l'État par sa première propriétaire, sous condition d'abriter son cabinet de curiosités et des manifestations culturelles, l'hôtel a belle allure avec son hall carré surmonté d'une galerie en encorbellement, son imposante cheminée et ses vastes salons, mais n'approche pas la beauté et l'intérêt de ses voisins, Jacquemart-André (1876)) et Camondo (1914). Caché derrière son haut mur anonyme, il a

1 « Fukami*, ce mot vient de fukaï qui signifie* "*profondeur*" ». (Yoko Hasegawa, commissaire de l'exposition et directrice du Musée d'art contemporain de Tokyô)

longtemps intrigué le Témoin gaulois qui savait seulement que le Président de la République Paul Doumer y fut assassiné en 1932 par Paul Gorgoulov, qui fut à son tour assassiné la même année d'un coup de couteau (de la guillotine), au nom du peuple français : ce fut la dernière exécution en place publique.

On ne s'étendra pas ici sur l'exposition elle-même, sur laquelle tout est dit sur Internet :

– projet pédagogique : faire comprendre l'esthétique japonaise, née dans une culture qui ignore (à juste titre, on y vient en Occident) l'opposition Homme/Nature, gravée dans nos esprits par *La Bible* et la culture Gréco-latine ;
– beauté des objets exposés, des plus anciens, deux céramiques qui remontent à 5 000 ans, aux créations contemporaines ;
– place faite aux relations de cette esthétique avec l'Europe : Claudel, Picasso, Gauguin...

Le Témoin gaulois se contentera de rapporter platement que deux œuvres lui ont fortement rappelé des souvenirs de science-fiction. D'abord une énorme installation de mousse blanche prise en glace du sculpteur Kowei Nawa, présentée au sous-sol sous le titre *Foam* (2013). Longue de plus de 25 mètres et haute de plus de deux au moment où nous l'avons vue, sa forme varie, selon le catalogue, mais nous avons cru qu'il 'agissait de glace d'eau, dont elle a l'éclat, éclairant de l'intérieur la salle où elle est exposée. Malgré sa forme (informe), j'ai pensé à un roman lu il y a bien longtemps, qui décrivait l'invasion de notre planète par des extraterrestres semblables à des parallélépipèdes métalliques. L'un d'eux est capturé et le narrateur reçoit par télépathie, en entrant dans la salle où il est détenu, le choc d'une indicible angoisse. Ensuite, deux admirables vidéos de plans fixes généralement rapprochés du paysage naturel de l'île d'Amani intitulée *Dokkyaku*

(*Visiteur solitaire*), l'une d'Isson Tanaka, 2013, l'autre de Kanako Azuma[2], 2018) m'ont rappelé le film *Soleil vert* où l'humanité ayant perdu tout contact avec la surface de la terre ravagée par une guerre atomique, les mourants se voient offrir un film déployant les magnifiques paysages de jadis.

Il semble paradoxal qu'un peuple assis sur des volcans, cerné par des installations nucléaires fragiles et dévastatrices, où les espaces végétaux sont rongés implacablement par l'activité humaine, soit encore capable de célébrer la beauté du monde et d'y ajouter celle qu'il crée. Mais n'est-ce pas le cas de toute notre espèce, dont tous les augures annoncent la disparition prochaine ? À moins qu'elle n'ait le temps et les moyens de trouver une autre planète habitable et d'entreprendre un exode qui ne saurait concerner que quelques hommes et femmes de pouvoir, accompagnés de l'équipe nécessaire à leur survie. On peut imaginer une humanité nomade, portant dans d'autres mondes sa folie destructrice et ses plus nobles aspirations. Mais est-ce bien souhaitable ?

Samedi 18 août 2018

2 Les musiques qui accompagnent ces trois œuvres sont belles, mais les textes d'Édouard Glissant insérés dans la dernière vidéo sont creux et boursouflés.

Retour de vacances

« *La vieillesse ne me semble pas du tout le morne vestibule de la mort, mais comme les vraies grandes vacances, après le surmenage des sens, du cœur et de l'esprit que fut la vie.* »
Marcel Jouhandeau (*Réflexions sur la vieillesse et la mort*)

Il y a quelque chose de paradoxal à parler de vacances quand on est retraité. Mais quel nom donner à ces échappées qui vous tirent pour quelques jours ou quelques semaines de votre traintrain ? Bien que celles dont il sera question se soient déroulées pendant la semaine du festival de musique de La Chaise-Dieu, celui-ci y a occupé une place trop secondaire pour en faire le titre de cet article, comme les deux années précédentes[1].

Le trajet de la Porte de Bercy à Clermont-Ferrand dans le wagon du petit train interrégional, confortable mais cahoté sur des rails fatigués, aurait ressemblé à celui de l'an dernier si une panne ne nous avait immobilisés pendant deux heures vingt à quelques kilomètres de Vichy. Près de deux heures durant, le malheureux mécanicien bricola sa machine comme au bon vieux temps, dans l'espoir de la faire redémarrer, sans recevoir le moindre secours, mais en nous informant périodiquement de ses progrès. Pour leur part, les passagers firent preuve d'une patience exemplaire, ou plutôt d'une placidité bovine, et je songeai non sans honte à ce que j'avais affirmé en Espagne en 1956 : « *un jour, dans un compartiment bondé, comme tous se plaignaient de la chaleur et de la lenteur des trains, disant que nous avions bien de la chance en France, je répondis naïvement que nous n'accepterions jamais de vivre dans ces conditions.* »[2] Il

1 *Au Fil des jours VI*, p. 148 et *Au Fil des joursVII*, p. 139
2 *Soleils éteints*, p. 18

semble que si Français et Espagnols ont parcouru depuis le même chemin, ce fut en sens inverse : nous sommes apparemment mûrs pour la dictature tandis qu'ils ont retrouvé le goût de la liberté ! Quant à la SNCF, elle préfère privilégier les luxueux TGV comme le franquisme se targuait de son Talgo, et laisser pourrir le reste de son matériel et de ses voyageurs, quitte à indemniser ces derniers : à Vichy où l'on finit par arriver, on apprit que la panne était due à un court circuit entre la locomotrice et le wagon de queue, et on nous distribua gratuitement un panier repas et des crayons de couleur pour occuper les enfants, le temps de décrocher le wagon défectueux après avoir réparti ses voyageurs dans les autres voitures, et on nous promit le remboursement à 50% de nos billets ! Bel exemple de la gestion de nos entreprises en ce début de XXIe siècle : on use les infrastructures léguées par le siècle précédent jusqu'à la corde, ou plutôt jusqu'à l'accident qui contraindra à songer à leur entretien ou à leur remplacement ; il en va ainsi des voies ferrées, des ponts et, constat terrifiant, des centrales nucléaires, des ressources naturelles, du capital biologique de l'humanité et même de celui de la planète.

Ayant enfin retrouvé nos amis qui nous avaient attendus en s'offrant un excellent déjeuner, ces derniers nous conduisirent à un gîte nouveau dont je me garderai bien de publier le nom, de peur qu'on ne nous le souffle l'an prochain, comme le précédent, car nous espérons y retourner « *Pourvu que Dieu* [nous] *prête vie* ». Imaginez une longue maison basse au bord d'un lac, dans un paysage enchanteur et calme, un vaste appartement aussi propre que confortable, des hôtes charmants et attentifs. De quoi vous laisser songeurs, non ?

« *Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?* »)

Mille choses, parbleu : se promener dans les bois, dormir,

converser, manger à deux tables succulentes, celle de nos hôtes et celle de notre amie D***, grande cuisinière devant l'Éternel et conductrice émérite qui nous transportera jusqu'à la ville du Puy – si elle a changé depuis ma dernière visite, en 1966, son avare municipalité n'a pas songé à en rendre plus accessibles l'admirable cathédrale (134 marches à gravir), son cloître et son trésor qui recèle une merveilleuse collection de chasubles précieuses du XVIIe au XIXe siècle et d'autres objets de culte – et bien sûr aux concerts de La Chaise-Dieu : si le quatuor Takâcs nous a enchantés par son interprétation de Mozart, Ernő Dohnányi et Mendelssohn, et si nous avons terminé en beauté avec l'orchestre national Bordeaux Aquitaine dirigé par Paul Daniel (Ravel, Tchaïkovski), le récital Couperin, mal conçu et mal maîtrisé, du claveciniste Benjamin Alard qui nous avait émerveillés l'an dernier avec Bach, fut une grande déception : visiblement, le maître n'était pas en forme. Et puis nous fûmes victimes du succès du festival ou de son organisation, et il fallut subir, au lieu du concert que nous avions réservé, *Une petite Histoire de la musique*, spectacle donné en famille par le pianiste Pascal Amouyal, son épouse la violoncelliste Emmanuelle Bertrand et la petite violoniste fort prometteuse Alma (onze ans), leur fille, qui cabotina gentiment sous les yeux attendris de papa et maman, couple aussi prévoyant que talentueux, qui tient en réserve une petite cadette ; celle-ci participa aux salutations finales et prit sa part d'acclamations, à titre d'entraînement, sans doute. Les enfants à qui ce spectacle de patronage était évidemment destiné, nombreux et ravis, et les dames attendries applaudirent bien fort.

Enfin, en un gîte comme ailleurs, on a toujours le plaisir de lire. Ce fut pour moi l'occasion de découvrir, bien tardivement, *Portnoy et son complexe* de Philip Roth, dont on m'avait dit beaucoup de

mal. Comme souvent chez les humoristes américains, le départ est lourd et laborieux, et il est vrai que le héros montre beaucoup plus d'imagination dans ses exploits juvéniles de masturbateur frénétique que dans ses amours d'adulte (si l'on peut dire) qui ne séduit que de superbes *shikses* (filles de *goyim*) plus ou moins déjantées et se fait honteusement éconduire par les (trop) saines Israéliennes. On pourrait aussi reprocher à ce jeune et brillant bénéficiaire de l'*American way of life* sa noire ingratitude envers des parents qui ont sacrifié leur vie à sa réussite et dont il méprise l'ignorance et les préoccupations mesquines, à croire que son complexe le place plus haut dans l'échelle des êtres. Mais quelle verve, et quelle jubilation dans le tableau qu'il brosse de la société américaine dans son ensemble et de la minorité juive à laquelle il appartient, de l'enfant appliqué qu'il fut, de sa mère possessive et de son père soumis ! Cette autofiction prend la forme d'un long monologue en présence d'un psychanalyste silencieux et se termine sur l'unique mais savoureuse intervention de celui-ci, à qui la traduction prête l'accent tudesque du baron de Nucingen : « *Pon* (dit le docteur)*, alors maintenant nous beutêtre bouvoir commencer, oui ?* ». J'ai lu aussi avec intérêt *La Promesse d'Hector,* petit essai[3] offert par notre ami M***, bien que je me situe, à bien des égards, à des années-lumière du narrateur, officier de carrière comme son père et leurs ancêtres depuis que le premier de la série s'est engagé contre Napoléon (il est donc probablement anglais ?). Après avoir beaucoup baroudé, notre héros est parvenu au sommet des honneurs et envisage de rechercher la mort sur le champ de bataille, mais revêtu de son bel uniforme d'apparat et

3 *La Promesse d'Hector*, de Percy Kemp, Éditions *Les Belles Lettres*, mars 2018. Il me semble que ce texte s'inspire du *Tombeau d'Achille* de Vincent Delecroix. Mais ce qui était confidence du philosophe devient ici simple procédé, quel que soit l'intérêt des commentaires de Kemp sur l'*Iliade*.

non « *de ce treillis de camouflage qui fait du combat un acte furtif et presque honteux* ». Je ne crois pas, comme lui, que « *La patrie, comme la vie, exige qu'on lui sacrifie. Terre de nos pères, elle a besoin qu'on l'irrigue du sang qu'elle nous a donné. À défaut de quoi, elle s'assèche et devient stérile.* » et pas d'avantage qu'un homme se doit de prouver par les armes qu'il est « *le meilleur* », convictions qui me paraissent dignes des Incas et qui me révulsent. Mais je suis sensible à certaines réflexions sur la relation qu'il établit entre service militaire et démocratie, sur l'illusion qui consiste à croire que les civils peuvent impunément se réfugier derrière une armée de métier, alors que les progrès de « l'art militaire » conduisent à protéger les combattants, qui s'éloignent de ce qui fut « le champ de bataille » pour mieux frapper l'adversaire, les drones étant l'aboutissement d'une longue évolution qui a commencé avec le jet de pierres et de flèches... les populations civiles, passives et sans défense, étant comme au Moyen Âge les principales victimes. Autre piste intéressante : nos états-majors ne se connaissent plus d'ennemis, seulement des « menaces » provenant de « *fous criminels* ». Notre brave soldat se lamente, cette doctrine le prive de la « *gloire* », puisqu'il ne sera plus appelé qu'à neutraliser des aliénés. Que ne pousse-t-il plus loin l'analyse pour démasquer les intérêts et l'idéologie qu'ils secrètent pour mieux nous manipuler tous ?

En somme, ces courtes vacances auront bien joué leur rôle. Nous en rapportons des forces nouvelles, quelques photos et quelques kilos à perdre, comme il se doit, de bons souvenirs, bien qu'en ce qui me concerne j'aie fait au Puy, une fois de plus, l'amer constat que les escaliers d'aujourd'hui sont beaucoup plus rudes à gravir qu'en ma jeunesse, et quelques nouveaux sujets de réflexion.

Jeudi 30 août 2018

De la Guerre

« *La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.* »
Vauvenargues (*Maximes*)

I.a récente lecture d'un petit ouvrage mi-roman, mi-essai[1], dont le héros est un officier issu d'une longue lignée militaire me conduit à revenir sur la guerre, phénomène dont la persistance pose des problèmes complexes que le pacifisme ne suffit pas à résoudre. C'est un sujet sur lequel je ne me suis jamais complètement expliqué bien que je l'aie souvent abordé, et que je n'aie pas varié, depuis que j'ai pu prendre du recul par rapport au conformisme d'une enfance qui fut profondément marquée par elle.

Non que j'aie eu à en souffrir. Elle s'est déroulée loin de moi, et comme le paisible paysan du XVIIe siècle d'une vignette comique d'un vieil *Almanach Vermot*, à qui un cavalier demandait « *Où est le champ de bataille ?* » j'aurais pu répondre : « *La guerre ? C'est au bout du jardin !* ». Car elle ne s'est manifestée à moi en 1939 que par les conversations des adultes, le passage du long cortège des envahisseurs en juin 1940, puis leur présence obsédante dans les rues de Paris, l'étoile jaune imposée aux juifs, le bruit lointain des bombardements, leurs traces encore fumantes sur la ligne Paris-Nevers, les images édulcorées des actualités cinématographiques, Radio Londres contre Radio Paris... Fils de commerçants, mis à l'abri dès 1943 dans notre famille paysanne, je n'ai même pas souffert des restrictions alimentaires et n'ai eu à regretter que les fruits exotiques, oranges et bananes, et le chocolat... La guerre, ce furent alors les colis à notre prisonnier et ses lettres, les

1 *La promesse d'Hector*, voir article précédent, page 4, note 3

apparitions furtives des F.F.I., les villages que les nazis brûlaient alentour en représailles à leurs actions... L'écrasement du Reich millénaire ne fut pas le signal du retour à la paix. En Europe sévissait la guerre froide qui menaçait à chaque instant de s'enflammer, et nos soldats n'en finissaient pas de guerroyer dans notre empire colonial en proie aux mouvements d'indépendance. L'absurde et monstrueuse guerre d'Algérie[2], à laquelle, comme étudiant, je me suis opposé de toutes mes forces, comme avant à celle du Vietnam, m'a coûté vingt-huit mois de servitude militaire sans nulle grandeur, mais elle n'a fait que m'effleurer. Sursitaire, versé malgré moi dans les paras, j'ai bénéficié, si j'ose dire, de la « pacification » menée de la façon que l'on sait par nos braves généraux, et si j'ai beaucoup patrouillé dans les rues de Blida et « crapahuté » das le djebel voisin, je ne me suis trouvé pris que dans une seule escarmouche et mon unique permission m'a évité de tomber dans la seule embuscade qui ait fait des morts dans les rangs de ma compagnie. Depuis, la guerre est redevenue pour moi ce qu'elle était avant et n'a cessé d'être pour la plupart de mes concitoyens : un lointain spectacle dont on nous livre des images de plus en plus insupportables, mais qui ont perdu leur impact à force d'être déversées sur nos écrans.

Dés que mes maîtres jésuites eurent dessillé le regard que je portais sur le monde, j'avais pris en haine la guerre, quels qu'en fussent les motifs, tout ce qu'elle représente et tout ce qui y est lié. Je voudrais avoir écrit le mot définitif de Saint-Exupéry dans *Pilote de guerre* : « *La guerre n'est pas une aventure. La guerre est une maladie. Comme le typhus.* ». Car toute ma génération a été élevée dans la conviction que c'était une aventure, et de toutes la plus exaltante, et j'ai dit ailleurs le plaisir qu'éprouvaient à ce grand jeu

2 Voir *Petite Chronique du temps perdu*, sur ce site.

la plupart de mes camarades, pour qui cette période est souvent restée la plus belle de leur vie, comme l'attestent la plupart des témoignages d'anciens combattants et les souvenirs que s'inventent bien des anciens appelés du contingent qui n'ont jamais affronté ni même aperçu un seul de nos adversaires. Or c'est une maladie infantile de l'humanité (aura-t-elle le temps d'en guérir ?) comme toute violence privée ou publique exercée contre nos semblables, une sorte de défoulement sauvage par lequel les animaux sociaux que nous sommes croient se libérer du poids des contraintes auxquels ils sont soumis. Mais à quel prix ! Et pour servir quelles idéologies, c'est-à-dire quels intérêts ? Hegel, qui tourne en dérision le « *doux rêve* » de paix perpétuelle de Kant, en fait une médecine au service des nations, qu'il exalte : « *La guerre préserve la santé morale des peuples.* » (*Leçons sur l'étude scientifique du droit nature*). C'est que « *La guerre joue un rôle dans l'organisation du monde par Dieu... Sans la guerre, le monde sombrerait dans le matérialisme* » comme l'explique le général Helmut von Moltke, le vainqueur de 1870, dans sa lettre au Docteur Bluntschli, juriste et spécialiste du droit international. Déjà, un autre général prussien, Clausewitz, avait expliqué que « *La guerre est une poursuite de l'activité politique par d'autres moyens.* » On sait à qui profite cette activité ! En fait, le désordre engendré par les guerres et les révolutions donne l'illusion du changement mais ne résout rien qui ne pourrait l'être par la négociation. Ce qui ne signifie pas qu'il soit plus sage de se rallier aux thèses pacifistes.

Rejetant par principe la violence, je n'ai pas refusé de servir une cause que je savais injuste et perdue d'avance. C'est que les choses ne sont jamais simples. Aucune guerre n'oppose les justes aux méchants, le camp du bien à celui du mal. Pas même celle, nécessaire, que les Alliés ont menée contre l'Axe, pas même les

guerres d'indépendance. Il est des causes justes (l'écrasement du nazisme, la dignité des peuples et des personnes...) La guerre, quelle que soit la raison pour laquelle on s'y engage ou s'y résigne reste « la mère de tous les crimes ». Les dirigeant nazis étaient des psychopathes particulièrement pervers, qui avaient réussi à obtenir l'adhésion enthousiaste de la majorité de l'un des peuples les plus civilisés d'Europe. Les Alliés les ont combattus avec des moyens dont certains peuvent être qualifiés de crimes contre l'humanité, comme l'écrasement des villes allemandes par des bombardements massifs mais non aveugles : ils ont pris soin d'épargner le potentiel industriel du pays tout en semant la mort et la terreur parmi les civils. Encore s'agissait-il de démoraliser l'arrière pour mettre un terme aux combats, mais on sait aujourd'hui que le double bombardement atomique du Japon après le rejet de la proposition de négociation avancée par le Mikado n'avait pas d'autre motif que le désir d'expérimenter la nouvelle arme en grandeur réelle. Non moins inhumains et criminels furent à leur petite échelle l'état-major et le gouvernement français, pour qui le « maintien de l'ordre » injuste qu'ils défendaient a justifié l'humiliation, la torture et l'assassinat de leurs adversaires, mais ces derniers ont recouru aux mêmes méthodes pour prendre le contrôle de leurs concitoyens et contre le colonisateur et ils ont montré aux dépens des harkis, que de Gaulle leur a cyniquement livrés, quel sort ils auraient réservé aux Français d'Algérie s'ils étaient tombés en leur pouvoir. Mais c'est le piège monstrueux que nous tend la guerre : quand elle se déclenche, elle ne nous laisse pas le choix.

« *Qui veut la guerre est en guerre avec soi.* » disait justement Alain, dans *Mars ou la guerre jugée*, bel essai pacifiste d'un ancien combattant qui savait de quoi il parlait, et dont la lecture m'a

soutenu en Algérie. Mais qui ne veut pas la guerre n'est pas toujours libre de la refuser. On m'objectera que ce fut le cas d'un nombre appréciable d'Américains pendant la guerre du Vietnam, et d'un tout petit nombre de Français pendant celle d'Algérie. Mais les États-Unis, ancienne colonie traditionnellement anti-colonialiste jusqu'alors, s'étaient transformés en agresseurs dans cette affaire, et leurs citoyens ne se sentaient nullement menacés par les « Viets ». Pour qu'un Français déserte, il fallait qu'il renonce à toute solidarité avec ses compatriotes d'Algérie, c'est-à-dire qu'il les considère globalement comme seuls responsables de la colonisation ou du moins de la tentative de la maintenir à tout prix, et qu'il ferme les yeux sur les méthodes du FLN, adhérant à la doctrine selon laquelle « on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », qui revient à accepter le principe de la guerre. Mais les Algériens, soumis aux pressions des deux camps, n'avaient pas le choix : il fallait qu'ils s'engagent d'un côté ou de l'autre. Et Munich a montré qu'il ne sert à rien de céder à toutes les exigences d'un malade mental décidé à faire la guerre : « *Vous avez voulu éviter la guerre au prix du déshonneur. Vous avez le déshonneur et vous aurez la guerre* » n'a probablement jamais été dit ou écrit par Winston Churchill, mais comme beaucoup de mots historiques qui n'ont jamais été prononcés, celui-ci résume parfaitement la situation. C'est pourquoi je crains fort que les Européens, habitués à la protection du parapluie américain que Trump menace de leur retirer, aient sans doute été follement imprudents de considérer qu'aucune autre menace ne pesait sur eux que celle de lointains « terroristes ». Que le journaliste Nicolas Hénin l'ait inventée ou non, la réplique qu'il prête à Poutine, le 7 juin 2007, en réponse à des observations de Nicolas Sarkozy sur la Tchétchénie et l'assassinat d'une journaliste – « *C'est bon, tu as fini là ?* [...] *Alors je vais t'expliquer. Tu vois, ton pays il est comme ça* [en

faisant un geste avec ses mains], *le mien il est comme ça* [en écartant les bras] » [...] « *Tu continues sur ce ton et je t'écrase.* » – résume parfaitement la situation, à ceci près que Poutine attache sans doute un plus grand prix aux actes qu'aux paroles.

On s'interroge, bien tardivement, sur ce que devrait être une défense européenne. Je répondrais : une défense, justement, car le temps où l'Europe partait à la conquête du monde est bien révolu. Une armée de métier, instrument de guerres extérieures, est incapable d'assurer la sécurité des citoyens, qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes. On peut envisager deux modèles : celui de la Suisse, qui a fait reculer Hitler devant le danger de s'y enliser (joint à l'utilité de ses banques) et *L'Armée nouvelle* de Jaurès, où l'on pourrait piocher quelques idées le jour où une vraie gauche se sera reconstituée.

Jeudi 6 septembre 2018

Repentir : ma conclusion est hélas, bien naïve. Je m'en explique dans une notule du même jour (page 207).

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Maurice Audin

«*Quand la loi édicte une vérité officielle, nous disons "non"*»
(Jean-Pierre Azéma, Interview de *Libération*, 21 décembre 2005)

Une récente décision de l'actuel président de la République a fait quelque bruit dans le Landerneau médiatique, effet sûrement recherché par un dirigeant en mauvaise posture dans les sondages. Mais pour une fois que son choix répond à l'une de ses attentes, le Témoin gaulois ne boudera pas son plaisir, bien qu'il ait quelques réserves à émettre à ce sujet.

Mais rappelons d'abord brièvement les faits pour ceux qui n'en auraient pas connaissance. En ce temps-là, les journaux de gauche paraissaient avec de larges plages blanches, laissées par les ciseaux de la censure aux endroits où auraient dû figurer des informations sur la guerre d'Algérie et les exactions de notre glorieuse armée. Des témoignages circulaient sous le manteau, comme *La Question* (1958, 150 000 exemplaires, dont le mien, édités en Suisse après saisie) de Henri Alleg, interpellé le 12 juin 1957 chez Maurice Audin, le lendemain de l'arrestation de son camarade, et transféré au sinistre centre d'interrogatoires d'El Biar où il aperçut celui-ci, déjà marqué par la torture, avant d'être interrogé à son tour : « *Tu vas parler ! Tout le monde doit parler ici ! On a fait la guerre en Indochine, ça nous a servi pour vous connaître. Ici, c'est la Gestapo ! Tu connais la Gestapo ? Puis, ironique : Tu as fait des articles sur les tortures, hein, salaud ! Eh bien ! maintenant, c'est la 10e D.P. qui les fait sur toi*. »[1]. La pratique systématique de la torture et de l'assassinat des combattants du F.L.N. et des militants communistes ralliés à la cause de l'indépendance et soupçonnés de les aider, couverte par

1 *La Question*, Éditions de Minuit, p. 33, citation de *Wikipedia*

le gouvernement « socialiste » de Guy Mollet, était connue de tous les Français, à l'exception de ceux qui s'en foutaient et de ceux qui ne voulaient pas le savoir... c'est-à-dire de la majorité. Maurice Alleg, ancien directeur du quotidien communiste interdit en 1955, *Alger républicain*, était entré dans la clandestinité, où il poursuivait la lutte avec sa plume. Son ami Maurice Audin, jeune et brillant mathématicien, assistant à l'Université d'Alger qui procéda à sa soutenance de thèse *in absentia* au mois de décembre suivant, hébergeait des militants algériens traqués par les paras de Massu. Mais à cette époque, en Algérie, tout communiste était suspect d'être un « terroriste » aux yeux de l'armée, et tout appelé titulaire du bac (donc considéré comme « intellectuel » !) et ayant exprimé son opposition à la guerre était réputé communiste.[2] Dés le 1er juin 1963, et bien que le corps de Maurice Audin n'ait jamais été retrouvé, son acte de décès, à la date du 21 juin 1957, est établi par le tribunal de grande instance d'Alger. Depuis sa disparition, sa femme et leurs trois enfants n'ont cessé de demander que l'État reconnaisse sa responsabilité. C'est ce que vient de faire Emmanuel Macron qui « *reconnaît, au nom de la République française, que Maurice Audin a été torturé puis exécuté ou torturé à mort par des militaires qui l'avaient arrêté à son domicile* [...] *et reconnaît aussi que si sa mort est, en dernier ressort, le fait de quelques-uns, elle a néanmoins été rendue possible par un système légalement institué* ». Pour Josette Audin, devenue veuve à l'âge de 26 ans, et leurs trois enfants alors en bas âge, et pour tous ceux qui les ont soutenus, c'est une immense victoire.

Et pourtant, deux réserves s'imposent, qui tiennent en peu de

2 Le futur Témoin gaulois, traité de « Cosaque » à son arrivée en Algérie, et accusé par les putschistes d'avoir créé une cellule communiste (voir la nouvelle *Une belle carrière* dans *Fantasques*, p. 224) en sait quelque chose.

mots : le Témoin gaulois a toujours été réservé vis-à-vis des déclarations de culpabilité et de repentance, et réprouve qu'on s'en remette à l'État pour dire la vérité historique. Sur le premier point, si le texte[3] remis à Josette Audin est irréprochable, il est regrettable qu'Emmanuel Macron ait prononcé à cette occasion le mot de « pardon », très largement repris par la presse, et pour de nombreuses raisons sur lesquelles on est revenu souvent dans ces pages[4]. Pour le lecteur pressé, disons que le sentiment de culpabilité ne peut être partagé ni par Macron, né vingt ans après les faits, ni par ceux qui ont combattu la politique coloniale, ni par ceux qui l'ont conduite ou servie et affirment n'avoir fait que leur devoir[5], comme le montre la réaction du fondateur de feu le Front National ; que presque tous les acteurs du drame étant morts, soixante ans plus tard, ainsi que les contemporains qui ne s'en souciaient guère, on ne voit pas au nom de qui le président pourrait faire repentance : de la France, alors qu'il n'y a presque plus de Français concernés ? De l'État dont il est le chef ? Mais les états sont des monstres froids, parfaitement insensibles à la souffrance des hommes, et celui-ci comme tous les autres continue de tuer sans état d'âme quand il le juge utile à ses intérêts : notre président, comme son prédécesseur, n'hésite pas à pratiquer des « exécutions ciblées » à l'aide de drones : est-ce beaucoup plus propre que la gégène et la baignoire ? Si l'État

---

3 Publié en version intégrale dans *L'Express* du 14/09/2018

4 En particulier dans les articles suivants d'*Au Fil des jours* :
– *Carte postale : Berlin, vue d'ensemble*, p.170
– *En finir avec la Guerre d'Algérie*, p 78
– *Culpabilité*, p. 94

5 Sauf quelques jeunes appelés immatures qui se sont laissés dévoyer par leurs supérieurs : qu'est devenu ce petit séminariste dont parlait le colonel Pierre-Alban Thomas, qui tournait consciencieusement la manivelle de la gégène ?

pouvait demander pardon, ce serait pure hypocrisie. On n'adressera pas ce reproche à Macron qui s'est laissé aller à une improvisation orale dont les médias se sont emparés : simple imprudence ou maladresse. Reste à savoir ce que signifie cette reconnaissance, et pourquoi elle nous réjouit. Ces mêmes États brutaux et aveugles, véritables machines à broyer les hommes, n'ont évidemment aucun titre à dire la vérité historique, c'est-à-dire quels événements se sont déroulés, quand et comment : c'est la tâche difficile et souvent impossible des historiens. La reconnaissance par l'État français des crimes qu'il a fait commettre en Algérie n'ajoute rien à la connaissance que nous en avions. Mais elle marque le triomphe de la vérité historique sur Léviathan, obligé de courber la tête devant elle. C'est en cela, et en cela seulement, que la déclaration dont il s'agit mérite d'être saluée et même célébrée.

Ceci dit, il ne faut pas se leurrer : ces aveux qui se sont succédés de Chirac à Macron, en passant par Hollande, sont bien moins motivés par le désir de justice, même s'il n'est pas absent, que par des calculs électoraux. Contenter telle ou telle catégorie de citoyens permet de continuer à creuser le fossé qui sépare les riches des pauvres : c'est pourquoi la Cinquième République est si prodigue de réformes « sociétales », en particulier celles qui touchent à la morale sexuelle, et de révisions de la « vérité historique officielle », expression contradictoire dans ses termes.

Lundi 17 septembre 2018

Choses vues

« *Mais descendons vers la Seine. C'est un fleuve adorable. On ne se lasse pas de le regarder.* » (*Le Flâneur des deux rives*, Guillaume Apollinaire)

***

Dans le métro, quatre personnes sont assises non loin de nous. Le père et le fils sont dans le sens de la marche, la mère et la fille leur font face. Le père a un nez gigantesque et l'air débonnaire, la mère un visage plutôt agréable, empreint de bonté. Le fils ressemble beaucoup à son père, la fille à sa mère ; pour l'instant, le visage des deux adolescents n'exprime rien.

Deux jeunes chinoises, debout, entretiennent une conversation animée. Elles sont grandes, belles et rieuses. À une réplique de son amie, l'autre cesse de sourire, ouvre la bouche ; ses lèvres dessinant un ovale parfait découvrent légèrement trois de ses incisives supérieures. Elle dit, sur le même ton très grave, en détachant bien les deux interjections : « Ah ! Ah ! »

Un mendiant unijambiste se faufile à toute vitesse entre les jambes des voyageurs. Assis, il glisse sur le derrière à la manière des culs-de-jatte, peut-être pour qu'on le prenne pour l'un d'eux, et apostrophe vivement ceux qui ne s'effacent pas assez vite pour lui laisser passage.
Les voyageurs debout s'écartent de mauvais gré. Personne ne lui fait l'aumône. D'ailleurs, est-ce bien un mendiant ?

***

Sur la ligne 84, une fillette d'une dizaine d'années cajole en minaudant la dame qui l'accompagne, une servante sans doute

issue de l'immigration à l'air doux et patient. Il s'agit de descendre de l'autobus rue Ruysdaël, de manière à traverser à pied tout le Parc Monceau. La dame, qui compte sans doute aller jusqu'à Murillo ou Courcelles refuse, lui explique qu'elle est fatiguée et ne fera pas tout ce chemin à pied : « Non, je ne descendrai pas ici ! » L'autobus s'arrête, la petite fille descend posément, sans un regard en arrière. La servante la suit, résignée.

***

Au bord du trottoir une jeune fille de seize à dix-huit ans, jolie, frêle, ses menus bras encore bronzés par le soleil des vacances, se bat avec une petite moto blanche trop lourde, bien qu'accordée à sa taille. La rue est déserte : pas le moindre garçon de son âge pour l'aider et engager la conversation. Seuls passent une dame accompagnée d'un vieux monsieur qui fait encore des efforts pour se tenir droit en marchant.

***

Rue Jouffroy (dont les bourgeois du quartier ont allongé le nom d'une particule car l'inventeur de la navigation à vapeur était marquis d'Abbans et, comme les Giscard, ils se sont épris des titres de noblesse après avoir un peu coupé la tête de ceux qui les portaient pour prendre leur place), trois ou quatre grandes boutiques d'alimentation cachère se succèdent. En ce temps de Kippour, elles ont essaimé sur le large trottoir pour y exposer sur des tréteaux de bizarres fruits vert pâle. Ce doivent être, disons-nous, des fruits « pieds noirs » auxquels personne de nos deux familles, la catho morvandelle et la turque sépharade, n'a jamais goûté. Je voudrais bien savoir leur nom, bien que ça ait l'air plutôt fade ?
Pourquoi attendre, consultons Google. L'oracle nous apprend

qu'il s'agit de trégors, que nous appelons cédrats en français. Tiens, j'ai rencontré ce fruit dans mes lectures, et croyais que c'étaient des sortes de citrons dont on faisait des confitures et des sorbets. Exact, ce sont des agrumes. Les meilleurs sont produits en Calabre, et les communautés Habad (loubavitch) rappellent qu'elles sont indispensables à la célébration de *Souccot*, (Fête des Tentes, du 23 au 30 septembre cette année) en vertu, m'apprend leur site, de ce verset : « *Et vous prendrez pour vous le premier jour, le fruit de l'arbre hadar [cédratier], des palmes de dattier, une branche d'un arbre tressé et des saules de ruisseau, et vous vous réjouirez devant l'Eternel votre D.ieu pour une période de sept jours.* » (*Lévitique* 23, 40). De fait, les mêmes étals proposaient aussi, au moins, la branche tressée.
Mais nos chers vieux *Turcos* avaient oublié tout ça ! Au moins, cette promenade m'aura appris quelque chose. Pourtant j'ai lu le *Lévitique* en des temps très anciens, mais n'ai guère pris garde à ces prescriptions dont ce vieux pharisien de Saul, alias Paul de Tarse, alias Saint Paul, a dispensé les chrétiens, qu'il avait persécutés pour le compte de Rome avant de les rejoindre pour leur apprendre à haïr les juifs. Plus doué pour la haine que pour l'amour, il n'aimait pas davantage les femmes, créées pour servir leurs seigneurs et maîtres, et qui ne paieront jamais assez cher d'avoir entraîné les hommes dans le péché...

***

Cette excellente commerçante nous confie ses problèmes :
« ...il est si difficile de trouver du personnel !
– Pourtant, lui dit ma femme, vous avez une petite vendeuse charmante ? Je l'ai vue la dernière fois...
– Elle n'est pas restée, elle n'est pas du métier, ne serait jamais devenue autonome, je l'ai vu tout de suite... Et puis, elle était wash wash wash, vous voyez ce que je veux dire ?

– ? ? ?
– Elle avait l'accent des banlieues, ça fait fuir les clients ! »
Heureusement pour elle, on vient d'apprendre qu'il lui suffit de traverser la rue pour retrouver du travail. D'autant qu'elle n'a pas le type arabe...

***

« Flâneur des deux rives », je longe désormais trop rarement les quais de la Seine, mais la franchis souvent, et prends toujours le même plaisir à contempler les divers paysages qu'elle offre. « *On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve* », notait Héraclite et seul le nom de ce fleuve aux rives changeantes demeure. Il en est ainsi de tous les lieux historiques, comme des neiges et des roses d'antan. Mais cela suffit à nous relier aux dames du temps jadis qui ont hanté ses berges, de la très sage Héloïse à la très folle Marguerite Duras, à tous ceux qui l'ont chanté, de François Villon à Léo Ferré en passant par Baudelaire et Apollinaire, et au « *badaud peuple de Paris* », de Rabelais à Marat, de Hugo à Aragon, si actif, si divers, tantôt indifférent, tantôt chaleureux, capable d'une longue et excessive patience, et d'imprévisibles révoltes...

Lundi 24 septembre 2018

Le Livre contre la mort

« *Je veux rédiger mes pensées vouées à défendre l'homme contre la mort* »
(*Le Livre contre la mort*, Elias Canetti, Albin Michel, 2018,p.30)

J'ai dit dans Notules IV (p.208), voici une semaine jour pour jour, la déception que m'avait causée le livre posthume d'Elias Canetti. Pourtant, j'en poursuis la lecture, et m'aperçois qu'il me faut nuancer ma première réaction.

J'attendais une réflexion non pas originale – tout a été dit à ce sujet, et depuis bien longtemps – mais un point de vue personnel, qui puisse être partagé ou refusé, accepté ou combattu et je n'ai trouvé d'abord que la répétition obsessionnelle d'une idée fixe plutôt bête : « *Dieu qui n'existe pas m'en soit témoin* […] *: je n'admets pas la mort, et c'est tout* » (p.102), et dont l'auteur paraît sentir parfois le ridicule. Il ne voudrait pas mourir, soit. Qui donc le souhaite, sinon ceux qui souffrent plus qu'ils ne peuvent supporter, et ces malheureux en fin de vie dont on s'ingénie à prolonger au-delà de toute raison l'existence végétative et sans espoir, qui dépendent d'aide-soignants surmenés pour boire un verre d'eau et pour le moindre soin corporel, que je rencontre dans les EHPAD en attendant, peut-être, de les rejoindre ? Mais le souhait que la mort n'existe pas n'a aucun sens, parce qu'elle est l'autre face de la vie, unie à elle comme le côté pile au côté face d'une pièce de monnaie ou, comme disait Saussure, le signifiant et le signifié. Mais en l'occurrence, quel serait le signifié ? Je crois bien qu'il n'y en a pas. Si la perspective de notre propre mort est absurde, au point de relativiser beaucoup le sens que nous essayons de donner à notre vie, mais doit être acceptée parce qu'elle fait partie du jeu, il est vrai que celle de nos proches est

insoutenable, au moment où nous est infligée cette amputation. Puis nous nous habituons à vivre avec nos morts, notre mémoire leur offrant la seul forme de survie qu'on puisse espérer, et c'est bien l'un des sens que Canetti donne à sa révolte : « *Les morts ne se comptent pas, ils se nomment, et reviennent parfois, lorsqu'on les invoque de tout notre être, à la vie qu'ils n'ont jamais perdue* », du moins tant que quelqu'un s'en souvient et les évoque.

L'autre sens, qu'il note en quelques mots – « *Je traîne un lourd fardeau, j'aime vivre.* » (p.50) – a été naturellement relevé par certains commentateurs, qui le relient à juste titre au traumatisme dû au nazisme. Ainsi, dans un article remarquable de *La Cause littéraire* du 29 septembre 2018, Gilles Banderier évoque-t-il à son propos « *l'horreur indépassable de la Shoah* ». Mais il faut aller plus loin, ou être plus précis. Canetti répond à sa façon, névrotique, au fameux « *Viva la muerte* » lancé par l'ignoble José Millán-Astray y Terreros et repris par les franquistes. C'est en fait la devise de tous ceux qui ont pour vocation de tuer, minables assassins agissant seuls ou en bandes, ou tueurs de plus grande envergure, qui ont besoin d'une idéologie démente – fascisme, nazisme – ou de la promesse d'un paradis pour justifier leurs massacres. Entre ceux qui aiment la vie et ceux qui aiment la mort passe une ligne qui ne coïncide nullement avec celle qui sépare en politique la droite de la gauche et qui marque un fossé infiniment plus large et profond. Physiquement épargné par deux guerres et un génocide, Elias Canetti, qui était juif et avait connu les humiliations que l'Europe de ce temps réservait à ses coreligionnaires et senti le vent du boulet, en a assez éprouvé l'horreur pour ne pas s'en remettre et en perdre la raison dès qu'il y songeait : qui donc pourrait s'en étonner ou le lui reprocher ? Enfin, certains textes presque en marge du sujet donnent à réfléchir, comme celui où il

découvre, bien tardivement, que la violence est en lui et en nous tous, et que son inhibition est due aux circonstances et non à la nature profonde de chacun[1].

Voilà ce que je peux mettre au crédit de ce livre bizarre. Pourtant, chaque fois que je le referme, je suis consterné de voir tant de talent gaspillé. Recevoir puis donner la vie, c'est aussi recevoir puis donner la mort. C'est la dure loi de tout ce qui vit. Mais le souvenir des jours heureux devrait suffire à qui en a connu pour l'accepter. Surtout, les grands yeux des enfants qui découvrent la beauté du monde et les yeux brillants des jeunes, leurs rires et leurs espoirs, permettent de dire, paraphrasant Ronsard :

« *Notre mal ne vaut pas un seul de [leurs] regards* ».

Lundi 1er octobre 2018

1 Écrit en 1968 : « *Tout ce qui est arrivé depuis l'aube des temps résulte d'une disposition, d'une possibilité qui existe en chacun de nous.* », etc. (p.187)

À bâtons rompus

« Just the place for a Snark! I have said it thrice:
What I tell you three times is true. »
(Lewis Carroll, *The Hunting of the Snark*)

Elias Canetti : il disait « *J'aime la vie, je hais la mort* » et, le répétait sans fin et sur tous les tons. La camarde finit par l'emporter. Mais il eut le temps de jouir de la vie pendant quatre-vingt-neuf ans, sort enviable, et de se prendre pour un grand penseur, ce qui est pitoyable.

Hard times : il nous a fallu trois tentatives pour visiter l'exposition qui se tient au Musée Jacquemart André. Dimanche, nous avons rebroussé chemin en apercevant six énormes cars de tourisme qui stationnaient devant sa porte, et la foule qui patientait sur toute la longueur du bâtiment. De là nous avons pris le bus 93 pour un saut au Petit Palais, où sont exposées des œuvres de Jakuchū, peintre japonais du XVIIIe siècle. Je ne me souviens pas d'avoir vu là des autocars, mais oui bien d'une queue de dimensions comparables à la précédente. Nous avons contourné le Grand Palais et pris le 83 pour revenir au boulevard Haussmann, puis rentrer chez nous à pied. Mais une troisième tentative nous a introduits dans le saint des saints. J'en conclus que la tribu Le Pen, au lieu de s'en prendre aux travailleurs étrangers qui mangent notre pain, mais le fabriquent et construisent en plus nos bureaux (on en édifie beaucoup à Paris, où ils restent généralement vides, c'est autant de places en moins pour des logements neufs, pour maintenir et faire croître les prix de l'habitat, avec la complicité d'une municipalité « de gauche »), la horde Le Pen, dis-je, ferait mieux de dénoncer comme moi les

touristes, qui nous apportent des devises mais nous privent de notre patrimoine culturel et du leur en envahissant nos musées !

Le Caravage : sa vie évoque irrésistiblement celle de notre Villon ; mauvais garçon mais artiste sublime, habitué des tavernes et des bordels et grand bagarreur, condamné à mort pour avoir tué un homme dans une rixe, il échappe au châtiment. La mort du poète français, dont on ne sait rien, pourrait bien avoir ressemblé aussi à celle du peintre italien. Celui-ci, fuyant les tueurs qui l'ont laissé pour mort à Naples et les chevaliers de Malte qu'il a offensés échoue, épuisé, sur la plage de Porto Ercole d'où il compte se rendre à Rome pour demander au pape sa grâce et sa protection. Mais, malade, il meurt bientôt, probablement à l'hôpital de ce petit village toscan où sa mort est consignée le 18 juillet 1610. Il avait trente-neuf ans. Villon, lui, banni de Paris pour dix ans, disparaît sans laisser de traces en 1463, à l'âge de trente-deux ans.

Mécréant : comme notre poète national dont on devine qu'il souriait de la foi naïve de sa mère, mais qui écrivit une prière à son intention, il se moquait des

« *Paradis peints où sont harpes et luths* »,

ce qui lui valut un procès mais, pour plaire à ses commanditaires, il brossait avec vigueur des sujets bibliques d'où il avait presque exclu la mythologie chrétienne – l'ange emplumé de *Saint Mathieu et l'Ange*, qui ne figure pas parmi les dix Caravage ici présentés, expose dans la transparence des étoffes qui le drapent un corps d'éphèbe dans une pose affectueusement déhanchée qui évoque la grâce des mignons de Henri III plutôt que la Grâce divine ou celle « *des êtres spirituels, non corporels* » dont le dernier catéchisme catholique (1992) enseigne l'existence – tout sentiment religieux étant absent, quoi qu'on prétende, de ses toiles. Son œuvre

vigoureuse tranche singulièrement avec ce que peignaient ses prédécesseurs, et ceux de ses contemporains qui s'en sont inspirés paraissent souvent mous comparés à lui. David, montrant la tête de Goliath qu'il vient de trancher n'est pas un héros glorieux, mais un jeune garçon bouleversé par l'acte qu'il vient de commettre ; Jésus n'est, dans *Ecce homo*, qu'un homme souffrant, ou plutôt tourmenté par d'autres hommes, et un quelconque voyageur dans *Le Souper à Emmaüs* ; *Saint Jérôme* n'est qu'un grand vieillard dont on devine à peine l'auréole signalée par un reflet dans le clair obscur, et *Saint François* parvient à l'extase dans les bras d'un ange qui a pris les traits inhabituels d'un jeune et beau géant souriant et bien en chair, tandis que *Saint Jean Baptiste au bélier*, joli gamin des rues aux yeux rieurs, paraît sortir des pages païennes de *Daphnis et Chloé* ou du *Satyricon* plutôt que de celles du *Nouveau Testament*. Ni le peintre ni les prostituées qu'il a prises pour modèles n'ont oublié le métier de ces dernières : passe encore pour l'admirable *Judith*, qui tranche la gorge d'Holopherne avec, sur son joli visage buté, une expression d'effort appliqué mêlée d'un peu de dégoût, c'est bien le rôle que la veuve a choisi pour sauver son peuple, mais si on peut admettre que l'extase de *Marie-Madeleine* est d'origine mystique, c'est qu'à moins d'être exorciste, il n'est pas aisé de distinguer certaines formes de sainte révélation de l'orgasme, vrai ou simulé.

Hôtel Jacquemart André : l'accès aux salles d'exposition se mérite par l'ascension d'un étage qui en vaut bien deux, et elles offrent un espace très limité. Avantage : on ne peut y exposer que trente à quarante toiles, ce qui est la bonne dose, celle qu'un amateur normalement constitué peut absorber en une fois ; les expositions de deux cents œuvres et plus du Grand Palais exigeraient au moins deux visites. Inconvénient : on s'y entasse, et il serait

impossible d'approcher des œuvres si la plupart des visiteurs ne préféraient écouter leur audioguide plutôt que regarder les toiles exposées. Ces somptueuses bâtisses du XIXe siècle dont l'Hôtel Camondo est un exemple encore plus beau n'étaient pas plus destinées à cette fonction qu'à assurer un réel confort à leurs occupants, mais à faire étalage de leur richesse. En sortant, bien qu'habitués de longue date à ces lieux, nous avons tourné à droite alors que la sortie est à gauche, et nous sommes retrouvés dans la chambre magnifique de « Madame ». Sa situation, en rez-de-jardin, m'a fait penser à un vieux couple de voisins de mes parents. Ils habitaient une maison aussi haute que vaste qui devint surdimensionnée après le départ des enfants. Ils finirent par ne plus occuper que la cuisine, qui était immense : trop de marches pour monter à l'étage, et trop de pièces à aérer, à chauffer et à entretenir. La dernière fois que je parlai au vieil homme, dans son jardin où il nous avait fait dire de passer pour prendre des légumes, il venait de subir l'ablation de la prostate et, pour des raisons qui m'échappaient alors, s'en montrait profondément humilié. Il pleurait en en parlant, et ne voulait plus parler de rien d'autre...

Lundi 8 octobre 2018

Venise décevante

« *Que c'est triste Venise* » (*Charles Aznavour,* chanson)

Après la visite au Grand Palais de la très décevante *Venise éblouissante*, qui nous a paru au contraire bien terne (j'ai retrouvé ce mot, sans surprise, dans la critique de France culture), se pose une question : à quoi tient la réussite d'une exposition ? Il y faut sans doute des œuvres qui méritent le détour, un lieu adapté pour les accueillir et les exposer, de bons éclairages, etc. Mais rien n'est encore gagné si la scénographie ne repose pas sur une idée forte.

Les organisateurs de cette exposition ont eu, à coup sûr, pour premier souci, d'accumuler tableaux et objets témoignant de la créativité et de la richesse de la Sérénissime, non pas à son apogée culturelle (c'est-à-dire, comme toujours, dans la période où s'amorce le déclin), mais au XVIIIe siècle, quand elle jetait ses derniers feux, avant de perdre son indépendance sous la pression de Bonaparte, grand pillard devant l'Éternel, et de devenir la fabuleuses ville-musée que nous connaissons et que Paris est en passe de devenir à son tour sous nos yeux. Pour ce faire, ils se sont donné beaucoup de mal, mais leur travail a été couronné de succès. L'exposition réunit des tableaux de grands maîtres bien connus – Canaletto, Guardi – le charmant Pietro Longhi, beaucoup d'œuvres des Tiepolo, peintres appliqués qui ne leur viennent pas à la cheville mais qui eurent, à l'occasion de notre visite, le mérite de rassembler longuement devant une grande toile ennuyeuse le seul groupe important qui encombrait, ce soir-là, l'exposition... Parmi les sculptures, on a emprunté au Louvre *La Foi* (?) d'Antonio Corradini, représentation d'une femme dont un voile de marbre laisse voir les traits, et que l'on cite ici pour la

virtuosité technique dont témoigne cette espèce de trompe-l'œil sculptural, d'ailleurs fort beau. Le rayonnement européen des Tiepolo, Pellegrini et Carriera est illustré consciencieusement. Les fastes et les frasques de l'opéra et du fameux carnaval, qui durait six mois, sont largement évoqués par des peintures – c'est l'époque de Vivaldi (représenté par une simple partition !) et du compositeur allemand Johann Adolph Hasse, de Porpora et de chanteurs mythiques comme le fameux castrat Farinelli et Faustina Bordoni, impitoyablement caricaturée par Anton Maria Zanetti, mais aussi des instruments de musique, des masques, des costumes... En somme, tous les ingrédients ont été réunis, et pourtant, la mayonnaise ne prend pas.

Pourquoi les *vedute* si lumineuses de Canaletto et de Guardi, bien mal mises en valeur, les toges somptueuses des procurateurs, les robes des femmes et les costumes masculins du XVIIIe siècle, ces échantillons de la mode la plus gracieuse de toute l'histoire perdent-ils ici tout leur éclat ? À cet égard, les vidéos comme par exemple la *bande annonce* sont trompeuses, parce que l'éclairage a été revu et que leur montage ne reflète en rien la scénographie. À propos d'éclairage, notons des négligences ou des maladresses qui provoquent de larges reflets sur certains tableaux, les rendant illisibles au moins en partie. Une autre erreur a été d'entasser des tableaux dans de minuscules salons vite remplis, même au cours de cette nocturne peu fréquentée, ce qui en rend l'accès difficile. Enfin, comme trop souvent, les textes explicatifs sont peu lisibles : sans doute est-ce pour inciter les visiteurs à louer des audioguides ? Mais c'est l'auteur même de la scénographie, Macha Makeïeff, « *directrice du théâtre de la Criée à Marseille, metteuse en scène et créatrice de décors et de costumes* » qui, dans *une vidéo*, révèle le défaut de conception fondamental de cette exposition, se flattant

d'avoir accordé la primauté au « *discours scientifique* », réduisant à un « *pas de côté* » la place faite à la fantaisie et aux sens. « *Discours scientifique* » paraît bien prétentieux, s'agissant de commentaires sur l'histoire de Venise trop allusifs pour instruire ceux qui l'ignorent et superflus pour un public moyennement cultivé. Quant au « *pas de côté* », il se borne à l'intervention de jeunes acteurs, sur un plateau étroit et encombré. Le seul instant de grâce, ce soir-là, fut l'apparition, au-dessus de nos têtes, sur le palier du grand escalier que nous nous apprêtions à gravir, d'une troupe gracieuse de jeunes comédiennes accourues comme en dansant, qui s'immobilisèrent quelques secondes contre la balustrade, comme fascinées par un spectacle invisible pour nous, avant de dévaler les marches. De quoi regretter que la visite terminée, personne n'ait eu envie, parmi nous, d'attendre un quart d'heure au minimum la représentation suivante : les quelques bancs disposés devant la scène étaient occupés depuis longtemps.

En somme, nous avons revu ou découvert quelques chefs-d'œuvres, contemplé de beaux objets, et cette visite a été l'occasion d'une bonne soirée familiale. Mais de l'exposition proprement dite il ne nous reste à tous que l'impression d'un luxueux bric-à-brac. L'éblouissement promis, que nous avait procuré par exemple l'exposition *Canaletto – Guardi Les deux maîtres de Venise,* organisée avec bien moins de moyens par le musée Jacquemart André, entre septembre 2012 et janvier 2013, n'est pas, cette fois, au rendez-vous. Pour sauver quelque chose de ce naufrage, le Témoin gaulois suggère aux organisateurs de développer les vidéos existantes, dont les auteurs sauront mettre en valeur les œuvres exceptionnellement réunies.

Lundi 15 octobre 2018

Rebâtir un état de droit

Naguère, dans nos « démocraties », les citoyens choisissaient librement leurs représentants. Cette liberté s'exerçait, de même que l'action des représentants, dans le cadre d'un état de droit et était assurée par le vote à bulletin secret. Aujourd'hui, ces deux garanties sont si fort malmenées qu'il est permis de se demander jusqu'à quel point on peut encore parler de démocratie, même dans le sens minimal qui vient d'être proposé. Et s'il est possible d'en sauver quelque chose.

Les réseaux sociaux ont-ils fait voler en éclats la réserve que la majorité des citoyens observaient au sujet de leurs convictions politiques ? Nombre d'électeurs affichent hautement leurs choix et argumentent – ou mentent – dans l'espoir d'en influencer d'autres, et font souvent preuve de talent dans cet exercice qui n'est efficace que si les messages sont brefs et percutants. *Twitter*, à l'origine, a dû son succès à la limitation draconienne de la longueur des textes qui y était autorisée. Et sur *Facebook* et ailleurs, le meilleur moyen de se faire entendre du grand nombre est de recourir au slogan humoristique ou haineux, à l'invective, à la caricature ou à de brèves vidéos. Peu d'usagers de ces médias prendront le temps de lire un texte de plus de cinq lignes, et on ne raisonne guère en si peu de mots. Il est vrai que les sociologues ont montré depuis longtemps que l'opinion se constitue, en politique comme en tous domaines, par le recours à des personnes connues pour s'intéresser à telle ou telle question, et réputées compétentes de ce seul fait, dans les groupes auxquels elles appartiennent. Il est probable que les interventions dans le débat politique des réseaux sociaux sont le fait, d'abord, de ces « experts », la principale nouveauté étant la facilité donnée à ceux

qui les suivent de multiplier leurs messages en les répétant fidèlement (copier/coller) ou en les « partageant », ce qui ne demande qu'un clic et leur conserve toute leur force. Le premier effet du web est donc non pas de faire appel plus que par le passé aux sentiments basiques, aux passions, à l'espoir ou au désespoir, à la haine ou à la dérision, ce qui a toujours été le principal moyen de convaincre les masses, que de décupler l'impact des messages simples qui les excitent et d'exaspérer les passions. On notera au passage que les dictatures disposent désormais de moyens imparables de repérer leurs adversaires et donc de les réprimer. L'autre effet, mis en évidence par l'élection de Trump, le choix du Brexit par l'électorat britannique et les manœuvres en cours au Brésil est la possibilité, pour qui en a les moyens financiers, d'exploiter la masse des données rassemblées par les réseaux sur chaque citoyen, et de manipuler à volonté son vote sans même qu'il en ait conscience. Dans ces conditions, le vote n'exprime plus que la puissance de ceux qui tirent les ficelles, et les élections, qui permettaient, en révélant les lignes de fracture de la société et les rapports de force, d'engager un dialogue, ne servent plus qu'à exacerber des passions opposées.

Si, pour faire court, on dit que l'état de droit est celui qui soumet tout citoyen, riche ou pauvre, puissant ou faible, aux mêmes lois et lui accorde les mêmes garanties, il est évident qu'il n'a jamais été parfaitement établi : aujourd'hui comme hier,

« *Selon que vous serez puissant ou misérable,*
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir »
(La Fontaine, *Les Animaux malades de la peste*, *Fables*, VII,1).

Comme au temps de Jean Valjean, un petit larcin d'un montant de quelques euros coûte bien plus cher à une vendeuse qu'un énorme casse de dizaines de milliards opéré dans les caisses de

l'État à une bande organisée de banquiers et de cols blancs. De même qu'à l'époque de La Fontaine, le duc de Saint-Simon traitait de « *fainéants* » ceux qui cherchaient du travail, un privilégié de notre temps, le ministre de l'Intérieur Castaner, dont la belle jeunesse s'est usée à « gagner sa vie » en jouant au poker et à fréquenter la pègre, les accuse de « *toucher les allocations chômage pour partir deux ans en vacances* » et la chasse aux petits fraudeurs de la sécurité sociale, d'ailleurs légitime, est plus importante aux yeux de nos gouvernements que les combines des laboratoires pharmaceutiques, qui lui coûtent bien plus cher ! Les partis politiques, eux-mêmes, ont pris de si mauvaises habitudes pour se financer que leurs leaders ont fini par considérer qu'ils étaient au-dessus de la loi, témoins l'indignation des Le Pen et Mélenchon quand on ose examiner leurs comptes. Le second est si choqué qu'il en a perdu la raison, exposant au grand jour sa véritable nature et révélant les délices du régime qu'il prétend instaurer : « *Je suis la République !* » Faut-il pour autant désespérer ?

Le Témoin gaulois ne sera jamais un adepte du « Tous pourris », sachant que c'est faux et que cette condamnation sommaire a toujours servi à ouvrir la voie aux dictateurs. Or, à supposer qu'un « homme fort » gouvernant sans contre-pouvoirs soit parfaitement honnête, cela ne servirait à rien. De Gaulle en son temps ne rendait des comptes qu'aux électeurs, et gouvernait à son gré. Personnellement intègre et au-dessus de tout soupçon, il s'en remettait pour l'économie et les finances et tout ce qu'il considérait comme « *subalterne* »[1] à son entourage : « *L'intendance*

1 Lors de l'Affaire Ben Barka, si semblable au récent et sordide assassinat de Khashoggi et qu'il avait qualifiée de « *vulgaire et subalterne* », Badinter lui reprocha de « *couvrir de sa grande ombre* » le SDECE qui y avait trempé. Dans la même « *grande ombre* » l'argent circulait aussi sans contrôle.

suivra ! » disait-il. Ses mandats successifs furent une époque bénie pour les affairistes, comme le Second Empire et notre époque. La vigilance nécessaire ne peut être confiée à un seul homme. Il y a malversations quand l'occasion en est offerte par le système, or le nôtre l'encourage. La tâche prioritaire des militants des partis républicains usés par le pouvoir et en pleine déliquescence n'est pas de reconquérir ce pouvoir. Une responsable socialiste notait justement que promettre de « gouverner autrement » en France, comme le fait une partie de la gauche, est une forme de populisme, parce que si on s'y essaie, « *on prend tout de suite une claque* ». La dernière tentative, qui fut celle de Mitterrand, l'a amplement démontré. Encore faut-il en tirer les conséquences, et au lieu de se résigner à gouverner pour les plus riches, fût-ce en traînant les pieds quand on se prétend de gauche, réfléchir sérieusement aux institutions qui permettraient de garantir l'égalité des citoyens devant la loi et le respect de tous leurs droits. Ce matin, une intervenante expliquait sur *France culture* que les partis étaient essentiellement financés par 1% des Français, les plus riches bien sûr, et que les subventions de l'État étaient calculées pour cinq ans au prorata des voix recueillies aux législatives, ce qui empêche les petits partis d'évoluer. Elle proposait, pour y remédier, d'instituer un impôt uniforme de sept euros pour chaque contribuable, avec l'obligation d'indiquer sur sa déclaration d'impôts à quel parti il le destinerait. La règle « égalitaire » proposée est injuste : quid des SDF ? comment exiger une somme, même modeste, de gens vivant sous le seuil de la pauvreté ? Est-il juste qu'un smicard et un milliardaire contribuent à la même hauteur au fonctionnement des institutions ? En revanche, interdire tout financement privé des partis et confier le contrôle de leur trésorerie à des juges indépendants (et non au parquet) et à un nombre suffisant de

fonctionnaires[2], faire prendre en charge par l'État la totalité de leur fonctionnement et de leurs campagnes, et demander chaque année que sur chaque déclaration fiscale figure la possibilité pour l'électeur de désigner le parti qu'il souhaite subventionner, est une réforme envisageable. C'est sur ce genre de débats que l'on devrait s'orienter.

Les réseaux sociaux ont peut-être porté un coup irréparable au suffrage universel. Mais ce n'est après tout, comme la sainte ampoule du sacre de nos ancien rois et le tirage au sort si bien manipulé par Mélenchon dans son parti, qu'une fiction juridique. La vérité est que ce sont toujours les plus habiles ou les plus forts (par les armes, l'argent ou la parole) qui gouvernent. Le seul combat politique qui vaille est de limiter leur emprise par des contre-pouvoirs et des contrôles qui les obligent à respecter à la lettre les droits humains.

Lundi 22 octobre 2018

2 La fraude fiscale à grande échelle est ouvertement encouragée : un particulier risque aujourd'hui un contrôle tous les 60 ans, et une entreprise tous les 130, faute de contrôleurs, dont on ne cesse de réduire le nombre : si le nombre de contrôleurs des impôts (5 000) n'a pas varié entre 2002 et 2016, celui du personnel des Finances qui les aide dans leur tâche a baissé de 32 000, et on envisage la suppression de 20 000 postes avant la fin de l'actuel quinquennat !

Destins partagés

« Quoi, ne savez-vous pas que cela ne sent point ? » (Malebranche)

Il y a quelque chose de surprenant dans l'intérêt croissant qu'on porte en Occident aux animaux, à leur bien-être, voire à leur bonheur et à leurs droits, à l'heure même où l'humanité, toutes sociétés confondues, exerce sur elle-même, sur tout ce qui vit et sur la petite planète que nous partageons, une violence sans précédent, entretenant des guerres toujours plus cruelles, détruisant espèces et environnement. Et l'on peut s'interroger sur les raisons de cette mutation de la sensibilité.

Car nous venons de très loin. S'il était possible de voyager dans le temps, nous serions révulsés par le spectacle des rues, leur saleté, leur puanteur (passée l'époque romaine, on ne s'est vraiment préoccupé de créer un réseau d'égouts souterrains, à Paris, qu'à partir de 1836 et surtout de 1854, la ville ayant été touchée à deux reprises par une pandémie de choléra) et bien peu d'entre nous survivraient à la consommation de l'eau de Seine, puis à partir du XVIIIe siècle de fontaines moins polluées, distribuée par les porteurs d'eau jusqu'à l'aube du XXe siècle, l'accès à l'eau courante n'étant généralisé à Paris qu'en 1930, où les canalisations s'arrêtaient souvent sur le palier des plus pauvres. Et les tueries d'animaux sur la voie publique, en l'absence d'abattoirs, ne nous révolteraient pas moins que la manière dont beaucoup d'enfants étaient traités en public par leurs parents : faut-il rappeler le texte de Montaigne, témoin au-dessus de tout soupçon, qui mentionne « *...des garçonnets que je voyais écorcher, cogner et meurtrir par quelque père ou mère furieux et mis hors de lui par la colère ! Vous leur voyez sortir le feu et la rage des yeux,* […] *avec une voix tranchante et tonitruante, et ils s'en*

prennent souvent à des êtres qui ne font que sortir de nourrice et qui sont estropiés et abrutis de coups. Et notre justice qui ne s'en occupe pas ! »[1] En France et en Europe, il semble que ce genre de « corrections dans l'intérêt de l'enfant » n'aient guère ému avant le XXe siècle. C'est que les parents avaient pour premier souci d'être obéis, et qu'on appliquait aux enfants, jugés incapables d'entendre raison, les méthodes alors en usage pour dresser les animaux. Aujourd'hui encore, des faits divers prouvent chaque semaine que, soit lâcheté, soit indifférence ou pire, le voisinage tolère encore bien des violences exercées dans les familles et qu'il ne peut ignorer.

Le temps paraît bien éloigné où Malebranche, philosophe disciple de Descartes et théologien distingué, prenait au pied de la lettre l'hypothèse des animaux-machines et en déduisait que les bêtes ne connaissaient pas la souffrance. Le Témoin gaulois a retrouvé sans peine une anecdote fameuse rapportée par l'abbé Nicolas Charles Joseph Trublet (1697-1770) dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle* (*Mercure de France*, 1756) : « *M. de Fontenelle contait qu'un jour, étant allé le voir aux Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, une grosse chienne de la maison, et qui était pleine, entra dans la salle où ils se promenaient, vint caresser le P. Malebranche et se rouler à ses pieds. Après quelques mouvements inutiles pour la chasser, le philosophe lui donna un coup de pied, qui fit jeter à la chienne un cri de douleur et à Monsieur de Fontenelle un cri de compassion. Eh ! Quoi, lui dit froidement le Père Malebranche, ne savez-vous pas que cela ne sent point ?* » Imputer à cette théorie scientifique, comme on le fait, tous les mauvais traitements et sévices infligés aux animaux relève du délire : elle n'a jamais touché les cultures musulmane et africaines, où je ne sache pas que les animaux soient traités avec

1 *Essais*, II,31, *De la colère,* 1595. Traduction en français moderne par Guy de Pernon.

une bienveillance particulière, ni jadis les masses paysannes d'Europe et d'Amérique, mais il est vrai qu'elle a régné sur nos laboratoires, justifiant jusque dans nos lycées et universités les pratiques les plus horribles de la vivisection, parfois sans anesthésie.

Pourtant, ce n'est pas d'aujourd'hui que des défenseurs des animaux se font entendre. La dénonciation de la vivisection remonte pour le moins au XVIIIe siècle, où Voltaire s'indigne : « *Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines mésaraïques.* » (*Dictionnaire philosophique*, 1764), ce qui n'a pas empêché cette pratique de s'étendre, malgré l'apparition d'associations de défense : Société protectrice des animaux (SPA, 1845), Ligue Populaire contre la Vivisection (1882 avec Victor Hugo, Président d'honneur, et Alphonse Karr, Président), Ligue française contre la vivisection (LFCV, 1956). Si la loi proposée par Jacques Delmas de Grammont, général de cavalerie et député bonapartiste, a puni en France les traitements cruels infligés aux animaux dès 1850[2], tous les commentateurs font justement remarquer que l'amendement de Guy-Henri-Modeste de Fontaine introduisant le mot « *publiquement* » dans ce texte l'a dénaturé, allant à l'encontre de ce qu'avaient voulu ses promoteurs : c'est la sensibilité du public qu'il s'agit d'épargner, et non l'animal lui-même. De plus, le législateur n'étend pas sa protection aux animaux « sauvages », parmi lesquels figurent alors les taureaux élevés pour être cruellement tourmentés et mis à

2 « Seront punis d'une amende de cinq à quinze francs, et pourront l'être d'un à cinq jours de prison, ceux qui auront exercé publiquement et abusivement des mauvais traitements envers les animaux domestiques »

mort dans les corridas ! Il faut attendre 1986 pour qu'une directive européenne impose l'anesthésie quand la vivisection est irremplaçable et 2016[3] pour qu'elle soit bannie de nos lycées. Il n'est pas de législation plus méprisée et moins observée que celle qui protège les animaux.

Pour revenir à la question initiale, on constate que les traitements que nous infligeons aux animaux préfigurent immanquablement le sort qui sera fait aux êtres humains : pendant la deuxième guerre mondiale, la vivisection fut pratiquée par l'Allemagne nazie sur des déportés de tous âges et de tous sexes et par son allié, le Japon, sur des milliers de prisonniers de guerre et de civils chinois. Le traitement chimique des aliments destiné au bétail par la production industrielle a précédé celui qui est infligé à l'alimentation humaine et dont on constate chaque jour les dégâts, de même que l'insémination artificielle, et toutes les manipulations génétiques : combien de temps résistera-t-on à la tentation de cloner des êtres humains ? Enfin les surfaces ouvertes (*open space*) où l'on entasse plus de cent employés qui travaillent côte à côte (*coworking*) dans une même salle de 750 m² évoquent irrésistiblement les batteries de l'élevage industriel, où l'animal n'est plus considéré que comme une machine à produire viande et œufs, ou ces fermes énormes qui peuvent concentrer un millier ou plus de vaches laitières aux pis monstrueux, produits d'une longue sélection qui assure la production d'un liquide qui n'a plus que le nom de lait, surtout après les traitements que lui

3 En vertu de la loi du 16 février 2015 « *relative à la modernisation et à la simplification du droit et des procédures* », l'animal est enfin considéré dans le Code civil comme un « *être vivant doué de sensibilité* » (nouvel art. 515-14) et non plus comme un « *bien meuble* » (art. 528) voire comme un « *immeuble par destination* » (art. 524).

fait subir l'industrie agro-alimentaire. Dans ces vastes camps de concentration vivent des bêtes qui n'ont plus de nom, plus aucun espace de liberté, plus de vie sexuelle, plus aucun choix à faire, ayant perdu identité et dignité, de même qu'ailleurs on s'ingénie à déshumaniser.

Comment de telles pratiques sont-elles possibles ? Dans une phrase souvent citée hors contexte, et presque toujours tronquée et déformée, Marcel Proust identifie cruauté et « *indifférence aux souffrances qu'on cause* », à propos des motivations de la fille du musicien Vinteuil se livrant avec son amie à un jeu pervers de « *profanations rituelles* » où la seconde crache sur la photo du compositeur « *mort depuis peu* », lequel a beaucoup souffert de leur liaison (on est en 1881) mais n'a jamais « *perdu sa foi dans le bon cœur de sa fille* », orpheline de mère, à laquelle il a prodigué « l*es soins de mère et de bonne d'enfant* » : « *Peut-être n'eût-elle pas pensé que le mal fût un état si rare, si extraordinaire, si dépaysant, où il était si reposant d'émigrer, si elle avait su discerner en elle comme en tout le monde, cette indifférence aux souffrances qu'on cause et qui, quelques autres noms qu'on lui donne, est la forme terrible et permanente de la cruauté.* »[3] Dans notre univers tel qu'aucun dieu ne l'a fait, l'indifférence dont il parle est une forme de la cruauté sans laquelle des êtres qui ne survivent qu'en s'entre-dévorant ne sauraient subsister : c'est celle de l'amateur qui gobe une huître ou déguste un foie gras, de la belle qui rit d'un soupirant ou congédie son amant, des grands groupes financiers, industriels et agro-alimentaires qui n'obéissent qu'à la règle du profit. Mais il est une autre sorte de cruauté de laquelle il est difficile d'exonérer Mlle Vinteuil, d'ailleurs qualifiée quelques lignes plus loin de « *sadique* » : celle qui consiste à faire souffrir

3 Marcel Proust, *À la Recherche du temps perdu, Du Côté de chez Swann*

autrui – humain ou animal – pour le seul plaisir de le voir souffrir, et non pas subsidiairement ou, comme on dit pour se dédouaner de certains effets de la guerre, de manière collatérale.

Parce que la prodigieuse indifférence de tous les êtres vivants à la souffrance qu'ils infligent à autrui est un caractère indispensable à leur survie, il est vain de s'imaginer qu'on puisse éliminer toutes les formes de cruauté, d'autant que notre indignation est toujours sélective. Du moins pouvons-nous en réduire le champ quand elle n'est pas nécessaire : c'est le cas pour la plupart des souffrances dont nous abreuvons les autres espèces, que nous détruisons tour à tour par plaisir ou pour notre confort. La conscience du fait que l'humanité finit par s'appliquer les traitements qu'elle expérimente sur les bêtes nous y incite et nous y aide.

Lundi 29 octobre 2018

La Fête des fous

« *Lorsqu'on regarde les foules acclamant Hitler* [...] *on se demande un peu naïvement : mais comment tous ces gens ont pu ne pas voir qu'ils admiraient un fou ? Et si au contraire, ils la voyaient, cette folie, l'enviaient, la désiraient? Et que ça les faisait jouir par procuration de l'entendre dire tout haut les horreurs que tout bas ils rêvaient de faire ?* » (Michel Schneider, *Trump est l'incarnation des fantasmes américains*[1])

Que vaut la comparaison souvent faite entre la montée du totalitarisme entre les deux guerres mondiales et celle du nationalisme le plus étroit et le plus agressif dans le monde d'aujourd'hui ? Les mêmes causes produisent les mêmes effets, mais le monde d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier. Donc, il se pourrait qu'une cause mieux cachée que celles qu'on a invoquées explique cette ressemblance. C'est cette possibilité que le Témoin gaulois voudrait examiner.

Le repli nationaliste et l'élection aux premières responsabilités politiques de personnages incultes et mentalement déséquilibrés comme Trump aux USA, Duterte en Indonésie, et Bolsonaro au Brésil, brusquement tirés de l'obscurité par les classes dirigeantes pour combattre par la manière forte toute contestation de leur œuvre d'accaparement des richesses et de destruction des grands équilibres sociaux et naturels rappelle, dit-on, la montée des fascismes et du nazisme dans l'entre-deux-guerres. On objectera :

– que les circonstances sont très différentes, la difficile transition qui s'opère entre le monde industriel d'hier et la société post-industrielle de demain n'a pas grand chose de commun avec la

1 Sur France culture, *Le Matin des psys*, 16/01/2017

crise économique classique de 1929, aggravée par la politique des vainqueurs de la première guerre mondiale à l'égard de l'Allemagne et de ses anciens alliés ;
– que ces leaders, s'ils parviennent à rassembler la majorité des électeurs, rencontrent une opposition beaucoup plus importante et doivent, jusqu'à nouvel ordre, tenir compte (sauf Duterte) d'institutions démocratiques capables de contrôler leur folie et d'en limiter les dégâts ;
– que le puissant mouvement ouvrier et l'URSS en laquelle tant de gens plaçaient follemnt leurs espoirs ont disparu.

Pourtant, les deux conjonctures présentent des traits communs :
– au déplacement de la puissance économique et politique de l'Europe aux USA au début du XXe siècle correspond de nos jours la montée en puissance de l'Asie, qui prend le relais des USA en ce début du XXIe siècle ;
– la paupérisation, voir la clochardisation du prolétariat et d'une part croissante des classes moyennes sous les coups de boutoir du capitalisme triomphant qui déplace une grande partie de l'activité économique hors d'Europe et d'Amérique les pousse non pas à une résistance fondée sur l'analyse lucide de la situation, dont la gauche actuelle se montre incapable, mais à un repli réactionnaire dans un passé mythique et le retour ou la tentative de rétablissement par la violence d'anciennes certitudes morales fort ébranlées.

Toutefois, ni ces similitudes, ni ces différences, n'expliquent que depuis trois quarts de siècle les révoltes sociales prennent pour chefs des malades mentaux. Il faut chercher ailleurs.

Toute société impose à chacun(e) de ceux qui la composent des obligations, des contraintes, des renoncements. Cette lourde charge est d'ordinaire acceptée tant bien que mal, mais la moindre

occasion peut faire vaciller le fragile équilibre de l'ordre établi. Les sociétés de jadis étaient-elles plus oppressives que les nôtres ? Le monde agraire, qu'il soit villageois ou présente un habitat dispersé, contrôle étroitement celles et ceux qui le composent, ne laissant pratiquement pas de place à ce qu'on a nommé assez tardivement la vie privée. L'apparition de grandes cités n'a pas beaucoup changé la donne, au moins dans un premier temps : dans la première Rome, les quartiers correspondent aux quatre tribus qui sans doute contrôlaient étroitement leurs membres, mais il est possible que l'extension de la cité ait étendu l'espace de liberté laissé à chaque citoyen ; au Moyen Âge les villes, de dimensions très modestes (Paris compte 50 000 habitants à la charnière des XIIe et XIIIe siècles), tiennent leurs habitants sous la surveillance étroite des seigneurs, du roi, des guildes et de l'Église. Mais ces sociétés ont appris à contrôler les émeutes en les ritualisant. Dès le IIe millénaire avant notre ère, des fêtes données en l'honneur de la déesse Anaïtis, les Sacées, sont l'occasion d'un défoulement général : durant cinq à sept jours de festins et de beuveries, les esclaves commandent à leurs maîtres et un condamné à mort devient roi avant d'être exécuté. Les Sacées se retrouveront à Rome sous la forme des Saturnales, où l'on relève des traits semblables ; elles sont animées par un Prince du Désordre, le *Saturnalicius Princeps*. Ces festivités qui renvoient à des traditions archaïques liées au solstice d'hiver où s'effectue le passage d'une année à l'autre, interprété comme un retour provisoire au chaos originel, sont les ancêtres de la Fête des fous médiévale (avec élection d'un roi des fous) et des différentes formes de Carnaval qui leur empruntent beaucoup de traits et ont la même fonction de défoulement : la fête terminée, tout rentre dans l'ordre. Ce moment où sont levés certains tabous, où tout est permis, où sont inversées les hiérarchies, enfin ce roi des fous,

conduisent à se demander si les crises des années 1930 et de notre époque, où des masses en folie portent sur le pavois des aliénés ne sont pas la répétition moderne de ces rites.

Les sociétés contemporaines, beaucoup mieux contrôlées, ne sont vraiment menacées que quand elles dysfonctionnent, et le contrôle toujours renforcé qu'elles exercent finit par devenir insupportable pour le plus grand nombre. Et ce, d'autant plus qu'entre temps, la pression sociale avait sans doute baissé du fait du développement de la vie privée. Le concept juridique de vie privée a fait son apparition sous la plume des deux juristes de Boston, Samuel Warren et Louis Brandeis avec la publication de *The Right to privacy* (*Harvard Law Review* n° 5, 15 décembre 1890), et s'il est introduit encore plus tardivement en France par la loi du 17 juillet 1970 qui insère dans le *Code civil* un article 9 disposant que « *Chacun a droit au respect de sa vie privée* ». Littré donne comme première occurrence une citation de *La Jeunesse de Henri* V, I,5, comédie d'Alexandre Duval, jouée sous le Premier Empire (1806) et dont le succès laisse pantois le lecteur moderne :
« *HENRI*
Oui, de part Saint-Georges! toutes les ladys y seront, et l'ennui avec elles. Mais conçois-tu, cher comte, quelle gêne je vais éprouver, moi qui suis ennemi de toute étiquette, et qui cherche la distraction par-tout où elle se trouve. La vie privée me console seule de la vie publique. »
Pourtant, l'opposition vie privée *vs* vie publique est bien présente chez Montaigne, où la première expression revient trois fois :
« *Leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluie. Diocletian, qui en portoit une si reverée et si fortunée, la resigna pour se retirer au plaisir d'une vie privée* » (*Essais,* I, 42 : *De l'Inequalité Qui Est entre Nous*)
« *Nous autres principalement, qui vivons une vie privée qui n'est en montre qu'à nous, devons avoir estably un patron au dedans, auquel toucher nos*

actions, et, selon iceluy, nous caresser tantost, tantost nous chastier. J'ay mes loix et ma court pour juger de moy, et m'y adresse plus qu'ailleurs. Je restrains bien selon autruy mes actions, mais je ne les estends que selon moy. Il n'y a que vous qui sçache si vous estes lache et cruel, ou loyal et devotieux ; les autres ne vous voyent poinct, ils vous devinent par conjectures incertaines ; ils voyent non tant vostre nature que vostre art. Par ainsi ne vous tenez pas à leur sentence ; tenez vous à la vostre » (*Essais,* III, 2, *Du Repentir*)
« *J'ayme la vie privée, parce que c'est par mon chois que je l'ayme, non par disconvenance à la vie publique, qui est à l'avanture autant selon ma complexion. J'en sers plus gayement mon prince par ce que c'est par libre eslection de mon jugement et de ma raison, sans obligation particuliere, et que je n'y suis pas rejecté ny contrainct pour estre irrecevable à tout autre party et mal voulu.* » (*Essais,* III, 9, *De la vanité*)

Pour qu'il y ait vie privée, c'est-à-dire possibilité de disposer d'un espace de liberté qui échappe au contrôle du voisinage et des différents pouvoirs, deux conditions sont en effet réunies à son époque : la première est le développement des grandes villes où l'on peut vivre dans l'anonymat : Jean Valjean, forçat récidiviste, échappe encore à la police de 1815 à sa mort en 1833 (?), tour à tour entrepreneur connu, jardinier d'un couvent où il doit se cacher et riche rentier, sans que les lecteurs des *Misérables* crient à l'invraisemblance ; la seconde est l'élargissement prodigieux de l'horizon des Européens qui « découvrent » les Amériques et développent leurs relations avec l'Afrique et l'Asie, pour le meilleur (Europe) et pour le pire (autres continents). Il devient alors facile de se refaire une vie dans ces mondes nouveaux où s'implantent des colonies peu policées et accueillantes. Certes, Montaigne s'exagère cette liberté nouvellement acquise : « *Je suis si affady après la liberté que, qui me deffendroit l'accès de quelque coing des Indes, j'en vivrais aulcunement plus mal à mon ayse* » (*Essais*, III, 13, *De*

l'Experience). Mais enfin, on est alors très éloigné des premiers balbutiements de la police scientifique (avec en France Bertillon, fin du XIXe siècle), d'Interpol (1923), des fichiers de Vichy et plus encore du fichage généralisé dont nous sommes l'objet avec notre propre complicité, via les réseaux sociaux, et du rapprochement des informations de toute nature fournies par l'ADN et des arbres généalogiques qui permettent d'identifier une personne en comparant les traces microscopiques qu'elle laisse avec l'ADN d'un cousin éloigné. Quand on proclame *urbi et orbi* ses convictions et quand adultes et adolescent(e)s mettent en ligne photos pornos et confidences intimes, la vie privée tend vers zéro, et le contrôle social sur les individus s'étend sans limites, alors que la facilité des transports a rétréci la planète et que le profit (monopolisé par une proportion toujours plus faible de la population) est devenu la seule règle. Dans ce milieu plus étouffant que tout ce qu'a rêvé la science-fiction, les foules retrouvent d'instinct le remède le plus archaïque : rejeter toute règle et toute raison, élire le roi des fous, celui qui dit tout haut et qui fera ce que l'on pense tout bas, dans un défoulement sans contrôle ni limites.

Sans contrôle ni limites : c'est bien en cela que nos étranges fêtes des fous sont le plus inquiétantes. Car il n'est plus question de rire, de boire et de s'amuser en toute liberté comme dans les rituels anciens, mais de déployer sa haine et de l'exercer contre toutes les minorités, toutes les différences, rendues responsables de tous les malheurs, et le retour à l'ordre n'étant pas programmé, la folie assumée et incontrôlée risque de se terminer, cette fois comme la précédente, dans le paroxysme de la guerre de tous contre tous.

Lundi 5 novembre 2018

Anciens combattants

« *Et tout ça pour rien* »
(*Giroflée Girofla,* Rosa Holt, 1935)

Lundi dernier, le président français s'offrait une petite tournée publicitaire sur les lieux du crime, inaugurant la série imposante des commémorations du centenaire de l'armistice de 1918 : mon père, et la plupart les anciens combattants aujourd'hui disparus lui en auraient été reconnaissants. Et pourtant...

Pourtant...
– Cet événement n'ouvrait qu'une parenthèse dans le conflit mondial[1], appelé à reprendre avec des moyens plus puissants, de 1939 à 1945, si bien que les vingt-et-un ans qui séparent les deux guerres – moins d'une génération, ce qui valut aux plus jeunes des anciens combattants de la première d'être remobilisés à la seconde – sont nommés en histoire « l'entre-deux-guerres » : un simple entracte, en somme.
– Un armistice met un terme au massacre, mais non aux souffrances qu'il a engendrées : parmi les jeunes hommes pour qui s'achevait une longue agonie vers 1940, figuraient les pères de certains de mes camarades, « gazés » à l'ypérite ; les combats avaient laissé 700 000 mutilés ; on a pu voir ou revoir à la télévision *La Chambre des officiers,* film honorable qui aborde les problèmes posés par les premiers progrès de la chirurgie réparatrice du visage. Pour ma part, je garde le souvenir affreux

1 La guerre de 14 apparaît rétrospectivement comme une gigantesque saignée qui eut pour effet, sinon pour but, de briser l'élan révolutionnaire dans les pays les plus industrialisés, beaucoup plus aptes à le faire aboutir que la Russie de l'époque, arriérée et comptant 60% d'adultes analphabètes.

de faces hideuses de « gueules cassées », comme on disait joliment, dont les mutilations étaient cachées par des plaques d'acier de formes diverses, entrevues (on n'osait pas les regarder) dans la rue et le métro ; en particulier de ce masque d'acier d'où n'émergeaient que le front, les yeux, deux trous à la place des narines, la bouche et le menton, difformes, et de la trogne atroce du frère d'une voisine.
– La célébration de cette victoire pourrait être « clivante » à l'heure de la construction européenne, puisqu'elle rappelle leur défaite à nos alliés et presque compatriotes d'aujourd'hui. Il est vrai que les Allemands, qui furent en ce temps-là nos principaux « ennemis héréditaires », ont oublié « la Grande Guerre », tant la suite de leur histoire l'a dépassée en horreur. Curieuse opposition entre les mémoires des deux peuples, mais qui s'explique aisément !

Il est très difficile pour les générations actuelles d'imaginer ce que fut la première guerre mondiale dans le souvenir de ceux des Français qui ont réellement combattu, soit environ 4 millions d'hommes, moins 1,4 millions (y compris 80 à 100 000 soldats des troupes coloniales) qui n'en sont pas revenus. Ces abattoirs industriels pour humains et ces quatre années d'épouvante et de souffrances ont provoqué un traumatisme qu'ils soignèrent de deux manières : en infligeant à leurs proches d'interminables récits, souvent répétés (et d'une précision hallucinante, sans la moindre variante, dans le cas de mon père) pour exorciser leurs fantômes ; et pour la plupart en se persuadant, comme on le leur avait dit, qu'ils avaient « combattu pour la civilisation », « sauvé le monde de la barbarie » et en adhérant au discours officiel, éhontément repris le 7 novembre dernier par l'affligeant Macron : « *Il est légitime que nous rendions hommage aux maréchaux qui ont conduit*

l'armée à la victoire, comme chaque année. » Alors que la veille sur France-Culture, l'historien allemand Thomas Gaehtgens, revenant sur l'incendie de la cathédrale de Reims, le 19 novembre 2014, notait justement que la guerre aurait dû s'arrêter ce jour-là, puisque les lignes ne devaient plus bouger pendant quatre ans. Tout le talent de ces maréchaux-bouchers dont les noms sanglants déshonorent tant de nos avenues, fut d'envoyer à la mort des centaines de milliers d'hommes, dans des opérations sans espoir, tant les forces s'équilibraient, à seule fin de se mettre en valeur, agissant en fonctionnaires méticuleux, insensibles et soucieux de leur carrière, à la manière d'Eichmann, ce qui ne dédouane nullement les autorités civiles, également aveugles et acharnées, pas plus que les gouvernements et états-majors adverses.

Je suis reconnaissant à mon père, victime de ce bourrage de crâne que je n'eus jamais le cœur de contredire, tant ces croyances lui étaient nécessaires, de n'avoir jamais participé à ces navrantes commémorations où tant de ses camarades, drapeaux au vent, exhibaient leurs médailles et tiraient gloire d'avoir été bernés et maltraités par l'histoire ; je lui sais gré aussi d'avoir eu du moins la lucidité de percer immédiatement à jour la trahison de Pétain, qui employa sa prétendue « gloire » de « vainqueur de Verdun » à tromper tant d'anciens combattants. Car la grande chance de Pétain fut sa longévité : survivant aux autres maréchaux – morts de vieillesse entre 1918 (Gallieni, maréchal à titre posthume, victime de sa prostate) et 1934 (Liautey, en son château de Thorey), à l'exception du cagoulard Franchet d'Esperey, mort en 1942 à l'âge de quatre-vingt-six ans – il vit se reporter sur lui tout le mérite de la victoire de 1918. En ce qui concerne la bataille de Verdun, rappelons les faits : elle a duré dix mois, du lundi matin

21 février au 28 décembre 1916 et fit 306.000 tués et disparus et environ 406.000 blessés, Français et Allemands confondus. Le 24 février 1916, Joffre envoie à Verdun la IIe armée, commandée par le général Pétain, qui dirigera les opérations pendant deux mois, organisant efficacement la résistance à l'offensive allemande. Son souci de ménager ses hommes et d'épargner des vies lui valut une grande popularité parmi eux, et d'être bientôt remplacé par le général Nivelle (1er mai 1916), massacreur sans états d'âme qui multiplia en huit mois des attaques qui saignèrent à blanc nos armées et n'aboutirent qu'à récupérer les rares positions perdues.

Les Allemands, vaincus en 1918, n'eurent droit, eux, à aucune espèce de consolation. Il avaient perdu, outre 1,8 millions de leurs camarades tués au combat, la « guerre pour la civilisation » (*Krieg für die Kultur*) qu'ils croyaient avoir livrée et qui aurait pu, à leurs yeux, justifier leurs sacrifices. Et puis on ne raconte pas une défaite dans des pays aussi militarisés que le furent les nôtres[2]. Ce deuil rendu impossible, cette souffrance muette, autant que la misère et la crise économique, les ont poussés dans la folie nazie.

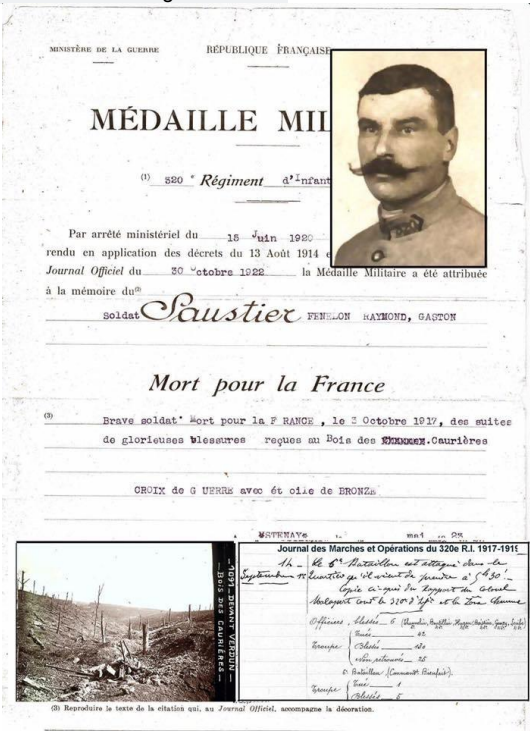
Voir page suivante

2 Il n'y eut entre 1940 et 1945, parmi mes proches, que deux prisonniers de guerre. L'un de mes oncles, qui passa ces cinq années dans un stalag de Poméranie, où il avait « crevé de faim », d'autant qu'il n'avait, par fierté, pas fait connaître sa situation à sa famille, en avait gardé une haine féroce envers tout ce qui était allemand. Un cousin, forgeron de son état, avait poursuivi en Bavière, où il fut rapidement chargé de remplacer un collègue mobilisé, une existence assez semblable à celle qu'il avait quittée. Tous deux n'avaient presque rien à dire à propos de la drôle de guerre et de leur capture, et ne parlaient de leur captivité que par allusions. Je crois que ni l'un ni l'autre de ces nouveaux « vainqueurs » n'avait été traumatisé par l'expérience de cette guerre. Mais comme ils furent 1, 840 millions à partager leur sort, je me garderai d'en tirer une conclusion.

Dimanche 11 novembre 2018

Alain Saustier D'accord sur le fond.

Verdun, ce n'était pas fini fin 1916 : mon grand-père y fut mortellement blessé en septembre 1917 (bois des Caurières), et décéda quelques jours plus tard dans un hôpital de campagne à quelques kilomètres de là. Il avait 31 ans, son fils (mon père) qui en avait 5, connaîtra les stalag de Silésie...



MINISTÈRE DE LA GUERRE — RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MÉDAILLE MIL

(1) 320e Régiment d'Infant

Par arrêté ministériel du 15 Juin 1920 rendu en application des décrets du 13 Août 1914 et Journal Officiel du 30 Octobre 1922 la Médaille Militaire a été attribuée à la mémoire du(2)

Soldat Saustier FENELON RAYMOND, GASTON

Mort pour la France

(3) Brave soldat, Mort pour la FRANCE, le 3 Octobre 1917, des suites de glorieuses blessures reçues au Bois des Caurières.

CROIX de GUERRE avec étoile de BRONZE

MESTNAYS

Journal des Marches et Opérations du 320e R.I. 1917-1919

(3) Reproduire le texte de la citation qui, au *Journal Officiel*, accompagne la décoration.

René Collinot J'ignorais l'histoire de ton grand-père. Bien entendu, à Verdun comme sur tous les fronts, on a continué à s'entretuer jusqu'à 1918. Mais la grande offensive allemande s'est bien terminée fin 1916, après, on est revenu à la routine, hélas !

Jacques Lefort **11 novembre 2018**

Ton père sans doute plus bavard que le mien qui m'a peu parlé de 14-18... seulement de Verdun, du fameux canon de 75 et de son cheval qui riait après l'avoir jeté par terre ! il était dans l'artillerie. J'ai pu reconstituer (à partir de sa fiche matricule et livret militaire) son parcours de la Somme à Verdun pour finir en Alsace : une seule photo de petites alsaciennes en costume. Démobilisé bien tard courant 1919

René Collinot **11 novembre 2018**

Mon père parlait beaucoup, en effet ! Je préfère écrire, depuis vingt ans, de crainte de radoter.

La guerre n'était une partie de plaisir dans aucune arme. Les artilleurs et leurs chevaux ne rigolaient pas tous les jours, et couraient aussi des risques : voir Apollinaire. Mais les assauts à partir des tranchées leur étaient du moins épargnés, d'où, peut-être, un moindre traumatisme, et puis les gens ne réagissent pas tous de la même manière.

Madagascar

« *Méfiez-vous des blancs, habitants du rivage.* »
(Évariste Desiré de Forges, vicomte de Parny,
1753 - 1814, *Chansons madécasses*, Chanson V)

Le Musée du Quai Branly n'a rien perdu de son charme, ni sa jungle artificielle de son éclat, en cette saison d'automne où flamboient les feuillages tandis que nous est offerte la riche exposition *Madagascar, arts de la Grande Île*. Nous l'avons visitée mercredi matin, en compagnie d'un public attentif et pas trop nombreux.

Suivant une mode sans doute justifiée par le souci de préserver des documents fragiles de la lumière, le parcours est plongé dans la pénombre, mais un éclairage judicieux permet de lire panneaux explicatifs et pancartes et de bien voir les objets exposés, ce qui est la moindre des choses mais n'est pas toujours réalisé. Comme il se doit, on commence par situer l'île de Madagascar dans l'Océan Indien, séparée de l'Afrique par le canal de Mozambique, large de 419 kms au minimum. Un peu plus grande que la France, elle est peuplée depuis 4 000 ans au moins dans sa partie nord, et depuis 3 000 ans au sud par des navigateurs venus d'Austronésie et d'Afrique, avant l'arrivée d'Indiens, d'Arabes, d'Iraniens et, à partir de 1500 seulement, des Européens. L'exposition insistera beaucoup sur ces métissages et leurs divers apports. Pendant quatre siècles, les guerriers des différents royaumes qui se partageaient l'île empêchèrent ces derniers venus – Portugais, puis Anglais et Français – sinon de prendre pied, du moins d'étendre leurs conquêtes au-delà des rares places fortes qu'ils établirent. Unifiés par les Mérinas au XIXe siècle, les Malgaches se sont

occidentalisés en acceptant certaines influences et en se convertissant au christianisme (aujourd'hui, 41% de chrétiens, protestants et catholiques à part égale, 20 000 orthodoxes et une petite minorité musulmane), la religion traditionnelle ayant bien résisté. La France finit par établir son protectorat et à la faveur d'une révolte durement réprimée, par coloniser l'île, œuvre parachevée en 1897 par notre vieil ami Gallieni, qui s'étant fait la main en Indochine et en Afrique, a pu massacrer à cœur joie, préparant ses exploits de la Grande Guerre. La colonie sera durement exploitée (institution du travail forcé, jusqu'à 1924, rétabli un temps par Vichy). La révolte de 1947 est durement réprimée Enfin Madagascar reprend son indépendance en 1960. Mais ce sera pour tomber sous la coupe de gouvernements militaires incapables (par nature) et instables, qui achèveront d'en faire l'un des pays les plus pauvres de la planète (424 $/hbt de PIB, quatrième parmi les plus pauvres). La partie historique est simplement effleurée, caractérisée par l'allusion et l'occultation de certains points : on ne veut fâcher personne. Mais ce n'est pas le véritable sujet de l'exposition, les grands repères sont posés et l'éblouissement commence avec la première section des « arts » malgaches.

« Arts » est à prendre ici dans les deux sens principaux du mot : c'est d'abord celui, récent, d'activité à visée purement esthétique qui est illustré, avec une vidéo présentant le peintre et sculpteur contemporain Temandrota que l'on voit, sur un minable marché au puces d'Antanarivo, où l'on perçoit toute la misère dans laquelle ce malheureux peuple est actuellement plongé, récupérer les déchets qui sont les matériaux improbables de son œuvre : vieille planche, touches de téléphone... On apprendra plus loin que la peinture a été introduite par André Ceppalle (1797-1845)

sous Radama Ier, et qu'Ange Supparo, premier lauréat du Prix de peinture de Madagascar et de la Réunion, a fondé la première école de peinture en 1913, bien avant l'ouverture d'une école des Beaux Arts en 1922 à Antananarivo. Le modèle européen s'y impose donc dans un premier temps, puis elle s'en émancipe. La photographie est représentée en particulier par les témoignages de Pierrot Men et de Coarano (femme de pêcheur, joueurs d'accordéon), de Ramilijaona (portraits). La sculpture est illustrée d'abord, ici, par un gardien de zébus du début du XXe siècle, Ramilijaona(ses statuettes de bois sont ornées de fragments de peau de zébu dont les poils figurent cils et barbe) mais elle s'épanouissait de longue date dans les objets utilitaires de « l'Espace intérieur » : volets et portes, bois de lits sculptés (où le motif du défilé militaire se développe à l'aise, statuettes anthropomorphes des montants, lampes de terre ou de fer, dont la quantité de mèches est proportionnelle à la richesse du propriétaire. Cet espace intérieur, organisé autour du poteau central, en fonction des signes du zodiaque malgache et des points cardinaux (Nord sacré, Sud profane, Nord-Est réservé au culte des ancêtres) peut receler des trésors : vannerie, bouteilles, énormes pots à miel, petits coffres, instruments de musique tels que cithares tubulaires dont l'origine est en Austronésie, flûtes et luths d'origine arabe, bijoux d'argent de formes très modernes (mais il est vrai que les pièces présentées ne datent que du XIXe au début XXe siècle) comme ce bracelet en forme de serpent, statuettes et matériel de divination, de guérisseurs, cuillères dont certaines, au manche anthropomorphe, rappellent la fameuse petite cuillère à fard égyptienne du Louvre célébrée par le film de Carlos Vilardebo. Enfin un beau diaporama, présente les différents aspects de l'architecture de bois, de terre, de roseaux ou de bambous, et aussi de pierre, bientôt influencée par le

modèle colonial.

La dernière section, consacrée au monde des dieux et des morts, évoque très rapidement la religion traditionnelle avec Zanahary, Dieu unique jamais représenté, la circoncision, la magie – amulettes *Ody* à usage individuel comme ce collier en couenne de sanglier velue, talismans *Sampy* à usage communautaire : lianes nouées, matières et formes variées telles que statuettes de terre, de corne... S'il est impossible de fléchir Zanahary par la prière, on peut en effet obtenir l'aide et la protection des morts, d'où l'importance du culte des ancêtres : au sortir des espaces ténébreux qui aujourd'hui renferment toute exposition (leurs concepteurs se rendent-ils compte qu'ils bouclent en quelque sorte l'histoire de l'art, commencée dans d'obscures cavernes, en faisant rentrer les œuvres dans les sombres labyrinthes où ils les présentent ?) s'ouvre une grande salle très claire peuplée de sculptures d'oiseaux, ibis, spatules, canards à bosse (symboles de fécondité) et de poteaux funéraires traditionnels auxquels sont jointes des œuvres modernes d'un goût douteux qui s'en inspirent comme celles d'Efiambelo (1925-2001). En revanche les pagnes en textiles contemporains de Mme Zo, née en 1956, n'ont rien à envier à ceux qui sont taillés dans des étoffes traditionnelles, souvent superbes, de soie, de coton, de fibres de palmiers, de bananiers, de bambous, de soie tissée par une araignée locale. Ces vastes pagnes (*lambas*), caractéristiques du costume traditionnel, sont aussi ceux dont on enveloppe les corps des ancêtres extraits pour deux jours des tombeaux au cours d'une cérémonie célébrée tous les cinq ans, le *famadihana* ou retournement des morts, pratiquée dans les ethnies Sihanaka, Mérina, et Betsileo, avec chants et danses (où ne se retrouve pas le rythme africain) présentée par un film saisissant.

Le Témoin gaulois, qui n'a vu ni ne verra de sa vie la Grande Île, y a pourtant de fortes attaches : son existence lui fut révélée vers 1943 (il avait neuf ans) par un roman pour la jeunesse dont il a presque tout oublié, en particulier le titre, mais dont il a retenu que les héros (blancs) tombaient aux mains d'une « tribu » féroce (mais il y avait aussi de bons « indigènes », comme dans toute la littérature coloniale) et réussissaient à échapper à une mort affreuse en mettant à profit une fête où tous les villageois avaient fini par sombrer dans une ivresse bestiale (celle des colons étant évidemment toujours élégante). En 1945-46, le filleul de guerre de sa sœur, un paysan malgache enrôlé de force pour sauver la Patrie des Droits de l'Homme, et qui, malgré six ans de guerre et de captivité et deux balles de mitrailleuse dans l'épaule, s'est sans doute vu refuser la carte d'Ancien combattant faute de preuves écrites à la fois exigées et refusées par l'administration, lui donna une tout autre idée de son pays et de son peuple. Dans les années 1950, ce fut un autre Malgache, étudiant en médecine et locataire de ses parents, qui acheva de mieux l'informer, en lui prêtant une histoire de Madagascar qui insistait sur les règnes des huit souverains de la dynastie Mérina qui précédèrent la colonisation, soit : Andrianampoinimerina né en 1745, premier roi de Madagascar (1787–1810), Radama Ier, né vers 1793 (1810–1828), puis la reines Ranavalona Ière, née vers 1788 (1828–1861), veuve du précédent, son fils Radama II, né en 1829 (1861–1863), sa nièce et belle-fille Rasoherina née en 1813 (1863–1868), sa cousine née en 1829, Ranavalona II (1868–1883) et Ranavalona III, nièce de la précédente, née en 1861 (1883–1897) et morte en exil en 1917. On y découvrait un pays dont la Cour, au moins, était très occidentalisée, en relation avec l'Angleterre, la France, les États-Unis, l'Allemagne, convertie au protestantisme, mais poursuivant la résistance opiniâtre aux tentatives de colonisation,

des reines issues de la noblesse (*adriana*) bientôt soumises à leur premier ministre et époux roturier (*hova*)... On trouvera au sujet de Paul et Raymond plus de détails au chapitre *Malgaches* de *Rue Demours*, pages 86-87.

Est-ce à cause de ce dernier texte ? Le Témoin gaulois compte aujourd'hui à Madagascar des amis sur *Facebook* ainsi que des lecteurs apparaissant de loin en loin dans les statistiques qui lui sont communiquées. Il les salue au passage et leur dédie cet article. Et souhaite que notre musée colonial (si l'appellation « Quai Branly – Jacques Chirac » gomme l'injure de sa première désignation « Musée des Arts premiers », elle n'efface pas sa vraie nature) prête à leur pays cette belle exposition qui célèbre sa créativité et – pourquoi pas – en restitue certaines parties : qui pourrait croire par exemple que les Malgaches, si attachés à leurs morts, ont offert ou vendu de leur plein gré à leurs colonisateurs leurs monuments funéraires ?

Lundi 19 novembre 2018

Beyrouth, la nuit

« *Combien je suis heureux* [...] *de revenir à mes réminiscences personnelles ! Je me console de notre amoindrissement* [...] *en me reportant vers ma jeunesse, vers cet âge heureux où l'on ne tient compte d'aucune réalité et où l'on s'imagine posséder l'avenir, parce que l'on possède le présent dans toute sa plénitude et qu'on ne voit pas en quoi il pourrait jamais changer !* »

(Arthur Buies, *Réminiscences,* 1893)

<u>Avertissement</u> : je sais combien il est délicat d'aborder, sans blesser celles et ceux qui les vivent dans leur chair ou leur sensibilité, les douloureux problèmes du Proche-Orient. Pourtant, seul le dialogue permet de progresser, et les réactions que ce texte a provoquées m'ont conduit à le rectifier trois fois. Mais ces retouches n'ont jamais concerné mon témoignage, dont j'atteste l'exactitude. J'ajoute que je ne nourris aucun grief personnel contre les « privilégiés » : tout étant relatif, je sais que j'en fais partie, parmi les moindres. Ce qui m'intéresse, c'est la manière dont chaque classe sociale impose à ses membres des œillères, dont il leur est difficile mais pas totalement impossible de s'affranchir... et ce qui en résulte.

* * *

La semaine dernière, nous avons eu, grâce à Roula[1], le plaisir de faire la connaissance de Diane Mazloum, prometteuse auteure libanaise née à Paris, où ses parents ont fui la guerre civile. Elle a présenté ses deux derniers ouvrages à un public qui a partagé les expériences qu'ils évoquent : *L'Âge d'or* [2] et *Beyrouth, la nuit*, ainsi qu'un « *album graphique* », *Nucléus en plein cœur de Beyrouth City,* dans

1 Voir *Si j'écrivais*

2 *L'âge d'or* (Diane Mazloum, Éditions JC Lattès, 2018)
Beyrouth, la nuit (Diane Mazloum, Éditions Stock, 2014)
NUCLEUS en plein coeur de Beyrouth City (Diane Mazloum, Éditions de la revue phenicienne, 2009)

lequel elle a rassemblé textes et images de sa première jeunesse.

Diane Mazloum, comme beaucoup de Libanais, est de culture et de langue françaises, ayant fait toute sa scolarité dans une école française de Rome, où ses parents, des joailliers chrétiens, se sont installés. Chose assez rare, c'est un esprit polyvalent, capable d'aborder des études dans des domaines très divers, passant de l'astrophysique à l'Université Pierre et Marie Curie à Paris qu'elle abandonne malgré d'excellents résultats, parce que Paris est trop grand à son goût et qu'elle est la seule fille de sa promotion, pour passer au graphique design à l'Université américaine de Beyrouth. Elle a fini par s'établir dans cette ville où elle poursuit sa carrière d'écrivaine. *Beyrouth, la nuit* est le fruit de son observation du milieu qui est désormais le sien : les « *bébés de la guerre* ». Nés pendant la guerre civile (1975-1990) au Liban ou, comme elle, en exil, issus de la classe privilégiée, ils sont riches, diplômés, actifs. Mais gâtés par leurs parents, ils mènent depuis leur adolescence la *dolce vita*, et parvenus aux alentours de la trentaine, voudraient bien passer à l'âge adulte mais ne savent comment y parvenir. Au bout de trois pages, le lecteur pressé peut se dire : « Bah, encore une histoire de bourgeois fin de race qui baisouillent pour se désennuyer ! » Mais le style de Diane Mazloum et la magie de Beyrouth opèrent, et on se laisse entraîner par un récit alerte, qui suit tour à tour six personnages pour les lâcher et les reprendre tour à tour. L'éditeur a comparé ce roman, qui se déroule entièrement à Beyrouth dans la nuit du 23 au 24 juin 2010 où Allemagne et Ghana s'affrontent pour la Coupe du monde de football, à *Bonjour Tristesse* : le titre lui aurait parfaitement convenu s'il n'avait été pris, mais il y a loin entre l'atmosphère magique qui enveloppe le récit et le cocon douillet dans lequel s'agitent les pâles protagonistes de Françoise Sagan. Quelle est ici la part de

l'autobiographie ? Notre hôtesse, Roula, avance que Micky, le jeune frère de Roland, serait un double de l'auteure. Celle-ci n'a pas bronché, le talent qu'elle déploie à préserver sa vie privée et à s'entourer de mystère est reconnu par tous ceux qui l'ont approchée, on n'en saura pas plus.

Avec *L'âge d'or* nous sommes renvoyés aux années 1967 à 1979, c'est-à-dire à la génération des parents, à une époque bénie pour la jeunesse dorée qui fréquentait alors les plages, les restaurants branchés et les dancings luxueux de Beyrouth, fuyant les grandes chaleurs dans la montagne toute proche d'où provenaient leurs familles qui y conservaient leurs domaines, et où les jeunes gens retrouvaient l'hiver les stations de ski. N'ayant pas encore dépassé la cinquantième page du roman je n'en rapporterai succinctement que ce que j'ai retenu de la présentation que Diane Mazloum en a faite, et quelques informations trouvées dans la presse (en italique et suivies d'un astérisque). Il met donc en scène de jeunes privilégiés, parmi lesquels se détachent Georgina, uniquement préoccupée d'elle-même et de la carrière dont elle rêve, chanteuse ou mannequin célèbre, et son soupirant Roland, bientôt évincé par le séduisant et sulfureux Ali Hassan. Georgina et Ali Hassan correspondent à deux personnes bien réelles, que l'auteure a pris le temps de bien cerner en trois ans d'études préparatoires des archives de l'époque. Georgina Rizk deviendra Miss Liban puis Miss Univers en 1971, à dix-huit ans. Ali Hassan Salameh (1940-1979), *fils d'un riche palestinien tué au combat en 1948**, en a pris bientôt la relève : membre du groupe Septembre noir du Fatah, considéré comme l'organisateur en 1972 de la prise d'otages des Jeux olympiques de Munich et du détournement d'un avion de la Sabena à Lod, il passe pour entretenir des relations avec la CIA et finira dans l'explosion de sa voiture piégée par le Mossad

(*Opération Colère de Dieu**). Comme dans le roman, Georgina et Ali se sont mariés en 1971 (elle a accepté le rang de seconde épouse) et ont eu un enfant, mais Diane Mazloum n'a pas cherché à connaître leur vie sentimentale, qu'elle a imaginée. Notons que *Georgina s'est remariée en 1990 avec le chanteur libanais Walid Toufic, dont elle a eu deux filles, et coule des jours tranquilles au Liban**.

Ce que je voudrais dire à propos de cette discussion, c'est ma stupéfaction d'entendre l'auteure, reprendre l'affirmation de la quatrième de couverture de son livre « *Fin des années 1960* […] *Ce sont les derniers jours de l'âge d'or du Liban, mais personne ne le sait* »[3] comme si l'implosion du Liban qui ruina « la Suisse du Moyen-Orient » avait été une surprise que nul ne prévoyait en 1970. Je ne connais guère le Liban. Mais j'ai eu la chance d'y faire en 1965 un séjour de trois semaines (voir *Soleils éteints*, 2003, pages 53 à 56). On y répétait fièrement cette expression, mais nous avons rencontré par l'intermédiaire de l'Ambassade de France des intellectuels et des étudiants politisés de toutes confessions. Je suis revenu du Liban bouleversé autant qu'ébloui. Je savais quelles tensions sociales connaissait ce pays où voisinaient l'extrême opulence et l'extrême misère des bidonvilles, sans l'amortisseur d'un vraie classe moyenne. Je savais qu'elles se traduisaient, comme toujours dans les pays multiconfessionnels, par des haines interreligieuses, et non par une opposition droite-gauche, comme le faisaient croire les grands féodaux qui tiraient les ficelles. Et que s'y ajoutait le problème des Palestiniens que l'armée surveillait étroitement et qui se refusaient eux-mêmes à planter un

3 En contradiction avec le roman, qui montre au contraire dès le début que les parents de Roland, face à la menace israélienne, sont très conscients des tensions internes de la société libanaise et de la fragilité de l'État.

clou dans leurs bidonvilles[4] pour bien affirmer leur statut de réfugiés temporaires. Je savais à n'en pas douter, grâce à nos interlocuteurs libanais, que ce paradis (pour une minorité) serait bientôt un enfer. Je l'ai dit chez Roula, provoquant la surprise de ses invités et la protestation d'une dame : non, personne ne pouvait rien deviner, on s'amusait sur les plages, on allait au théâtre, au cinéma, on dansait tous les soirs. Roula, qui était alors une petite fille, confirma : on allait en famille faire du cheval, et l'on emportait, en plus du sucre destiné aux chevaux, quelques morceaux pour les enfants du bidonville qui jouxtait le manège, sans se rendre compte de ce que cela signifiait. Rien de nouveau sous le soleil, au fond : les privilégiés finissent par perdre tout contact avec la réalité et dansent sur un volcan !

On ne peut tirer aucune leçon de l'histoire, qui ne présente jamais deux fois la même configuration. Mais les conduites humaines sont, elles, en nombre limité. En France aujourd'hui, ceux qui gouvernent ont acquis de tels privilèges qu'ils ont perdu tout contact avec la vie quotidienne des gouvernés. On pourrait aligner ici la liste accablante des injures dont ils les abreuvent sans même s'en rendre compte, tandis qu'ils s'acharnent à réduire les prolétaires (qui se prennent pour la *lower middle class*) à l'état de *lumpen proletariat* et à laminer les classes moyennes. Les premiers, que nul ne veut entendre, commencent à désespérer, les secondes sont tentées de les manipuler pour sauver ce qu'elles peuvent ou

4 Roula a été, à ma grande surprise, bouleversée et indignée par cette dernière phrase, qu'elle m'a adjuré de retirer. Comme il s'agissait d'une réponse faite par le plus vieux de nos hôtes palestiniens de Beyrouth à une question naïve d'un membre du groupe, je ne comprenais pas où était le problème. Elle m'a expliqué hier que c'était comme si j'affirmais que les habitants d'Alep refusent de reconstruire leur ville : ces malheureux n'avaient même pas le droit de sortir du camp, encore moins de construire en dur, et le vieil homme avait fait cette réponse par fierté. Pendant plus d'un demi-siècle, j'aurai pris au pied de la lettre une réponse destinée à cacher l'abjection de la situation qui était faite aux Palestiniens et l'aurai répétée sans autre examen ! On me signale que les camps palestiniens du Liban n'ont pas changé ! (28/11/2018)

prendre le pouvoir. Serait-ce une situation révolutionnaire ? Mais tout cela se joue dans le cadre plus vaste et inédit de la mondialisation et de l'Europe.

Lundi 26 novembre 2018

En finir avec le providentialisme

« *Il n'est pas de sauveurs suprêmes*
Ni Dieu, ni César, ni tribun »
(*L'Internationale,* paroles d'Eugène Pottier)

Ce n'est pas le concept philosophique que le dictionnaire du CNRTL définit comme la « *Croyance en une puissance supérieure, divine, qui gouverne le monde, veille sur le destin des individus; en partic., croyance dans le sage gouvernement de Dieu, en sa suprême sagesse* » qu'on se propose d'examiner ici, mais la croyance aux hommes providentiels qui est actuellement le leurre le plus utilisé pour gouverner les peuples contre leur intérêt, et l'expression « État providence », dont il faut dénoncer la perversité.

Examinons d'abord la seconde. Le Témoin gaulois, d'instinct, a toujours détesté cette expression et, comme souvent, se proposait en écrivant cette page, de démêler les raisons de cette aversion. En commençant à se documenter il n'imaginait pas faire, si vite, si ample moisson. Il découvrit d'abord que la langue française est la seule au monde à nommer « État providence » ce que les autres appellent « État de bien-être » (anglais : *welfare state*, espagnol : *estado del bienestar*, portugais : *estado de bem-estar social*, chinois : 福利國家, japonais : 福祉国家論), ou bien « État social » (allemand : *Sozialstaat*, russe : социальное государство, italien : *stato sociale*, ou encore, en suédois « maison du peuple » (*Folkhemmet*).[1] Ces expressions ont évidemment des connotations bien différentes : les deux premières renvoient à des fonctions qui excèdent de beaucoup les fameux « pouvoirs régaliens ».[2] La dernière rappelle

1 Merci, *Wikibéral*

2 Ce sont les *regalia* ou « droits du roi » qui concernent un nombre restreint

que le peuple – *Folk* – doit être le détenteur et le bénéficiaire du pouvoir et insiste sur le « vivre ensemble », *hemmet*. Au contraire « l'État providence » place le citoyen dans la dépendance d'un pouvoir bienfaisant, certes, mais transcendant, quasi divin, il fait de lui un « assisté ». Les mots ont leur importance, ils induisent à notre insu des conduites : on s'en remet ou on s'en prend au gouvernement, à « eux », au lieu de prendre ses affaires en main, tendance encouragée par le pouvoir actuel qui tend à retirer la cogestion de la sécurité sociale aux organisations patronales et aux syndicats de salariés, ces derniers ayant été domestiqués du jour où l'État leur a accordé des subventions. Rien d 'étonnant si l'on examine l'histoire de cette expression. C'est le député républicain et libéral Émile Ollivier qui l'a lancée pour la première fois : « *Nous saisissons dans cette théorie exposée par Le Chapelier l'erreur fondamentale de la Révolution Française* […] *De là sont sortis les excès de la centralisation, l'extension démesurée des droits sociaux, les exagérations des réformateurs socialistes ; de là le procès de Babeuf, la conception de l'Etat-providence, le despotisme révolutionnaire sous toutes ses formes* », dans le discours à l'Assemblée nationale du 27 avril 1864, où il rapportait le projet d'abolition de la loi Le Chapelier (1791) qui avait supprimé le droit de coalition (suppression des corporations, des organisations ouvrières ou paysannes, compagnonnage) et interdit le droit de grève. En rendant ces droits aux ouvriers, il comptait bien les assagir ![3] Déjà, en 1856, Alexis de Tocqueville, dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, tenait le même raisonnement : « *Le gouvernement ayant pris la place de la providence, il est naturel que*

---

de domaines : armée, lois, justice, police, impôts, administration, monnaie.

3 Voir l'excellente communication de Stéphane Sirot, Professeur à l'université de Cergy-Pontoise : *1864-1884 : De la dépénalisation de la grève à la légalisation du fait syndical* (*Actes de la conférence-débat du 15 novembre 2017 à Paris*)

chacun l'invoque dans ses nécessités particulières. On lui reproche jusqu'à l'intempérie des saisons. » Les classes opprimées doivent s'opposer clairement à la confiscation par l'État de la gestion de la sécurité sociale, et obliger les syndicats qui sont devenus chiens (bien gras, si on en juge par des scandales récurrents, vite étouffés, que provoque le train de vie de certains dirigeants) en acceptant de porter le collier des subventions, à redevenir loups en les refusant, ou les remplacer par d'autres plus indépendants. Une loi réservant aux seuls syndiqués le bénéfice de leurs luttes, comme en Allemagne, leur assurerait à la fois, par l'afflux des cotisations, fonctionnement, indépendance et représentativité. Mais quand la bourgeoisie résilie le pacte de ce qu'elle appelle avec mépris « l'État providence », elle affaiblit l'État tout court, et doit faire appel à l'homme providentiel.

Les Français, dans les situations de crises, ont pris l'habitude de se donner un chef qui concentre les pouvoirs, le temps au moins de régler les problèmes. Ce fut le cas en 1940 avec Pétain, dans la défaite militaire, et avec de Gaulle en 1958, quand la république parlementaire se vit dépassée par la guerre post-coloniale qu'elle ne savait comment terminer et la révolte de son armée. Le premier dut s'enfuir avec ceux dont il s'était fait le collaborateur dévoué, défaits par les Alliés, et revint en France au grand dam du second qui ne put lui éviter une condamnation infamante et bien méritée. Son successeur, bientôt remercié par les électeurs, se tint à l'affût, se posant en sauveur de la France éternelle : un putsch militaire ratifié par les urnes fit appel à cet homme providentiel. Il remplit son contrat à sa manière, se retirant en catastrophe de l'Algérie en livrant à leurs bourreaux ceux des Algériens qui s'étaient crus Français sur la foi de ses promesses. Devenu trop vieux, fatigué et honni par la jeunesse, il fut poussé vers la retraite

par ses amis politiques. Mais il laissait un cadeau empoisonné, cette « Cinquième » dont la constitution remplaçait la république par une monarchie élective, défaut aggravé en 1965 par l'élection du monarque au suffrage universel direct. Depuis lors, les Français, qui ont voté avec enthousiasme cette mesure, sont pris au piège sans y rien comprendre pour la plupart. Il faut donc leur répéter qu'on ne peut espérer diminuer les difficultés qu'ils rencontrent dans leur vie quotidienne du fait de la voracité des privilégiés et des bouleversements en cours dans le monde, qu'ils soient d'ordre économique, politique ou climatique, que dans le cadre d'une puissance de dimension continentale et que seule l'Europe leur en donne la chance. Que les pouvoirs qu'ils donnent à leur roitelet pour cinq ans sont de toutes façons réduits : il peut leur nuire, et même beaucoup, en aggravant l'injustice sociale, mais il n'a guère de prise sur le contexte mondial. Aurait-il le désir d'améliorer leur sort (et ce n'est évidemment pas le projet de Macron), les choix sont si complexes qu'ils ne peuvent être faits que par le dialogue et des compromis acceptables par tous les intéressés, et non par un seul homme entouré de sa cour. Car son élection, devenue l'enjeu décisif de la vie politique, a eu pour effet de transformer tous les partis en clubs dont le seul objectif est de faire élire leur champion, et incapables de relayer les demandes de leurs électeurs et de chercher des solutions à leurs problèmes. Et de surcroît, le système actuel est tel que seuls des mystificateurs ou des paranoïaques peuvent postuler au genre de « présidence » institué, c'est-à-dire faire croire (et quelquefois croire eux-mêmes) qu'ils sont capables à eux seuls de tout régler, bref, qu'ils sont des « hommes providentiels ». Malheureusement, la participation à l'élection présidentielle, la seule qui semble encore intéresser les Français, montre à quel point l'illusion est tenace.

À l'heure où les Gilets jaunes, mus par une juste colère, cherchent à s'organiser, où le mouvement est infiltré par tous les pêcheurs en eau trouble, ils doivent déjouer toutes les manipulations, dont les plus lucides sont conscients. Mais surtout, qu'ils sachent que se battre sur une liste hétéroclite de revendications comme celle qui a couru n'ouvre guère de perspectives, et donne beau jeu à leurs adversaires, pourtant très minoritaires dans le pays. Comme le temps presse, il est fort à craindre que ce mouvement échoue ou soit dévoyé. On ne fera pas l'économie d'une vraie réflexion politique, qui commencera par le refus de s'en remettre à quelque providence que ce soit.

Lundi 3 décembre 2018

Au jour le jour

« *Les terrifiants pépins de la réalité* » (Jacques Prévert, *Paroles*)

Tout a été dit sur le mouvement des gilets jaunes, et c'est une des raisons pour lesquelles le Témoin gaulois s'est si peu exprimé à leur sujet : un témoin ne peut rapporter que ce qu'il a vu et entendu, et je n'ai rien vu et n'ai entendu que des explosions lointaines, le bruit des hélicoptères et les avertisseurs des voitures de police et de pompiers.

En bon Français moyen, j'ai d'emblée ressenti de la sympathie pour cette mobilisation spontanée de cette partie de notre peuple qui souffre le plus du pouvoir incontrôlé qu'exerce une finance devenue folle, qui réduit les adultes au chômage ou aux emplois précaires et aux salaires de misère parce qu'elle refuse de remplacer les emplois détruits par l'implacable évolution technologique par le développement des services qui nous font si cruellement défaut et s'ingénie au contraire à en supprimer d'utiles, quitte à exiger davantage de celles et ceux qui gardent leur poste (commerce, hôpitaux, administrations) au lieu de réduire leur temps de travail partout où c'est possible, prive les jeunes d'avenir, fait de la sécurité sociale une œuvre de charité qui apportera une aumône parcimonieuse aux plus pauvres et laissera aux autres le soin de s'assurer contre la maladie et les différents risques qu'elle couvrait, auprès d'organismes privés qui en tireront de substantiels bénéfices, enfin qui détruit voracement les ressources d'un planète qu'elle surexploite dans un immense gâchis, et prétend faire payer les dégâts par des taxes frappant les plus pauvres.

La raison de ma réserve est que je me sentirais coupable d'encourager de plus jeunes à s'engager dans une aventure dont le grand âge me dispense et qui, d'emblée, m'a paru bien mal engagée. Car le mot « jacquerie » m'est immédiatement venu à l'esprit, bien que je sache que c'est « *un terme condescendant et péjoratif* » inventé par la classe dominante qui, naturellement, a écrit l'histoire de ces révoltes paysannes qui ont éclaté du XIVe au XVIIIe siècle. Spontanées, violentes, elles étaient peu ou mal organisées et vouées à l'échec, étant donnée la disproportion des forces en présence et l'absence de perspectives politiques et de programme. Mais là s'arrêtent les ressemblances. La Jacquerie était provoquée par des famines récurrentes : « *C'est le désespoir de ces gens là qui motive la révolte. Et ça se termine dans des bains de sang à chaque fois.* » [1] Il ne s'agit plus de disettes mais de fins de mois difficiles et de gens qui dorment dans les rues. Nos gilets jaunes ne sont pas violents, même si quelques-uns se laissent entraîner, et en France aucun gouvernement ne pourrait se permettre de noyer la révolte « dans des bains de sang ». Toutefois les deux principaux syndicats de police nous menacent pour « l'acte IV » de demain de recourir à leurs armes, les inévitables casseurs (que les CRS ont apparemment l'ordre de ne pas arrêter) et pillards devant profiter de l'aubaine. Et les esprits s'échauffent, excités par les partis extrêmes et les officines américaines et russes qui veulent à tout prix casser l'Europe. Dans ces conditions il est irresponsable de souffler sur le feu.

La suite des événements est imprévisible, tant la suffisance de Macron et de ses élus, sa brutalité et son mépris, leur ignorance

---

1 Voir *Gilets jaunes : "Jacquerie", un terme condescendant et péjoratif* où Pierre Ropert (France Culture, 27/11/2018) présente les travaux de Gérard Noiriel, directeur d'études à l'EHESS.

absolue de la réalité ont envenimé les choses. Le désordre du mouvement, spontané mais savamment entretenu par tous ses ennemis, l'absence crasse de toute réflexion politique des partis, les incroyables rigidités de la société française laissent la porte ouverte à toutes les dérives.

Vendredi 7 décembre 2018

Beauté

« *La nature forme les corps, les uns avec l'aide des autres* »
(Lucrèce, *De rerum natura,* traduction André Lefèvre*,* Société d'éditions littéraires, 1899)

En sortant de table, nous avons fait une promenade au Bois de Boulogne, du côté des lacs. Mon beau-frère, qui ne quitte son quartier de la Bastille que pour de courtes échappées à Cannes, contemplait les grands arbres en se gonflant les poumons de l'air chargé de vapeurs d'essence. Il me dit : « Quel plaisir de se retrouver, si près de Paris, dans la nature ! »

J'y ai repensé en écoutant un étonnant dialogue où l'on se demandait pourquoi nous trouvons la nature belle, *sur France Culture*. Y participaient le « philosophe » Alexandre Lacroix et une charmante dame. Cette dernière évoquait avec ravissement le coin de campagne française où elle avait grandi, les champs, le grand espace libre où elle jouait, les rosiers qu'on se transmettait dans sa famille depuis plusieurs générations, et dont les boutures avaient été dérobées aux jardins de Proust et de Colette... En somme, la nature était, pour elle comme pour mon beau-frère, un espace aménagé savamment et de longue date par l'homme, où l'on peut se déplacer sans voir ses constructions, au milieu de beaucoup de verdure, d'arbres et de fleurs, elles-mêmes toutes pétries de culture littéraire. Pourquoi pas ?

En revanche, les propos de son interlocuteur m'ont beaucoup surpris. Son problème est qu'il pensait qu'attribuer de la beauté à un être humain ou à une œuvre d'art ou à tout autre objet créé par la main de l'homme est parfaitement compréhensible (?) mais

qu'il trouvait étrange qu'on puisse trouver la nature belle : on se demande bien pourquoi, si l'on ne se pose pas la même question pour ce que nous sommes et ce que nous créons ? Et sans même songer à définir les termes ! Comme si, mis à part quelques très rares endroits de notre planète où, comme disait Joseph Prudhomme, « *la main de l'homme n'a jamais mis le pied* » il en était dont il n'ait façonné l'apparence, y compris les paysages que cite notre prétendu « philosophe » ! Si au contraire on appelle « nature » ce qui ne doit rien à l'intervention de l'homme, il reste, sur notre planète toutes les espèces vivantes sauvages, quelques fonds marins et (peut-être) quelques recoins de déserts et de forêts, ce qui n'est tout de même pas rien. À quoi il faut ajouter non pas la voûte céleste polluée par notre activité, mais les objets et météores qu'on y voit : je pense à cette superbe exploration de la surface de Jupiter, semblable à celle d'une bille de verre, dont les astronomes viennent de nous gratifier.

J'ai vite abandonné l'écoute de cette émission, peut-être à tort. Après tout, ce monsieur avait sans doute des choses intéressantes à dire ? Peut-être doit-on appliquer aux émissions de radio ce qu'enseignaient les surréalistes à propos des films, les meilleures contenant deux minutes intéressantes sur cent, et les pires aussi ? Mais qu'il ne soit pas venu à l'esprit de ce savant homme que l'humanité pourrait être partie intégrante (bien que passablement monstrueuse) de la nature me laisse pantois !

Post Scriptum : Quand je suis l'actualité française et mondiale, j'éprouve quelque peine à partager l'euphorie d'Alexandre Lacroix qui nous trouve si beaux, d'autant qu'à mon âge, hélas, même les jolies femmes ont perdu de leur charme ! Et l'optimisme béat des théoriciens de l'hominisation qui nous considéraient comme les

produits les plus admirables de l'évolution. Je relève au contraire dans *Genèse* (II,31) que si « *Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, cela était très bon. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le sixième jour* », s'Il reprit son souffle le septième jour, avant de créer Adam et Ève, Il ne s'en félicita nullement : pour eux trois, les ennuis venaient de commencer...

Samedi 8 décembre 2018

À propos du Chef

« *Le changement de chef fait la joie des sots.* »
(Proverbe Roumain)

Chère A-M,
Comme je te l'ai annoncé, j'ai choisi de répondre plus longuement à ton courriel dans cette rubrique hebdomadaire. Commentant *En finir avec le providentialisme*, tu as rappelé le rôle du père, chef de famille chez Freud, et modèle de toute autorité. Était-ce vraiment pour élargir la perspective ? Tu sais bien que, rejetant en bloc les prétendues révélations de Moïse, des Apôtres et de Mahomet, et niant toute forme de divinité, je pousse l'irrévérence jusqu'à traiter de même la sacro-sainte pychanalyse. Mais puisque tu m'en donnes l'occasion, je m'en explique.

Je cite : « "*J'ai huit ans, je SUIS, le monde ? un espace trop grand pour moi, les dangers ? pourquoi serait-il dangereux d'être né ? Et puis papa est là, avec maman ; papa a une plus grosse voix que maman, donc il est le chef, il a toujours raison, j'obéis – à table, au lit, en vélo, à la baignade, avec les prises de courants, les averses, les jeux entre frères et sœurs …" J'arrête , tant la liste est longue ; et l'enfant se porte bien. Mais la cicatrice est là , quand ça ne va plus, vite : "où est le père sauveur ?" Résultat : les religions, les régiments, les sectes, les sports (oui, oui…), les rois, les chevaliers, les députés, les Führers, Duces et autres généralissimes en Europe, Asie ou Amérique Latine* »
Nous avons assisté dimanche, près de la Bastille, à un concert de rap auquel participait l'un de mes petits-neveux. Ce spectacle, très bien adapté à son public, s'adressait à des enfants. Au bout d'un quart d'heure, il y eut un moment magique. Nous étions assis au premier rang. Dans l'espace assez large qui nous séparait de la

scène, une petite fille de trois ou quatre ans, surgie de nulle part, s'est mise à danser avec beaucoup d'ardeur et de grâce, bientôt suivie d'une autre petit fille du même âge. Puis d'autres fillettes de trois à huit ans les ont rejointes, et longtemps après des garçons du même âge. Il n'est pas très original de dire que Freud a décrit les relations humaines qu'il a observées en un temps et en un lieu donnés. Aujourd'hui, je parierais que la voix aiguë (de plus en plus aiguë, me semble-t-il) de maman est bien plus rassurante pour beaucoup de ces petits enfants que la grosse voix d'un papa bisounours et dominé, ou bien absent du fait de la multiplication des familles monoparentales, qui montre que femmes et enfants restent les grands perdants. J'observe aussi que de plus en plus d'hommes jeunes préfèrent, pour compagne au long cours ou pour épouse, une femme d'un peu à beaucoup plus âgée qu'eux, figure maternelle rassurante, à une femme plus jeune mais dominatrice.

Je poursuis ma lecture : « *Mais libre à toi d'imaginer que nous n'avons pas de subconscient…* »
Que nous ne soyons pas conscients de tout ce qui se passe dans cette machine complexe qu'est notre corps et de ce qui détermine nos conduites relève de l'évidence, et l'on n'a pas attendu le bon docteur viennois pour s'en aviser. Quant à sa description de l'inconscient, elle vaut ce que valent les mythes : cela n'a rien à voir avec la science et relève de la poésie pure. Bien entendu, cette appréciation n'a rien de péjoratif : je tiens la poésie et les mythes pour aussi nécessaires aux êtres humains que la science, parce que ce sont des explications imaginaires des énigmes que nous pose le monde, les seules dont nous disposions tant que la science ne les a pas résolues. On n'est pas loin de la Pataphysique, « *science des solutions imaginaires* » dont les bases ont été posées par Alfred Jarry,

dans *Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien* (Livre I, chapitre VIII) publié en 1898, l'année où Freud commence à écrire *L'Interprétation des rêves* et publie *La sexualité dans l'étiologie des névroses*. Mais de même que la science, qui procède par hypothèses, peut provoquer des catastrophes (on l'a invoquée, par exemple, pour légitimer le racisme et l'eugénisme), il faut être prudent dans l'usage de cet imaginaire : si la psychanalyse n'a jamais guéri aucun malade, il lui est arrivé de faire de grands dégâts. Ainsi, combien de parents n'ont-ils pas été culpabilisés quand Léo Kanner[1], Bruno Bettelheim[2] et leurs relais[3] expliquaient par la froideur des « *mères réfrigérateurs* » les problèmes d'enfants autistes qui, disaient-ils, les fuyaient en se repliant sur eux-mêmes ? Depuis, la science a changé complètement notre regard sur l'autisme, en découvrant ses causes biologiques et environnementales et en renouvelant de fond en comble sa description.

Deux remarques pour finir :

1. L'inconscient ou subconscient – je ne saurais choisir, puisque les psychanalystes ne s'entendent pas sur ces termes – a bon dos : on y met bien des choses qui relèvent tout simplement de la mauvaise foi, c'est-à-dire de cette faculté que nous avons de

---

1 « *La frigidité affective dans la famille autiste typique suggère un facteur dynamique d'expérience dans la genèse de la maladie chez l'enfant* » (Eisenberg et Kanner, article *Troubles autistiques du contact affectif*, 1943)

2 « *Tout au long de ce livre, je soutiens que le facteur qui précipite l'enfant dans l'autisme infantile est le désir de ses parents qu'il n'existe pas.* » Bruno Bettelheim

3 « "*L'autisme, en fait, cela n'existe pas à la naissance. Il est fabriqué. C'est un processus réactionnel d'adaptation à une épreuve touchant à l'identité de l'enfant*"
Il y a perte de "*la relation affective ou symbolique avec la mère*" et ce n'est "*pas du tout congénital*" »(F. Dolto, *La Cause des enfants*», 1985, cf. *L'Observateur*)

fabriquer de la dopamine en nous mentant ou en nous racontant des histoires que nous faisons semblant de croire.

2. Nous partageons le besoin de nous donner un chef avec nos cousins les grands singes, à l'exception notable, dit-on, des bonobos, gouvernés par le collège des femelles. Que l'image du chef soit liée à celle d'un parent mâle ou femelle importe peu. Son existence est évidemment indispensable à des animaux sociaux, surtout quand ils se proposent d'accomplir ensemble des tâches complexes. Encore que les insectes sociaux s'en tirent autrement... La nécessité où nous sommes de désigner des chefs n'entraîne en aucune façon que nous devrions renoncer à les contrôler. Les sociétés humaines sont capables d'organiser un tel contrôle, par des contre-pouvoirs : il en existait dans la monarchie d'Ancien Régime, même quand le pouvoir royal est devenu « absolu ». Si nos démocraties n'y parviennent plus, c'est qu'elles sont bien malades. Il faut donc y trouver remède.

C'est, manipulations mises à part, parce qu'un pouvoir incontrôlé est forcément injuste, la cause de la révolte de nos Gilets Jaunes. Encore faut-il comprendre les mécanismes de ce mal, pour les corriger. La colère aveugle ne peut aboutir, à elle seule, qu'à la confiscation de toutes les libertés par des dictateurs fous dont la justice sociale est le dernier souci, ou à de minces concessions sur lesquelles le pouvoir reviendra sitôt qu'elle sera apaisée.

Lundi 17 décembre 2018

En relisant Auguste Comte

« *Le poujadisme peut être considéré comme une des dernières expressions d'un mouvement de révolte des classes moyennes* »
(*Wikipédia*, article *Poujadisme*)

Le poujadisme, si proche par certains aspects et si souvent comparé aux Gilets jaunes parmi d'autres exemples de révoltes populaires, mérite peut-être plus qu'une mention. Il est l'objet de condamnations unanimes et n'a pas trouvé de défenseurs, parce qu'il était indéfendable par certains aspects. Il n'est pas question ici de le réhabiliter, mais de rappeler qu'il fut d'abord une réponse à la première étape de l'élimination des classes moyennes.

Ce mouvement eut dès le départ en Pierre Poujade, « le papetier de Saint-Céré », un chef hardi et beau parleur, contrairement aux Gilets jaunes. Le succès éphémère qu'il obtint (cinquante-deux députés en 1955, balayés par la vague gaulliste de 1958) reposait au départ sur une revendication de justice. Depuis la Libération, les nombreux gouvernements qui se sont succédé, toutes étiquettes confondues, s'acharnaient à faire disparaître les petites entreprises au profit des grandes surfaces par les moyens les plus déloyaux. Les contrôles du fisc étaient tatillons ; humiliant des contribuables souvent de bonne foi, il punissait sévèrement ceux qui n'avaient pas adapté assez vite leur comptabilité simplette d'avant-guerre aux règles complexes récemment édictées, même s'il n'y avait pas eu fraude. Le calcul de l'impôt reposait sur le postulat que les petits commerçants et artisans avaient la possibilité, contrairement aux salariés, de dissimuler leurs revenus. Ce jugement n'est pas dénué de fondement, mais autoréalisateur, puisque les impôts qu'on exigeait et qu'on exige toujours d'eux

sont si écrasants qu'un commerçant ou un artisan qui ne veut ou ne peut rien dissimuler peut difficilement se maintenir même en travaillant beaucoup. Dans le même temps, on favorisait le développement des grandes surfaces en leur apportant toutes sortes de facilités, et en les exemptant pratiquement d'impôts, en particulier de patente.

Ainsi favorisées, les grandes surfaces, qui pouvaient offrir de meilleurs prix, avaient la faveur du public, qui ne témoigna jamais aux poujadistes le soutien qu'ont rencontré au départ les Gilets jaunes. À cette première cause d'isolement s'ajoutait, bien sûr, l'étroitesse de sa base sociologique, réduite à la classe des petits commerçants et artisans. Mais surtout, ce mouvement libérait un discours profondément réactionnaire où s'exprimaient à la fois le chauvinisme et l'hostilité à la construction européenne naissante et affirmée par le Traité de Rome du 25 mars 1957, le racisme, l'antisémitisme, l'anti-intellectualisme et l'antiparlementarisme, dans le droit fil de la tradition d'extrême droite, discours que l'opinion française de cette époque, récemment vaccinée par la deuxième guerre mondiale, n'était pas prête à écouter. On ne s'étonnera pas de voir ces thèmes réapparaître aujourd'hui, les deux mouvements, venus des profondeurs de la nation, libérant une parole normalement occultée, y compris celle de ses égouts. Avez-vous eu la curiosité de parcourir des statistiques concernant la santé des Français ? On est stupéfait de voir le nombre de ceux qui sont touchés par des affections graves. Et pourtant, les rapports officiels concluent que notre population est parmi celles qui se portent le mieux. Il en va de même de notre santé mentale et morale.

Quoi qu'il en soit, la disparition du petit commerce, qui fut

longtemps une pièce importante de l'ascenseur social, pour les paysans chassés par l'exode rural, et encore un peu aujourd'hui, pour l'immigration, n'est due en aucune façon à la concurrence, mais à un projet d'éradication des classes moyennes qui vient de loin. C'est sous la plume d'un étrange philosophe, dont on aurait tort de sous-estimer l'influence, que ce projet a été clairement dessiné en 1852, dans un ouvrage au titre bizarre, le *Catéchisme positiviste* d'Auguste Comte, au temps du scientisme triomphant. Il n'est pas, disaient les scientistes, de problème humain (politique, sociétal, philosophique) qui ne doive trouver un jour sa solution dans la Science, moteur du Progrès. Auguste Comte (1798-1857), polytechnicien et enseignant, en excepte toutefois morale et religion qui, dit-il, relèvent du sentiment et non de la raison. Il fonde sa doctrine, le positivisme, sur la loi des trois états : qu'il s'agisse de l'individu ou des sociétés, nos connaissances passent par trois états ou âges successifs – théologique, métaphysique et scientifique ou positif – bâtit une classification des sciences, figure parmi les fondateurs de la sociologie, dont il invente le nom, avant de fonder la Religion de l'Humanité dont il sera le Grand Prêtre. Dans son *Catéchisme*, construit selon la loi du genre sur un jeu de questions réponses (mais ici les questions sont posées par « *La Femme* » et les réponses données par « *Le Prêtre* », selon un dispositif qui fera plus tard florès sur les ondes) on trouve très exactement le projet d'extinction de la classe moyenne actuellement en cours d'exécution.

Voyez plutôt quelle est l'organisation sociale positiviste : « *Afin de mieux comprendre la constitution sociale, il faut apprécier séparément ses deux éléments les plus spéciaux, formant seuls des classes proprement dites, le sacerdoce qui conseille et le patriciat qui commande. Là se conservent et s'accroissent respectivement les trésors spirituels et les trésors matériels de*

l'Humanité, pour être convenablement distribués, suivant leurs lois naturelles, à tous ses serviteurs.[1] » Le « *sacerdoce positif* », c'est la classe des prêtres (c'est-à-dire des savants et des philosophes) qui éclairent de leurs bons conseils le « *patriciat industriel* » composé des banquiers et des entrepreneurs, qui dirigent les grandes entreprises, aidés par un nombre d'auxiliaires aussi réduit que possible : « *L'efficacité sociale de cette hiérarchie industrielle suppose que le patriciat est assez concentré pour que chaque membre y administre tout ce qu'il peut réellement diriger, afin de diminuer le plus possible les frais de gérance et de mieux assurer la responsabilité. Ici le véritable intérêt des inférieurs coïncide pleinement avec la tendance naturelle des supérieurs.*[2] *Car de grands devoirs exigent de grandes forces. Nos désordres actuels sont surtout aggravés par l'envieuse ambition de la petite bourgeoisie et son aveugle dédain des existences populaires.* » Elle est donc condamnée à disparaître : *« Quand ses mœurs seront assez régénérées, sous l'impulsion combinée des situations et des convictions, sa tête se fondra dans le patriciat et sa masse dans le prolétariat, de manière à dissoudre les classes moyennes proprement dites.* »

On voit que ce programme est en bonne voie de réalisation : la suppression imminente du cash aura raison des derniers indépendants qui se fondront avec les ex-fonctionnaires, petits et moyens, dont les tâches seront « externalisées », dans le prolétariat surexploité par la grande distribution, les GAFA et leurs émules et les grandes entreprises de services. Quant au prolétariat, son émancipation ne peut résulter que du « *digne affranchissement de la femme envers tout travail extérieur. Sans cette universelle émancipation, complément nécessaire de l'abolition du servage, la famille prolétaire ne saurait être vraiment constituée, puisque l'existence féminine y reste habituellement abandonnée à une horrible alternative entre la misère et la*

1 Qui est d'accumuler les richesses : c'est dé»jà la théorie du ruissellement !
2 Même remarque que précédemment

prostitution ». Ainsi « *affranchie* » du « *travail extérieur* » et de ses responsabilités, consignée au foyer et vouée au travail domestique, « *Elle y secondera l'avènement politique du patriciat industriel et du sacerdoce positif, en les disposant à se dégager irrévocablement des classes hétérogènes et éphémères qui dirigèrent la transition négative* », c'est-à-dire des classes moyennes qui ont fait la Révolution à leur profit. On assiste effectivement aujourd'hui, après le démantèlement de la partie inférieure des classes moyennes, à une entreprise de démolition des professions libérales, semblable dans ses buts et dans ses méthodes. Dans le même temps, les souffrances du prolétariat se sont accrues, phénomène que la théorie positiviste n'a pas su prévoir ou pas voulu formuler. Ce qui explique l'accueil favorable qui a été fait à la récente révolte.

Allons-nous vraiment vers la société décrite par Auguste Comte ? L'Histoire a plus d'un tour dans son sac, et le philosophe fou a quand même prononcé cet avertissement :
« *Naturellement dégagé de la grave responsabilité et des préoccupations d'esprit qu'entraîne habituellement une autorité quelconque, théorique ou pratique,* [le prolétariat] *devient très propre à rappeler spontanément le sacerdoce et le patriciat à leur destination sociale.* »
À bon entendeur, salut !

Lundi 24 décembre 2018

Le Temps des vœux

« *Le temps s'en va, le temps s'en va ma Dame*
Las ! le temps non, mais nous, nous en allons »
(Pierre de Ronsard, *Continuation des Amours,* XXXV)

C'est la première fois qu'*Au Fil des jours* est mis en ligne le dernier jour de l 'année. Belle occasion pour le Témoin gaulois de s'interroger sur ce que signifie le Nouvel An et, bien sûr, de présenter ses vœux à celles et ceux qui le lisent.

Le passage d'une année à l'autre, comme la définition de l'année, relèvent sinon de l'arbitraire, du moins d'un choix de société. L'année peut être calculée sur le mouvement apparent de la lune ou du soleil, ou même des deux comme dans les cultures maya et aztèque (ces derniers n'utilisaient pas moins de trois calendriers, dit-on, mais les comprendre est un casse-tête qui excède la patience du Témoin gaulois). Ces calculs aboutissent à des calendriers d'une diversité réjouissante, car 365 ou 366 jours (pour s'en tenir aux calendriers solaires) peuvent être répartis de manière très variée. Le Jour de l'An se prête à une fantaisie encore plus débridée. On sait qu'en France il a beaucoup varié, dans le temps et d'une province à l'autre, de Noël à Pâques en passant par le 1er mars, c'est-à-dire du solstice de printemps à l'équinoxe d'hiver, avant d'être fixé au 1er janvier par le bon roi Charles IX[1] et l'Édit de Roussillon du 9 août 1564. Si vous trouvez que ça faisait désordre, n'oubliez pas que seuls quelques moines se souciaient de ces problèmes au Moyen Âge. Combien de

1 On lui doit aussi le massacre de la Saint-Barthélémy, le 24 août 1572 : entre 5 et 10 000 hommes, femmes et enfants assassinés en raison de leur croyance. Pas de quoi se vanter, on a fait tellement mieux depuis !

chrétiens ont su qu'ils vivaient en l'an Mil ? On comptait les années en prenant pour repère quelque événement remarquable : début d'un règne, année de la peste, de l'incendie, etc. C'est d'ailleurs ainsi qu'on fait commencer l'année à partir de quelque événement remarquable, astronomique (solstice ou équinoxe), naturel (crue du Nil dans l'Égypte ancienne) ou humain : exil de Mahomet quittant La Mecque pour Médine (islam), fondation d'une dynastie (calendrier berbère), etc. Mais notre rapport au temps ne dépend pas seulement du calendrier.

Et surtout, ce rapport change sans cesse. Outre la durée, qui est la manière dont nous percevons individuellement le temps, et qui fait qu'un même nombre de secondes, de minutes ou d'heures par lesquelles on mesure le temps, considéré comme un milieu neutre et uniforme, une sorte de contenant où se succèdent des instants tous semblables, paraîtra bref à l'un et interminable à l'autre, il existe une perception sociale du temps induite par les innovations technologiques. Les paysans, il y a trois quarts de siècles, n'avaient nul besoin de mesurer les heures : la course du soleil les renseignait suffisamment sur le temps qui leur restait, chaque jour et à chaque instant, pour accomplir leur tâche, et sur le moment où il convenait de faire une pause repas, au lever, vers dix heures, à midi, à quatre heures et le soir. Il s'ensuit que, s'ils travaillaient très dur, ils pouvaient « prendre leur temps », comme on dit justement, et interrompre leur travail pour échanger quelques mots avec les rares passants, sauf quand un orage menaçait la récolte en cours. Mais depuis plusieurs générations déjà, l'école avait changé la vie de leurs enfants, astreints à des horaires précis, et ce fut le temps de gloire des horloges comtoises, tandis que le rythme des machines s'imposait à ceux d'entre eux qui abandonnaient la terre pour l'usine, celui des horloges et des

montres pour ceux qui avaient opté pour le commerce ou le bureau. Mais ces instruments, que l'on n'appelait pas encore « analogiques », décrivaient un temps continu (les sauts des aiguilles étant à peine perceptibles) où le flou était encore de mise : si vous demandiez l'heure, on vous répondait « onze heures vingt, vingt-cinq » ou « midi passé ». Le numérique, qui fait défiler des chiffres au même endroit, celui qui succède prenant la place exacte de celui qui précède, introduit à la fois discontinuité et précision. Votre interlocuteur, consultant son écran, vous répondra « onze heures vingt-trois » ou « midi deux ».

De tels changements n'ont sans doute pas moins d'influence sur nous que le fait de décharger notre mémoire de toutes les informations que nous confions à celle des machines, et d'accéder instantanément aux pages que nous recherchions laborieusement dans les livres, ces livres n'étant disponibles, bien souvent, que dans de lointaines bibliothèques. Si McLuhan vivait encore, il nous expliquerait – « *The medium is the massage* » – que le passage brutal sur nos écrans d'une seconde, d'une minute, d'une heure, d'un jour, d'un mois ou d'une année à l'autre nous conduit à ne plus lier passé, présent et futur. Il en résulte : la pratique à court terme de la politique par les gouvernements ; de l'économie par les entreprises ; l'imprévoyance de ces jeunes gens pourtant fort démunis, qui déclarent tranquillement, à la grand surprise de leurs aînés, que les retraites n'existeront plus quand ils auront leur âge, et qu'il est donc inutile de cotiser ; la lenteur et la faiblesse de la réaction à la menace écologique ! Il est vrai que le punk n'a pas attendu le passage de l'analogique au digital pour lancer, dès 1974, le fameux slogan « *No future !* » et que beaucoup d'autres causes contribuent à nous détourner de ce qu'Apollinaire nommait déjà « *ce vide avenir* ». Mais si l'on ajoute cet univers virtuel où tant de

jeunes passent une bonne partie de leur temps, et où les morts se relèvent pour combattre encore[2], il ne fait aucun doute que l'informatique a profondément transformé notre rapport au temps.

Le passage d'une année à l'autre a cessé, dans notre imaginaire, d'être un retour au chaos primitif autorisant le défoulement du carnaval. Mais il demeure un nouveau départ, propice aux bonnes résolutions et aux bons vœux. Il est de bon ton de se moquer de ces derniers, que nous adressons à nos proches et souvent aussi à des gens qui nous connaissons à peine. Pourtant, ce faisant, nous y croyons et ressentons la sympathie que nous exprimons : ainsi, le monde devient meilleur.

Lundi 31 décembre 2018

2 Au théâtre aussi, les morts se relèvent pour saluer le public. Mais outre que le spectateur s'implique beaucoup moins dans le drame que dans le jeu électronique, ce moment marque sur la scène le retour à la réalité, alors que sur l'écran, il correspond à une nouvelle plongée dans le cauchemar.

INDEX

Noms cités
Thèmes
Oeuvres et publications citées

INDEX DES NOMS CITÉS

Ackermann Julie 78
Adar Shulamit 18
Aït-Kacimi Mehdi 108
Alain (Émile-Auguste Chartier, dit) 153
Alauzet Éric 51
Alleg Henri 157
Amouyal Pascal 147
Angel (famille) 86
Apollinaire Guillaume 164,198,232
Aragon Louis 130,164
Arendt Annah 23
Ascaride Ariane 88
Audin Maurice 157
Auffret Pierre 101
Azuma Kanako 144
Bailblé Claude 102
Balagov Kantemir 48
Balzac Honoré (de) 25,142
Banderier Gilles 166
Barthélémy-St Hilaire Jules 139
Baudelaire Charles 164
Bazin Hervé 131
Bayard Jean-François-Alfred 26Beaujon Nicolas 142
Bellemare Noël 7
Bellet Harry 77
Benhamou (maréchal des logis) 95
Ben Jelloun Tahar 129
Bernanos Georges 134
Bertillon Alphonse 190

Bertrand Emmanuelle 147
Bettelheim Bruno 223
Bluntschli Johann Caspar 152
Bolsonaro Jair 185
Bonan Jean-Denis 104
Bonaparte Napoléon 171
Bordoni Faustina 172
Bouvard Philippe 54
Brandeis 1Louis 88
Brel Jacques 7
Bruant Aristide 91
Brullé Pierre 79
Burns Robert 89
Campanella Tommaso 126
Campes (Gauthier de, Le maître de Saint-Gilles) 7
Canaletto 171
Canetti Elias 165,168
Ceppalle André 199
Caravage (Michelangelo Merisi da Caravaggio dit Le)168
Carougia Lætitia 58
Carriera 172
Cassenti Frank 59
Castaner Christophe 177
Charles IX 230
Charles X 90
Chirac Jacques 160
Churchill Winston 154
Clausewitz Carl (von) 152
Clouet Jean 6
Clotilde 6

Clovis 6
Coarano 200
Cocteau Jean 82,136
Colette 218
Collomb Gérard 115
Commelin Pierre 139
Compagnon Antoine 13
Comte Auguste 227
Corneille de La Haye 7
Corradini Antonio 171
Dac Pierre 134
Dacier (André et Anne 139
Daix Pierre 59
Daniel Paul 147
Darroussin Pierre 88
Daumier Honoré 26
De Gaulle (Charles) 46,153,177,210
Delecroix Vincent 148
Dennecke René 63
Descartes René 15,180
Diderot Denis 128
Dohnányi Ernő 147
Dolto Françoise 223
Doumer Paul 143
Douno Amadou 70
Dragunova Olga 50
Dunbar Robin 42
Duras Marguerite 17,164
Duterte Rodrigo 185
Dutronc jacques 95
Duval Alexandre 188

Duvert Martine 108
Efiambelo Jean-Jacques 201
Eichmann Adolf 23,194
El Jabri Roula 129
Érasme Desiserius 127
Erckmann-Chatrian 86
Erdoğan Recep Tayyip 42
Espérance Jackie 21
Fargier Jean-Paul 102
Farinelli 172
Faroult David 101
Frizet Henri 101
Ferrat Jean 52
Ferré Léo 164
Finkiel Emmanuel 17
Fiorentino Marc 26
Fontaine Guy-Henri-Modeste (de) 181
Foucault Michel 141
Franchet d'Esperey Louis 194
François Ier (roi de France) 6
François Ier (Jorge Mario Bergoglio, dit) 84
Freud Sigmund 221
Gaehtgens Thomas 194
Gallieni Joseph 102,194,199
Gbagbo Filly 69
Giscard (prétendument d'Estaing) 162
Glissant Édouard 5
Godefroy le Batave 7
Gorgoulov Paul 143
Gorki Michka 102
Grammont Jacques Delmas (de) 181

Guardi 171
Guédiguian Robert 88
Guérard Grégoire 7
Hadid Boualem 69
Habsbourg 7
Hasegawa Yoko 142
Hassan II 133
Hasse Johann Adolph 172
Hegel Georg Wilhelm Friedrich 152
Hénin Nicolas 154
Henri III 169
Héraclite 164
Hidalgo Anne 69
Hitler Adolf 9, 155
Hollande François 119,160
Houellebecq Michel 131
Hugo Victor 25,164,181
Humeau Michel 104
Ichbiah Léon 20
Jakuchū 168
Jarry Alfred 222
Jésus 170
Joffre Joseph 195
Joos van Cleve 7
Joyce James 130
Kaczynski Jaroslaw et Lech 11
Kanner Léo 223
Kant Emmanuel 152
Karr Alphonse 181
Kemp Percy 148
Kennedy James Fitzgerald 133

Kepler Johannes 127
Kats Veniamin 49
Kawibor Esther 85
Kirschen 5André 9
Klimt Gustav 76
Koestler Arthur 10
Kupka František 76
Khrouchtchev Nikita 10
Lacroix Alexandre 218
La Fontaine Jean (de) 176
La Rochefoucauld François (de) 69
Lefort Jacques 197
Le maître d'Amiens 7
Lemaître Frédéric 26
Lenglet Dominique 85
Le Pen Jean-Marie 70, 169,177
Levi Primo 20
Liautey Hubert 194
Littré Émle 188
Longhi Pietro 172
Longus 126
Louis Édouard 91
Louis-Philippe 90
Lucien de Samosate 125,141
Macron Emmanuel 57,65,69,73,89,96,99,120,159,193,213,216
Mahomet 221
Malebranche 180
Marat Jean-Paul 164
Marc-Aurèle 138,140
Magimel Benoît 18
Magris Claudio 45

Makeïeff Macha 172
Marc'O 104
Marx Karl 54,128
Mascolo Dyonis 18
Maupassant Guy (de) 86
Mazloum Diane 203
McLuhan 41,232
Mélenchon Jean-Luc 177
Men Pierrot 200
Mendelssohn Felix 147
Mercier Louis-Sébastien 14
Meunier Mario 139
Meylan Gérard 88
Merkel Angela 33
Michel-Ange 7
Michels Louise 90
Miocque Thérèse 127
Mitterrand François 71,171
Mme Zo (Razakaratrimo Zoarinivo) 201
Moïse 47,221
Molière (Jean Baptiste Poquelin dit) 132
Mollet Guy 158
Moltke Helmut (von) 152
Mommsen Theodor 31
Montaigne Michel (Eyquem de) 179,188
More Thomas 127
Mozart Amadeus 147
Mussolini Benito 20
Nadeau Maurice 131
Napoléon III 90,95
Nawa Kowei 143

Nerval Gérard (de) 96
Netanyahou Benyamin 98
Niemöller Martin 55
Nivelle Robert 195
Offenbach Jacques 128
Ollivier Émile 211
Oufkir Mohamed 130
Ozanam Anne-Marie 125
Pascal Blaise 134
Paul de Tarse 163
Pellegrini Giovanni Antonio 172
Perrault Gilles 59
Pétain Philippe 60,195,212
Philibert Pierre 101
Piaf Édith 91
Plassat Georges 121
Poe Edgar Allan 79
Pons Bartholomeus (Le maître de Dinteville) 7
Porpora 172
Poujade Pierre 225
Poutine Vladimir 10, 154
Prévert Jacques 120
Proudhon Pierre-Joseph 26
Proust Marcel 184,218
Rabelais François 126,164
Radama Ier 200
Radama II 202
Ramilijaona 200
Ranavalona Ière,II,III 202
Raphaël 7
Rasoherina 202

Ravel Maurice 147
Remi (Saint) 7
Renan Ernest 31,82
Rizk Georgina 205
Robbia Girolamo Della 7
Rosse Louis 61
Roth Philip 116,147
Roula Jabri 203
Rozan Jean-Manuel 26
Saint-Exupéry 96,151
Saint-Simon Louis (de Rouvroy, duc de) 101,177
Salameh Ali Hassan 205
Sarkozy Nicolas 115,154
Sarto Andrea (del) 7
Saustier Alain 196
Says Frédéric 58
Schönhaar Karl 60
Schröder Gerhard 58
Serfaty Abraham 130
Shakespeare William 132
Staline Joseph(Vissarionovitch Djougachvili dit) 9
Straub Eugénie 77
Strauss David Friedrich 31
Supparo Ange 200
Swift Jonathan 127
Takâcs (quatuor) 147
Tanaka Isson 145
Temandrota 199
Thatcher Margaret 58,119
Thierry Mélanie 18
Thorez Maurice 93

Tiepolo Giambattista et Giandomenico 172
Titien 7
Tocqueville Alexis (de) 211
Tondelier Georges 60
Tournier Michel 132
Trublet Nicolas Charles Joseph 180
Trump Donald 122,154,176,185
Vian Boris 92
Vilardebo Carlos 201
Villon François 164,169
Vinci Léonard (de) 7
Vivaldi 172
Voltaire (François-Marie Arouet, dit) 127
Wajda Andrzej 9
Warren Samuel 188
Wauquiez Laurent 43
Zanetti Anton Maria 172
Zhovner Darya 49
Zhukov Nazir 50
Zola Émile 26

INDEX THÉMATIQUE

Animaux 179
Automobile 37
Banques 34
Choses vues 161
Cinéma 9, 17,48,59,99
Économie 24
Europe 29
Guerre 150,192
Histoire 13,20,59,85,157
Immigration 109,114
Israël 95
Littérature 45,125,129,140,145,165,203
Modernité 134,230
Morale 138
Peinture 6,76,142,168,171,197
Politique 51,56,88,119,175,185,210,225
Religion 81
Réseaux sociaux 41
Spéculation 66

INDEX DES ŒUVRES ET PUBLICATIONS CITÉES

Œuvres

À la Recherche du temps perdu, Du Côté de chez Swann (Marcel Proust, Grasset, 1913)
Beyrouth, la nuit (Diane Mazloum, Éditions Stock, 2014)
Bible 163
Catéchisme positiviste (Auguste Comte, 1852)
Cinquième Livre (Rabelais, 1564) 126
Citadelle (Antoine de Saint-Exupéry, publié en 1948) 96
Classé sans suite (Claudio Magris, *L'Arpenteur,* Gallimard, 2017) 45
Confessions d'un banquier pourri (Claire Germouty et Crésus, Fayard, 2009) 25
Critique de la philosophie du droit de Hegel (Karl Marx, 1843)
Daphnis et Chloé (Longus, IIe ou IIIe siècle) 126,170
De l'Islam qui fait peur (Tahar Ben Jelloun, Alianza Editorial, 2015) 129
Dictionnaire philosophique (Voltaire, 1764) 181
Essai sur la peinture (Diderot, 1765) 128
Essais, II,31, *De la colère* (Montaigne, 1595. Traduction en français moderne par Guy de Pernon
Fables (Jean de La Fontaine) 56,176
Gargantua (Rabelais, entre 1533-1534 et 1535)
Histoire comique des États et Empires de la Lune (Cyrano de Bergerac, 1657) 127
Histoire comique des États et Empires du Soleil (Cyrano de Bergerac, 1662) 127
Histoire de la sexualité, tome IV – *Les Aveux de la chair* (Michel Foucault, Gallimard, 2018) 142
Hommes sous linceul de silence (Tahar Ben Jelloun, 1971) 130

Kabbale 83
La Cité du soleil (Tommaso Campanella, 1604 et 1613) 128
La Création dans les arts plastiques, (František Kupka, 1910-1913) 79
L'âge d'or (Diane Mazloum, Éditions JC Lattès, 2018) 203
La Jeunesse de Henri V, I,5 (Alexandre Duval, 1806) 188
*La Maison Nucingen (*Balzac,) 24
La Mort à 15 ans (Gilles Perrault et André Kirschen, Fayard, 2005) 59
L'Ancien Régime et la Révolution (Alexis de Tocqueville, 1856, Poche) 211
La princesse de Clèves (Mme de La Fayette, Livre de poche) 47
La Promesse d'Hector (Percy Kemp, Éditions Les Belles Lettres, mars 2018) 148
La Punition (Tahar Ben Jelloun, Gallimard, 2018) 129
La Question (Henri Alleg, Éditions de Minuit, 1958)
L'Argent (Émile Zola, 1891) 25
L'Auberge des Adrets (Antier, Saint-Amand et Polyanthe, drame, 1821-1823, 1835) 25
Leçons sur l'étude scientifique du droit nature (Hegel, 1818) 152
Le Fric (Jean-Manuel Rozan , Michel Lafon, 1992) 25
L'Enfant de sable (Tahar Ben Jelloun, Seuil, 1985) 129
Le Mariage de plaisir (Tahar Ben Jelloun, Gallimard, 2016) 132
Le Racisme expliqué à ma fille (Tahar Ben Jelloun, Seuil, 1997)
*Le Tombeau d'Achil*e (Vincent Delecroix, Gallimard) 148
Lettre au président de la République (Tahar Ben Jelloun, *Le Monde* du 6 septembre 2010) 129
Les Chiffonniers de Paris (Antoine Compagnon, *Bibliothèque des Histoires, Série illustrée*, Gallimard, octobre 2017) 13
Les Contemplations (Victor Hugo, 1856) 90
Les Misérables (Victor Hugo, 1862) 90,189
Les naufragés et les rescapés – Quarante ans après Auschwitz

(Gallimard,collection Arcades, 1989, traduit de l'italien par André Maugé : *I sommersi e i salvati* (Primo Levi, Giulio Einaudi editori, Torino, 1986) 20
Les Voyages de Gulliver (Jonathan Swift, 1726) 127
Le Zéro et l'infini (Arthur Koestler, 1940, Poche 1974) 10
L'Île des pingouins (Anatole France, 1908) 128
Lilith, et autres nouvelles (Primo Levi, Livre de poche, 2001, traduit de l'italien : *Lilìt e altri racconti*, Einaudi, Nuovi Coralli, 1981) *23*
Manuel du Spéculateur à la Bourse (Pierre-Joseph Proudhon, Garnier Frères, 1856) 25
Mars ou la guerre jugée (Alain, 1921) 153
Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle (Abbé Nicolas Charles Joseph Trublet, *Mercure de France*, 1756)
Micromégas (Voltaire, 1752) 127
Mille et une pensées (Philippe Bouvard, Le Cherche-Midi, 2005) 54
Monsieur Gogo à la Bourse (J-F-A Bayard, Variétés, 1839) 25
Napoléon le Petit (Victor Hugo, 1852) 24
Neocortex size as a constraint on group size in primates, (R. I. M. Dunbar, *Journal of Human Evolution*, nº 6, juin 1992, p. 469–493)
Nouveau Testament 170
NUCLEUS en plein coeur de Beyrouth City (Diane Mazloum, Éditions DE LA REVUE PHENICIENNE, 2009) 203
Odyssée (Homère, VIIIe siècle avt notre ère (?), Livre de poche) 47,128
Pensées (Marc-Aurèle, traduction Barthélémy-Saint-Hilaire,1876)
Pilote de guerre (Antoine de Saint-Exupéry, 1942) 151
Portnoy et son complexe (Philip Roth, Poch) 147
Satyricon (Pétrone, vers 126) 170
Si c'est un homme (Primo Levi, Pocket, traduit de l'italien par Martine Schruoffeneger, Julliard, pour la traduction française de

Se questo è un uomo, 1987, Giulio Einaudi éditeur s.p.a., Turin, 1958 et 1976, 20)
Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari (Johannes Kepler, 1634) 127 – Traduction par Thérèse Miocque : *Le Songe ou l'Astronomie lunaire* (2013,, éditions Marguerite Waknine) 127
Tableau de Paris (Louis-Sébastien Mercier, 1781, Poche 2006) 13
The Right to privacy (Harvard Law Review n° 5, 15 décembre 1890) 188
Ulysse (James Joyce, Poche, 1937) 130
Un trader ne meurt jamais (Marc Fiorentino, Paris, Robert Laffont, 2008) 25
Utopia (Thomas More, 1516) 127
Voyage en Orient (Gérard de Nerval, 1855) 96

Presse

La Cause littéraire 166
Diacritik 14
Dictionnaire de l'ATILF 51
Écritures autobiographiques, Presses universitaires de Rennes 17
La Dépêche du Midi 57
La Voix du Nord 57
Le Charivari 25
Le Figaro 52,56,96
Le Monde 11,14,57,125
Le Parisien 51
Libération 157
Télérama 14
Site du Musée d'Orsay 14

Radios

France culture 13,56,173,178,194

Films et vidéos

Elles ont osé, *Ceux de Péderneu* (Jean-Paul Farguier, 1973 et 1974)
J'avais 15 ans (Frank Cassenti, 2008) 59
Katyń (Andrzej Wajda, Pologne, 2007) 9
La Chambre des officiers (François Dupeyron, 2001)192
La Douleur (Emmanuel Finkiel, France, 2018) 17
La petite cuillère (Carlos Vilardebo, 1966) 201
Le Joli mois de mai(Jean-Denis Bonan, 1968)
Les Lip, l'imagination au pouvoir, Christian Rouaud, 2007)
Les Neiges du Kilimandjaro (Robert Guédiguian, 2011) 88
L'Heure de la libération a sonné (Heiny Srour, 1974)
Marius et Jeannette (Robert Guédiguian, 1997) 88
Netsona (Kantemir Balagov, Russie, 2017) 48

Musique

La Belle Hélène (Jacques Offenbach, 1864) 128
Orphée aux Enfers (Jacques Offenbach, 1858) 128
La Cinquième symphonie (Piotr Ilitch Tchaïkowski, 1888)

Arts plastiques

Exposition F*rançois Ier et l'art des Pays-Bas* (Louvre) 6
Exposition *Kupka* (Grand Palais)76
Exposition *Fukami, une plongée dans l'esthétique japonaise* 1(Hôtel Rothschild) 42
Exposition *Le Caravage, amis et ennemis* (Jacquemart André) 168
Exposition *Venise éblouisante* (Grand Palais) 171

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 2018

AVERTISSEMENT 3
François Ier et l'art des Pays-Bas (Lundi 1er janvier 2018) 6
Katyn (Lundi 8 janvier 2018) 9
Les Chiffonniers de Paris (Lundi 15 janvier 2018) 13
***La Douleur*, un film de Finkiel** (Lundi 22 janvier 2018) 17
Primo Levi, un rescapé (Lundi 29 janvier 2018) 20
Voleurs (Lundi 5 février 2018) 24
Europe (Lundi 12 février 2018) 29
Lettre ouverte à la Banque postale (Jeudi 15 février 2018) 34
Adieu Titine (Lundi 19 février 2018) 37
Facebook : les limites du dialogue (Lundi 26 février 2018) 41
Classé sans suite (Lundi 5 mars 2018) 45
Tesnota (Lundi 12 mars 2018) 48
Retraités (Lundi 19 mars 2018) 51
Politique et Pédagogie (Lundi 26 mars 2018) 56
André Kirschen (Lundi 2 et Mardi 3 avril 2018) 59
Immobilier (Lundi 9 avril 2018) 65
France vs Afrique ? (Lundi 16 avril 2018) 69
František Kupka (Lundi 23 avril 2018) 76
Des Anges (Lundi 30 avril 2018) 81
Mémoires (Lundi 7 mai 2018) 85
Partageux (Lundi 14 mai 2018) 88
Nonsense (Lundi 21 mai 2018) 95
Terre d'accueil (Lundi 28 mai 2018) 99
32 Mai à l'E.N.S. Louis Lumière (Mardi 5 juin 2018) 104
Terre d'accueil (suite) (Lundi 11 juin 2018) 114
Macron, président à minima (Lundi 18 juin 2018) 119

Lucien de Samosate (Lundi 18 juin 2018) 125
Tahar Ben Jelloun (Lundi 2 juillet 2018) 129
En attendant la fraîcheur (Lundi 6 août 2018) 134
Les Détours de la mémoire (Lundi 13 août 2018) 137
Au hasard de la fourchette (Samedi 18 août 2018) 140
Retour de vacances (Jeudi 30 août 2018) 145
De la Guerre (Jeudi 6 septembre 2018) 150
Maurice Audin (Lundi 17 septembre 2018) 157
Choses vues (Lundi 24 septembre 2018) 160
Le Livre contre la mort (Lundi 1er octobre 2018) 164
À bâtons rompus (Lundi 8 octobre 2018) 167
Venise décevante (Lundi 15 octobre 2018) 171
Rebâtir un état de droit (Lundi 22 octobre 2018) 175
Destins partagés (Lundi 29 octobre 2018) 179
La Fête des fous (Lundi 5 novembre 2018) 185
Anciens combattants (Dimanche 11 novembre 2018) 192
Madagascar (Lundi 19 novembre 2018) 198
Beyrouth, la nuit (Lundi 26 novembre 2018) 203
En finir avec le providentialisme (Lundi 3 décembre 2018) 210
Au jour le jour (Vendredi 7 décembre 2018) 215
Beauté (Samedi 8 décembre 2018) 218
À propos du Chef (Lundi 17 décembre 2018) 221
En relisant Auguste Comte (Lundi 24 décembre 2018) 225
Le Temps des vœux (Lundi 31 décembre 2018) 230

FIN